

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CHAMBRE À DÉBARRAS  
*SUIVI DE*  
L'ÉCRITURE ET SES ALLÉES À

MÉMOIRE-CRÉATION  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
ALEXANDRE BEAUCHAMP

JANVIER 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier André Carpentier qui, en tant que directeur de mémoire, a su croire en moi depuis le début. Il s'est toujours montré disponible tout au long de la réalisation de ce mémoire et a continué de le faire même lors de périodes de doutes.

Marc Dionne, Yolaine P. Bouliane, Daniel Rondeau, Marc Racine, lecteurs de la première heure et de dernière minute, ainsi que tous ceux qui ont lu en partie ce que j'ai écrit, je vous remercie.

Catherine Roy pour avoir été présente de la première à la dernière phrase et pour avoir enduré mes interminables remises en question. Son support m'a été indispensable.

Finalement, sans l'apport considérable d'Éric Ramirez, ce projet n'aurait sans doute jamais vu le jour. Les longues conversations sur le balcon, au téléphone, autour d'une bière ou d'un café et les questions soulevées tant au niveau de la structure formelle que du contenu m'ont permis d'apprendre beaucoup sur moi.

## TABLE DES MATIÈRES

### LA CHAMBRE À DÉBARRAS

Prologue.....	1
Première partie .....	6
Deuxième partie.....	31
Troisième partie.....	66
Épilogue .....	88

### L'ÉCRITURE ET SES ALLÉES À

Avant-propos.....	93
Premier mouvement .....	95
Deuxième mouvement.....	118

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE .....	129
-------------------------------	-----

## RÉSUMÉ

*La chambre à débarras* est un roman qui, s'articulant autour de la mémoire et de l'oubli, met en scène une relation entre un fils et son père et l'asynchronisme de leurs regards. Il y est notamment question de la nature des liens qu'entretient l'individu avec son passé et de l'authenticité du rapport aux souvenirs, représentés sous la forme de photographies de famille. En revisitant ses albums, le personnage principal est confronté à l'altération de sa mémoire par l'oubli. Il entreprend alors de développer un rituel illusoire visant à une reconstruction identitaire qui le mène non seulement à revisiter les différents événements de sa vie, mais à revivre chacun d'eux. L'écriture s'impose à lui comme un moyen de fixer temporairement cette expérience du souvenir tout en lui faisant prendre conscience du déséquilibre existant entre le passé et le présent, entre la présence et l'absence, déséquilibre à partir duquel sa mémoire s'est constituée.

L'appareil réflexif *L'écriture et ses allées* s'intéresse au processus créateur dans le cadre d'une pratique personnelle où écriture et photographie sont indissociables. En effet, toutes deux ont comme assise la notion de solitude qui, conditionnelle à la formation du sujet, ouvre à une expérience sensible. Celle-ci est caractérisée par une mise en mouvement et par le fait d'apprentissages. Selon l'expression empruntée à la chanteuse Jorane, il s'agit d'un parcours « vers à soi ». Dès lors que quelque chose a été touché, que le sujet s'est laissé émouvoir, bouleverser une empreinte de ce lien, de cette relation existe. L'écriture et la photographie visent à reconnaître la présence de cette empreinte, à l'interroger et à la réinvestir sous une forme intelligible en témoignant du rapport à soi et au monde.

Mots-clés : Écriture, photographie, mémoire, oubli, solitude, identité, filiation.

*À mon père,  
d'un amour  
réciproque  
maladroit*

*Mais n'est-ce pas toujours  
ainsi qu'on consolide ses  
souvenirs, à coups d'images  
floues et d'arrangements  
avec l'idée qu'on se fait de  
soi?*

André Carpentier,  
*Dylan et moi*

*On préfère à la réalité  
dévoilée la magie de ce que  
Jacques Borel nomme le  
souvenir imaginaire.*

Jean-Claude Pirotte,  
*Plis perdus*

*PROLOGUE*



Mes yeux s'ouvrent. De l'autre côté de la rue, un réverbère scintille. Sa lumière, me parvenant d'abord faiblement, jette bientôt dans la pièce des ombres longues sur le plancher de bois égratigné. Allongé au sol, je ne bouge pas. Depuis combien de temps suis-je dans cette position? Une minute, deux minutes, cinq ou dix, une heure ou deux jours, je ne saurais le dire. Je ne ressens à peu près rien. Un engourdissement. Le temps n'a pas véritablement d'importance. Il n'en a plus. Il existe, point.

Un arbre trône devant la fenêtre et obstrue la possibilité d'horizon. Sa silhouette se prolonge jusqu'à me traverser le corps et se répercute sur le mur derrière moi où elle s'estompe, absorbée par le plâtre.

À tâtons, je cherche la photographie tombée par terre. Je ne la trouve pas immédiatement. Ma main s'accroche plutôt sur le stylo qui a roulé plus loin et s'est arrêté contre le cahier à couverture rigide. Je l'ouvre. Il est rempli aux trois quarts, si ce n'est pas plus. Des cahiers comme celui-là, j'en ai plusieurs. S'il fallait que je les perde, je ne sais pas ce qu'il adviendrait de moi.

La pointe du stylo se pose sur la ligne. Tant et aussi longtemps que le mouvement de ma main ne s'interrompt pas, je persiste. Les lettres se tracent d'elles-mêmes, les mots se forment, les images se révèlent. Le temps passe.

Je referme le cahier sans me relire. Un jour, je le ferai peut-être. Le risque serait trop grand de tout reprendre depuis le début. Épuisé, je profite des derniers instants que procure la nuit avant que le jour vienne s'imposer en surimpression.

Un rayon de soleil révèle sur le vernis des éclaboussures qui ressemblent à des constellations. Les murs sont recouverts de cette peinture blanche. Même si celle-ci fait paraître l'espace plus grand qu'il l'est en réalité, les imperfections s'en trouvent amplifiées; des lézardes courent en tout sens comme des veines sur la peau. Le salon est pratiquement vide. Je me souviens de l'avoir transformé

en ce qu'il est. Là où les meubles étaient placés, des marques indélébiles ont creusé la surface du bois. Il faut être au sol pour les remarquer. La pièce a déjà été divisée par un voilage délimitant chacun des espaces. Une cloison psychologique plus qu'autre chose. La tringle ayant plié sous le poids du tissu est toujours suspendue. Elle ne sert désormais plus à rien, sinon à me rappeler où se situait la séparation entre le salon et la chambre à coucher. De l'autre côté de cette ligne imaginaire, des meubles sont regroupés en désordre au centre. Un sommier, un matelas, une table de chevet, une lampe, trois chaises, des objets sans grande importance. Deux immenses miroirs sont enveloppés de couvertures pour éviter qu'ils ne se brisent. En les apercevant, je me demande si je ne devrais pas les laisser ici.

En plus de l'ameublement, une quinzaine de boîtes identiques et pleines et refermées avec du ruban longent le couloir menant à la porte d'entrée. Elles ne sont pas identifiées et il me faudrait les ouvrir pour savoir ce qu'elles contiennent. Je ne sais plus ce que j'y ai mis. Sans doute que je finirai par les trimpler quelque temps, après quoi je m'en débarrasserai.

À quelques mètres devant moi, quatre boîtes de carton que j'ai continuellement déplacées au cours des dernières années. Leur poids a diminué chaque jour, sans que je m'en rende véritablement compte. Ce n'était pas grand-chose, mais ces quelques grammes constituent à présent une étape importante. Elles marquent une finalité. Du moins, c'est ce dont j'essaie de me convaincre en ne sachant pas ce que la suite me réservera. Si j'ignore ce que contiennent les boîtes près de la porte, je sais parfaitement ce que renferment celles devant moi : la preuve de mon existence.

Je retrouve la photographie. Le contact du papier glacé me rassure. J'entreprends alors de me lever en déliant les muscles de mes jambes pour chasser cet engourdissement caractéristique à un immobilisme soutenu. Sous le

poids de mon corps, mes genoux craquent et il s'en faut de peu pour que je tombe à la renverse.

Je m'approche de la plus petite boîte et ce simple déplacement me demande un effort considérable. Je dépose la photo sur le dessus de la pile, sans pour autant la lâcher, en l'observant une dernière fois.

La boîte déborde d'images me représentant à tout âge; des centaines de formats différents, certaines floues, d'autres jaunies par les années.

Je force les rabats et la referme.

La lumière crue du jour est aveuglante. Je sors fumer une cigarette sur le balcon. Au loin, la circulation des voitures. Un bruit régulier, comme celui des battements de mon cœur. Je fixe un nuage, perdu dans mes pensées.

« Thomas... Thomas... »

En entendant mon nom, j'émerge. Richard referme la portière du véhicule et monte me rejoindre.

Le mégot continue de fumer dans le cendrier, tandis que je retourne à l'intérieur inspecter rapidement chacune des pièces pour être certain de ne rien oublier. Je glisse le dernier cahier dans mon sac à dos.

Il ne nous faut pas plus de deux heures pour remplir la camionnette et la remorque. À mesure que je monte et descends l'escalier abrupt, je laisse une partie de moi derrière et n'éprouve aucune véritable émotion à voir un si grand espace vide. Ne reste plus qu'un sac à ordures et la boîte de photos. Richard se penche pour la récupérer.

« Laisse, je m'en occupe. Tu peux prendre le sac et le laisser en bas, je ne l'emporte pas. »

La boîte est plus lourde que ce que je croyais. En la tenant fermement contre ma poitrine, je m'assure de prendre appui sur chacune des marches. Je la dépose sur le trottoir en prenant soin de ne pas la laisser tomber. La dernière chose que je souhaite est de voir son contenu étalé sur le sol. Richard m'offre une cigarette.

Un camion à ordures s'arrête devant nous. Je lève les yeux. Un éboueur saute en bas de la plate-forme, saisit d'un geste brusque le sac contenant les carcasses d'albums et le balance dans l'immense gueule aux mâchoires acérées qui broient aussitôt le carton. Nous assistons à ce spectacle effrayant et regardons le camion remonter l'artère en s'arrêtant tous les dix mètres.

« J'ai déjà vu un reportage, commence Richard, sur une famille du Bangladesh à la télévision. Chaque jour, le père, la mère et les trois enfants se rendaient au dépotoir local. Le reporter les avait baptisés les anthropologues de la ruine, parce que, vivant en marge de leur société, ils avaient un accès privilégié aux habitudes de leurs semblables. En éventrant les sacs, ils découvraient... »

Le mastodonte disparaît au coin de la rue. J'écrase mon mégot, en faisant glisser mon pied pour m'assurer qu'il est bien éteint. Un chemin de cendre s'imprègne sur le ciment en une traînée pâissante. Nous grimpons dans la camionnette et remontons vers le nord, en empruntant le même chemin que le camion à ordures. Celui-ci a laissé sur son passage un filet d'huile au centre de la rue. Richard continue son histoire à propos de cette famille bangladaisienne, mais je ne l'écoute que d'une oreille. Je regarde s'éloigner dans le rétroviseur la boîte laissée sur le trottoir.

*PREMIÈRE PARTIE*

## CHAPITRE 1

J'exerce le même métier que mon père. À la maison, quand j'étais plus jeune, il avait transformé la pièce au-dessus du garage pour y aménager son bureau, protégé par une lourde porte en bois massif. Il acceptait que je classe des enveloppes, range des dossiers, déchiquète des papiers, aiguise ses crayons, vide les poubelles, accueille les clients et les invite à monter, des tâches simples qui, quand j'y repense, m'ont initié au travail de comptable. Quand j'avais terminé, je m'assois sur sa chaise en cuir rembourrée et j'entrais sur la calculatrice les nombres que mon père me dictait. Le regard qu'il me lançait alors, le bonheur que je pouvais voir dans ses yeux ronds comme des billes, rien que ça, je savais qu'il souhaitait que je suive ses traces.

Chaque jour, des inconnus sonnaient à la porte de la maison, montaient l'escalier, entraient dans le bureau, et, au bout de quelques heures, repartaient comme ils étaient arrivés. En retrait, au rez-de-chaussée, je notais dans un cahier tous les changements observables chez une personne entre le moment de son arrivée et celui de son départ, sans comprendre comment une personne pouvait à ce point se métamorphoser en quelques heures à peine. J'en ai vu un bon nombre redescendre en pleurant, devant s'agripper à la descente d'escalier pour ne pas s'effondrer.

Si la plupart des gens étaient gentils avec mon père, il y avait un temps de l'année où ils l'étaient moins. Durant les quelques mois de la période des impôts, l'affluence de clients était plus importante et leur comportement méconnaissable. Mon cahier se remplissait alors rapidement; des pages et des pages de notes. Je me souviens de cet homme en particulier que j'avais d'abord trouvé gentil. Il m'avait touché le dessus de la tête, puis, avec étonnement, m'avait dit : « Tu es le portrait tout craché de ton père, toi ». Ensuite, il m'avait

lancé un clin d'œil en glissant dans la poche de ma veste un billet avant d'ajouter : « Ne lui dis pas, hein? Tu iras t'acheter des bonbons au dépanneur ». Quand, au bout de deux, trois heures, cet homme était redescendu, ses yeux bleus avaient viré au gris, son pas était devenu lourd et son sourire avait disparu. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé dans le bureau, mais je crois que mon père avait fait une grosse erreur sur sa déclaration de revenus. J'avais noté dans mon cahier : Papa a encore oublié quelque chose et le monsieur gentil est fâché. Avant de sortir, il m'avait dit de ne jamais devenir comme lui.

Mon collègue Benoît et moi avons repris là où mon père avait laissé. Nous avons remplacé l'affiche à l'entrée, dont chacune des lettres avait été gravée avec une toupie, pour y lire *B & T comptables associés*. Je ne sais pas où se trouve désormais cette enseigne; ma mère a sans doute dû la remiser au sous-sol, dans la chambre à débarras sous l'escalier.

L'accès par la maison a été condamné et nous avons fait construire un escalier pour que les clients nous rendent visite sans déranger ma mère. Si l'intérieur du bureau est à peu près identique à celui que j'ai connu durant mon enfance, quelques modifications mineures ont été apportées. J'ai toujours aimé le calme qui régnait dans cette immense pièce et, ainsi, nous n'avons en rien voulu altérer ce sentiment de confiance lorsque les clients y rencontraient mon père. La décoration est d'un style épuré et la seule affiche se trouvant sur les murs est une plaque commémorative en son honneur. On peut y lire : *À la mémoire de celui qui a rendu ceci possible*. Sinon, l'ameublement est demeuré à peu près inchangé. Nous nous sommes départis de nombreux livres, car, du temps de mon père, ce bureau côtoyait sa bibliothèque. Il s'y enfermait pour s'évader dans la lecture et, puisque nous devons ajouter un bureau, il a été tout naturel de désencombrer l'espace. S'il venait aujourd'hui, il s'y retrouverait parfaitement.

De temps à autre, je descends prendre des nouvelles de ma mère et partager un repas, mais la plupart du temps je préfère manger seul, ce qui me permet de

décrocher temporairement de ma routine et de ne pas me sentir comme celui qui ne serait jamais parvenu à couper les liens. J'en profite pour marcher dans le quartier où j'ai grandi. Celui-ci s'est considérablement développé avec les années : des commerces sont apparus comme des chardons vulgaires et des stationnements ont recouvert les champs qui s'étiraient jusqu'à ne pas en voir les limites; les rues me paraissent moins longues qu'à l'époque, alors que les distances à franchir à pied semblaient inimaginables; les chiens ont perdu leurs menaçants grognements et les voisins, leur sociabilité. Je ne connais plus personne. Je suis chez moi anonyme.

Je me revois encore sur ma bicyclette, à la tombée du soir, pédalant à toute vitesse pour revenir à la maison. La rue était à peine éclairée; quelques réverbères éparpillés dans la noirceur comme des bougies sur un gâteau d'anniversaire d'enfant. J'espérais tant croiser les phares d'une voiture, mais la noirceur était enveloppante à cette heure et le quartier, peu développé et ennuyeux. J'ai fini par le quitter, mais j'y reviens chaque jour pour le travail.



## CHAPITRE 2

Si je n'étais pas devenu comptable, j'aurais peut-être choisi d'être écrivain. C'est ce dont j'ai longtemps essayé de me convaincre, plus jeune, entretenant ce rêve comme mon père sa pelouse, avant de réaliser que j'étais doué pour les chiffres. Il aurait été non seulement déraisonnable, mais impensable de ne pas suivre la voie qu'il avait tracée. J'ai volontairement choisi de m'inscrire à l'université en finances et en marketing, sans aucune pression de la part de mes parents, que j'ai fait suivre par des stages au sein d'une entreprise où des dizaines d'employés se croisaient à la machine à café pour ressasser des histoires émaillées de souvenirs. Je croyais que de travailler dans ce genre d'endroit me découragerait de la profession et que je finirais par l'abandonner au profit de l'écriture.

Durant mes études, j'ai rencontré Benoît, qui partageait les mêmes ambitions que moi. Notre regard sur la profession concordait en tous points et nous rejetions l'idée de traiter les clients sans d'abord établir une relation de confiance. Nous préférions traiter moins de dossiers que de négliger l'aspect humain du métier. Il était donc tout naturel, après l'obtention de notre diplôme, de nous établir à notre compte. Aujourd'hui, même si nous travaillons de longues heures, nous pouvons enfin souffler un peu. La situation n'a pas toujours été ainsi, mais nous croyions tellement en nos chances de redresser l'entreprise de mon père qui, vers la fin, se dirigeait tout droit vers le gouffre, que personne n'aurait pu nous en dissuader. Au terme de chacune des journées, nous pouvons être satisfaits de ce que nous avons accompli. Bien entendu, la période des impôts est exigeante. Le nombre d'erreurs possibles est décuplé, parce que sont menés de front trois ou quatre ou dix dossiers en même temps. J'en rêve la nuit, me réveillant en sursaut en me demandant si je n'ai pas oublié de remplir telle ou telle ligne ou d'envoyer tel ou tel document. Certains soirs, je rentre épuisé en

songeant à tout le travail à accomplir en si peu de temps, mais nous n'avons pas les moyens d'embaucher une personne de plus. Dans ces moments de surmenage, je repense à l'écriture et me demande parfois si je n'aurais pas dû entreprendre des études en littérature. Quand cette idée m'effleure l'esprit, je la chasse aussitôt en me rappelant qu'écrire m'a toujours été difficile. Les mots m'ont toujours semblé abstraits, comparativement à la logique d'une addition ou d'une soustraction. Je n'ai jamais regretté mon parcours.

Ce qui me plaisait tant avec l'écriture, c'était la perspective de mettre en scène des personnages en les regardant évoluer dans différentes situations improbables. J'avais l'impression d'apprendre d'eux, de me découvrir à travers leur regard, leurs agissements, leurs relations. Ce n'était pas de grandes histoires, tout au plus des récits de quelques pages, mais j'avais le sentiment que, lorsque je me livrais à cette pulsion de noircir les lignes de mon cahier, je me révélais à moi-même.

Avec mon métier, tout me paraît plus simple que si j'avais continué à écrire. Chaque rendez-vous est unique. Avant d'accepter le dossier d'un client, je discute longuement avec la personne en établissant un lien de confiance, comme le faisait mon père à l'époque.

Je n'ai plus à me torturer l'esprit pour créer un effet de réel, à raturer des phrases entières parce qu'elles ne me plaisent plus, à oublier un paragraphe qui ne trouve plus sa place dans la nouvelle organisation du texte, à me questionner sans cesse sur l'emploi de tel mot plutôt que tel autre. Sur papier, les personnages n'ont jamais été tels que je me les représentais; ils habitaient mon esprit, bien en chair et vivants, mais, dès que je les décrivais, ils cessaient aussitôt de vivre. Les gens qui entrent quotidiennement dans mon bureau sont ces personnages que j'essayais tellement d'inventer sans réussir, ceux qui peuplaient mon imaginaire et que je m'efforçais de faire apparaître à partir de rien.

Ce n'est pas que je crois au hasard ou au déterminisme, seulement, si je n'avais pas ce travail, je n'aurais sans doute pas marié Jeanne. Je ne me rappelle plus exactement comment nous en sommes venus à nous fréquenter; pour y parvenir, il me faudrait remonter le cours de trop nombreux événements appartenant au passé d'il y a dix ans...

Au début de notre relation, toutefois, je me souviens qu'elle m'a reproché à quelques reprises de ne jamais parler de mon père. Chaque fois qu'elle mentionnait son nom, voulant en apprendre davantage sur lui, je trouvais des moyens d'amener la conversation ailleurs. Je ne souhaitais pas lui mentir, mais j'estimais qu'il était trop tôt pour me confier.

Il ne m'est pas difficile de trouver des sujets qui la passionnent au point où elle en oublie ce dont il était question auparavant. La décoration de notre appartement revient régulièrement me tirer d'affaire. Je sais alors que nous en avons pour des heures à discuter avant que, naturellement, nous dérivions vers autre chose.

Jeanne prend plaisir à consulter des magazines, cornant des pages qu'elle me montre ensuite. Elle fréquente des boutiques, traînant avec elle un appareil photo, et, aussitôt rentrée, elle me propose tel cadre ou table ou canapé ou bureau ou chaise ou fauteuil, me les affichant sur le minuscule écran. Ensemble, nous choisissons les articles qui se retrouveront accrochés aux murs ou les nouvelles couleurs qui recouvriront celles défraîchies. Ces conversations donnent lieu à de longs échanges au cours desquels nous évaluons la nécessité de remplacer l'ameublement selon plusieurs critères, à commencer par le prix et la couleur, à condition que cet article nous plaise. Ma femme et moi aimons refaire notre monde, parce qu'il représente notre évolution commune, chacune des décisions étant prise d'un commun accord.

Un soir, nous avons bu une demi-bouteille de rouge. J'étais plus fatigué qu'à l'habitude, sans doute à cause d'une longue journée au travail, je ne saurais le

dire précisément. Jeanne essayait subtilement de me faire avouer que le fait de ne jamais parler de la relation avec mon père révélait une blessure que je traînais et à laquelle je refusais de faire face. Quand elle m'a balancé cet argument, avant de prendre une gorgée de vin, je me suis demandé si elle avait toujours produit ce son lorsqu'elle portait la coupe à ses lèvres, aspirant de l'air en même temps que le liquide. Sur le coup, il m'a paru agaçant.

« Thomas, est-ce que tu m'écoutes? »

C'est à ce moment que je me suis souvenu que, la semaine précédente, elle m'avait vaguement parlé d'une de ses trouvailles. Je l'ai incité à m'en dire davantage.

« Honnêtement, je pensais à autre chose, je m'excuse. Jeanne, je suis un peu éméché, je dois boire trop rapidement. Il me semble que tu m'as parlé d'une vente cette fin de semaine pour un tapis ou un cadre ou je ne sais plus. On pourrait y aller ensemble.

— Elle se termine demain. Comme je te le disais, attends, laisse-moi te montrer encore. »

Elle s'est levée de table, emportant son verre, et s'est dirigée dans le salon.

« Tu ne crois pas que, si le téléviseur était dans ce coin et que, la plante, on la mettait sous la fenêtre, en fermant le rideau pour qu'elle n'ait pas trop de lumière durant le jour, on pourrait acheter le tapis à poil ras, noir et blanc, que je t'ai montré l'autre jour? »

Elle me présente tellement de nouveauté chaque semaine que j'en viens à tout confondre. Avec de la chance, elle me fournit suffisamment de détails afin que je puisse me représenter mentalement l'objet dont il est question. Pour ne pas la décevoir, car, parfois, malgré les indices, je ne me souviens pas de quoi il s'agit, je la laisse poursuivre sans intervenir, jusqu'à pouvoir imaginer ce dont elle me parle. Jeanne a cette façon à elle de rendre intéressante une conversation à propos d'une bibliothèque, d'une desserte ou d'un sèche-linge. Elle en parle avec

tellement d'enthousiasme. Je l'écoute attentivement, acquiesçant la plupart du temps à ses demandes, même si je ne suis pas toujours d'accord avec ses arguments. Je lui fais confiance, parce que, à vrai dire, elle a une vision que je ne possède pas. M'attardant plutôt aux choses telles qu'elles sont, Jeanne, en revanche, voit dans celles-ci leur potentialité. Ça la rend si heureuse de prendre ce genre de décisions. Et moi, de la voir ainsi.

Le samedi, elle rentre souvent les bras chargés de sacs et me dévoile ses acquisitions en les étalant sur la table de la cuisine, chaque fois en s'excusant de ne pas m'avoir d'abord consulté, mais me rassurant qu'elle n'a pas trop dépensé pour se les procurer. Ses visites chez les antiquaires aux quatre coins de la ville se soldent régulièrement par des achats compulsifs. Elle ajoute qu'elle peut toujours échanger les objets si jamais ses choix ne me plaisent pas, mais quand elle me le dit avec ce sourire charmant, je suis incapable de lui résister. Sa lippe se retrousse en se pinçant et le côté gauche de sa bouche se soulève un peu plus que le droit. Jeanne déteste cette façon qu'elle a de sourire.

Ce soir-là, donc, après l'avoir laissé monologuer à propos du tapis qu'elle avait vu dans un magazine ou dans une boutique ou je ne sais plus où, quand elle est revenue s'asseoir à la table, échappant une goutte de vin sur la nappe, et me demandant ce que j'en pensais, je lui ai répondu :

« Jeanne, je dois te dire : mon père est mort depuis longtemps. »

### CHAPITRE 3

Une fois par semaine, généralement le dimanche matin, je joue au tennis en compagnie de Christian, le seul véritable ami qu'il me reste à ce jour, à l'exception de Benoît.

Le club n'est pas très loin d'où j'habite. Je peux donc m'y rendre à pied. Christian, lorsque j'arrive, est toujours là depuis une bonne trentaine de minutes. Pas une seule fois il n'est arrivé en retard. Il en profite pour faire quelques tours de terrain aux pas de course et se dégourdir les muscles en effectuant des exercices d'échauffement.

Frapper sur une balle est la meilleure façon que nous ayons trouvée de ne pas nous perdre de vue. Je ne pense pas que la perspective de se retrouver, l'estomac encore à l'envers d'avoir trop bu la veille, à courir d'un côté et de l'autre, à suer et à regretter le vin, la bière ou les apéritifs de la veille, est ce qui nous pousse encore à nous voir après tant d'années. Oublier temporairement notre quotidien et briser la routine constituent les raisons principales de ce rendez-vous hebdomadaire, que nous ne manquerions pour rien au monde. Tous les dimanches matins, à la même heure, nous jouons au tennis, sans faute.

Christian travaille en tant que représentant pour une compagnie d'appareils photo. Ses semaines se ressemblent à peu près toutes : la majeure partie de son temps, il la passe dans sa voiture, toujours entre deux destinations et jamais véritablement quelque part. Il doit rencontrer de nouveaux clients, sans pour autant négliger les plus fidèles, participer à des journées au cours desquelles il échange des poignées de mains, retourne des sourires, raconte des anecdotes, tout en présentant les nouvelles avancées technologiques tant attendues. Il utilise le reste de son temps pour répondre à des questions par téléphone ou par courriel, et pour rattraper ces heures perdues sur la route. Son travail lui plaît énormément, mais il lui faut, au terme de ces semaines mouvementées, un répit,

sorte de contrepoids que lui procure le sport. Le silence qu'il a trouvé en moi lui permet alors de s'arrêter. Même si nous ne nous parlons à peu près pas durant les parties, j'ai pourtant l'impression de le connaître autant que je me connais, sinon plus. Et je crois que c'est réciproque. Notre amitié correspond à l'image de ce que toute relation doit être, selon moi : elle ne se mesure pas en fonction de la profondeur des sujets que nous abordons, mais plutôt à la grandeur des silences et à ce que chacun d'eux laisse entendre.

Je pourrais certainement être un meilleur joueur que je le suis en réalité. Comme nous jouons exclusivement ensemble, chacun connaît les forces et faiblesses de l'autre. S'il fallait que nous nous mesurions à un autre joueur, sans doute pourrions-nous le surprendre avec différents coups, ce qui ne se produit que rarement lorsque nous nous affrontons. Nous sommes du même calibre.

Dès que je mets le pied sur le terrain, il m'accueille avec ce sourire, toujours le même, et nous échangeons longuement la balle, sans conviction, nous contentant de la retourner, afin de nous habituer au contact. Cette routine peut sembler banale à première vue, mais elle nous permet d'évaluer l'adversaire. En effet, rien qu'à la manière dont Christian tient sa raquette ou aligne ses pieds ou envoie son coup droit, je sais comment il se sent. Son jeu s'accorde avec son état d'esprit du moment.

Durant une partie, nous essayons tant bien que mal de viser les lignes de fond, en retournant les balles à quelques centimètres au-dessus de la lisière blanche du filet, pour ne pas offrir de rebond trop favorable ou prévisible. Puisque nous ne sommes pas des joueurs expérimentés, la plupart de nos coups aboutissent soit en plein centre du terrain ou légèrement décalé sur les côtés. À l'occasion, il nous arrive de compléter de longs échanges au cours desquels il s'agit alors de faire courir l'autre en tout sens, en espérant qu'il finira, complètement épuisé, par rater son coup en frappant la balle à bout de bras. Les déplacements sont sans aucun doute notre point faible et nous tentons chacun d'en tirer profit en

exploitant cette faiblesse chez l'autre. Nous sommes deux joueurs profondément sédentaires, qui essayons de nous persuader du contraire.

Les *passing-shots* ou les revers gagnants sont plutôt rares. En revanche, les erreurs sont nombreuses et, pour gagner, il faut être celui qui en commet le moins. Il est impossible de remporter plus d'une partie et, si je me sauve avec la première, je peux être assuré que Christian arrachera la seconde. Ainsi, la plupart de nos parties, chaudement disputées, se soldent par un verdict nul.

Nous ne nous fréquentons pour ainsi dire jamais à l'extérieur du terrain, et ce, malgré qu'en quittant le vestiaire, nous nous promettons chaque fois d'y remédier. La vie suit son cours et nos obligations reprennent aussitôt nos espadrilles rangées.

Un jour, après une étonnante victoire de Christian, nous prenions notre douche au vestiaire comme après chaque partie. J'en étais à complimenter son revers qui m'avait laissé plus d'une fois les deux pieds cloués au sol. Incapable de me rendre à temps à la balle, j'avais dû concéder le coup gagnant à plusieurs reprises.

« On dirait que tu as pratiqué cette semaine, lui ai-je demandé? »

J'ai reçu une éclaboussure de savon dans les yeux, en mimant le geste de frapper la balle. Après m'être aspergé le visage à grands jets d'eau, tout est heureusement rentré dans l'ordre en quelques secondes. Ma vue s'est précisée; les contours se sont affinés et les couleurs ont retrouvé leur éclat. Christian m'a souri, exactement comme lorsque j'arrive sur le terrain le dimanche matin.

« Thomas, a-t-il ajouté, je ne suis pas heureux. »



## CHAPITRE 4

Bien qu'il y ait très peu à faire, je suis arrivé tôt ce matin. Je profite de la période d'accalmie avant celle des impôts pour mettre à jour les dossiers en cours. Benoît n'est pas là. Sur son calendrier, à côté de l'écran de son ordinateur, je remarque qu'il avait prévu un rendez-vous chez le dentiste et ne comptait pas revenir après celui-ci. La journée avait été biffée au stylo.

L'atmosphère est calme, détendue. Du poste de radio me parviennent de doux refrains que je siffote en travaillant. Au bout de quelques heures, j'ai terminé, ayant même pris le temps d'épousseter la bibliothèque et de ranger les livres de référence par ordre alphabétique, ce qui est plus pratique lorsque nous devons en consulter un. J'ai ensuite réorganisé mon espace de travail en maximisant chaque centimètre de ma table. C'est le moment de le faire, puisque nous serons tellement débordés que nous n'aurons plus une seconde à nous.

Je me poste à la fenêtre. Le soleil est dissimulé derrière un nuage. Quelques rayons le percent. J'ai déjà lu quelque part qu'un pied de vent est annonciateur de forts vents. Une légère brise souffle tout au plus. Les bourgeons commenceront à débourrer sous peu et la pelouse retrouvera sa couleur naturelle. Même si dehors tout est gris, rien ne laisse croire à une averse.

Ma mère apparaît dans l'allée. Elle dépose un objet près de la rue et revient vers la maison, avant de repartir, comme ça, les bras chargés, quatre autres fois. Je descends la rejoindre.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

— Des traîneries, répond-elle. La chambre à débarras est pleine. Depuis le temps que je remets ça, je me suis enfin décidée à faire du ménage.

— Tu n'en veux plus, que je lui demande en désignant du menton une lampe ?

— Je ne crois pas qu'elle fonctionne.

— Elle vient d'où ?

— Un cadeau de mariage. »

Je saisis une boîte et accompagne ma mère. J'inspecte la lampe. Jeanne saura probablement quoi en faire.

« Tu vas vraiment jeter tout ça? C'est à cause de Pierre? »

Ma mère s'est remariée à ce grand gaillard que j'aurais souhaité détester, sauf qu'il est tellement sympathique que j'en suis incapable. Quand je le vois, nous nous saluons de la main, sans jamais engager de véritables conversations. Autant que possible, j'évite de lui parler; s'il fallait en plus qu'il soit intéressant. Il a déjà avoué à ma mère trouver la situation embarrassante, puisqu'il ne cherchait pas à prendre la place qui, de toute façon, ne lui revenait pas.

À l'heure où j'arrive, Pierre est parti travailler et, quand il rentre, je ne suis plus là. Parfois, je me dis qu'il serait plus simple de déménager notre bureau, plutôt que d'éviter de le croiser. Je n'entretiens aucune animosité envers lui et ma mère est heureuse. Je ne peux pas lui en vouloir. Simplement, je trouve qu'elle n'a pas hésité longuement avant de remplacer mon père.

« Te souviens-tu quand nous avons organisé la vente de garage, tu avais quoi, huit ans?

— Neuf.

— Tu pleurais chaque fois que quelqu'un achetait un item à notre table.

— Je n'ai jamais pu me résigner à jeter quoi que ce soit. Il faut croire que conserver est plus difficile que de remplacer. Jeanne est comme moi. Elle trouve une seconde vie à ce qui ne semble plus en avoir. Dernièrement, elle a déniché dans une boutique un téléviseur qu'elle va transformer en aquarium.

— Tu m'en veux encore, Thomas?

— Non, tu as bien fait. »

Elle m'apprend que, depuis que Pierre a commencé ses cours de fabrication de vitraux, il a reçu plusieurs commandes.

« Nous allons démolir quelques murs dans le sous-sol pour y aménager une salle de bains et son atelier. Ce n'est évidemment pas pour tout de suite, mais nous en parlons sérieusement depuis quelques mois. Il a besoin d'un atelier. Devoir constamment déplacer les pièces sur lesquelles il travaille comporte trop de risques.

— Est-ce que je peux emprunter ton aspirateur? »

Il y a un bon moment que nous n'avons pas nettoyé le tapis. Un jour, il faudra le remplacer, car les motifs ont commencé à s'effacer. Il date de l'époque où mon père accueillait encore des clients. Benoît et moi en avons discuté, mais ne parvenons pas à nous entendre sur le nouveau revêtement de sol. Il propose de retirer le tapis, qui de toute façon est trop usé, et de vernir le bois en dessous d'une teinture foncée. J'aime le contact du tapis, que je trouve plus accueillant et moins impersonnel que celui du cerisier, du mélèze ou du sapin de Douglas. Mon collègue m'a déjà demandé, en voyant le travail de Pierre, d'ajouter un vitrail devant la fenêtre, ce qui égaierait un peu la pièce sombre. Pierre serait heureux de nous le fabriquer gratuitement, à condition que je le lui demande. L'idée est bonne, j'en conviens, mais elle implique tellement plus que le sertissage d'un panneau de verre. Je lui ai répondu que j'y penserais.

Le téléphone sonne. Ma mère me demande de venir la rejoindre. Elle a trouvé quelque chose qui pourrait m'intéresser. J'aperçois, au milieu des meubles ramassés au centre de la pièce, trois boîtes en carton. De même dimension, elles ne sont pas identifiées et je ne les reconnais pas. J'interroge ma mère en les pointant et, sans attendre sa réponse, je me dirige vers la chambre à débarras.

« Je voulais te les donner, mais je ne savais plus où je les avais rangées. Elles étaient dans le fond du coffre en cèdre que ton père a fabriqué. »

Il émane de la pièce une forte odeur de boule à mites qui s'emmêle à celle, caractéristique, du thuya. Dire que je pouvais y passer des heures, caché parmi les manteaux, les pieds calés dans des bottes, en attendant que l'on me retrouve.

« Si nous avions plus d'espace à l'appartement, je prendrais le coffre aussi, rien que pour ce parfum boisé qui me rappelle ma jeunesse.

— Je peux te le garder, si tu veux. Tu n'auras qu'à remplacer la serrure. »

Je remarque que ma mère l'a fait sauter avec un pied-de-biche qui traîne au sol. Elle m'explique qu'elle ne sait pas où mon père a mis les clés et qu'elle n'a pas eu d'autre choix.

Tandis que j'ouvre les boîtes, elle m'annonce que ce n'est pas tout.

« Il y a aussi un sac contenant tes cahiers. D'ailleurs, tu n'écris plus? Tu aimais pourtant ça, il me semble.

— Je n'ai plus le temps et aucun intérêt. »

En promettant de venir récupérer les boîtes plus tard dans la journée ou le lendemain ou le surlendemain, je remonte au bureau en emportant mes cahiers. Je commence à les feuilleter, grappillant au hasard des pages, et je tombe sur une phrase que j'avais recopiée d'un livre, un roman de Christian Mistral, trouvé dans la bibliothèque. Mon père l'avait surlignée. Celle-ci est la dernière que j'ai ajoutée, des années après avoir cessé d'écrire. Elle s'inscrit en porte à faux. Je remarque que je n'ai pas terminé la phrase par un point, comme si je n'avais jamais su quoi en faire.

*Les départs ne comptent pas, seuls les retours méritent une larme*

## CHAPITRE 5

Les portes du métro s'ouvrent, des dizaines de personnes descendent, tout autant y montent, puis elles se referment. Je demeure sur le quai et regarde les wagons s'engouffrer un à un dans le tunnel. J'attends quelques minutes. Un second convoi s'arrête. Au bout d'un moment, je reviens sur mes pas.

En entrant dans l'appartement, j'appelle Benoît. Prenant une voix éraillée, je l'informe que je ne rentrerai pas au bureau, puisque je ne me sens pas très bien.

Je me dirige vers la table de chevet et en extirpe un des cahiers que j'ai dissimulés sous un livre que je ne lis à peu près jamais, sauf lors de rares périodes d'insomnies. J'ai le sommeil du juste.

Hier soir, je fixais le plafond. Ce n'était pas, contrairement à mon habitude, les chiffres qui me tenaient éveillé, mais des bribes d'histoire qui se bousculaient dans mon esprit. Des morceaux de mon passé que je voyais se détacher clairement de ma mémoire et prendre forme sous mes yeux. Je me suis enfermé dans la salle de bains. Jeanne laisse toujours traîner quelque part un stylo qu'elle utilise pour compléter les mots croisés dans la baignoire. Je n'ai pas eu de difficulté à le localiser, il ne me manquait alors que du papier. Il n'y en avait nulle part et je n'ai pas voulu me risquer à arpenter l'appartement; le plancher craque et ce son aurait sans doute réveillé ma femme. J'ai eu recours à la paume de ma main pour y noter une première phrase. Celle-ci en a entraîné une seconde, puis une troisième et une quatrième et ainsi de suite. J'ai bien failli déborder jusque sur mes avant-bras, mais me suis ravisé à temps. Un flot m'a envahi; j'inscrivais les phrases les unes après les autres. Mes mains étaient des palimpsestes portant des fragments empilés, illisibles, gribouillés avec empressement. J'avais l'impression d'être dans une espèce de brouillard, comme si quelqu'un d'autre écrivait à ma place.

À un moment, j'ai entendu frapper à la porte avec insistance.

« Est-ce que ça va, Thomas?

— Heu... oui. Mal de ventre, me suis-je entendu dire sans conviction. Je reviens me coucher. »

On m'avait momentanément détourné de moi-même et j'avais perdu mon idée en cours. Mais aussitôt, j'en ai eu une autre. Moins intéressante. En me regardant dans le miroir, j'ai réalisé que mes deux mains étaient complètement noircies, comme celles des mineurs. Je suis retourné dans la chambre sur la pointe des pieds. Jeanne dormait profondément. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, me demandant comment je ferais disparaître ces marques.

Dans la pharmacie de la salle de bains, je trouve du savon que j'applique en grande quantité en frottant avec acharnement. Si les lettres s'effacent, elles laissent de grandes traînées noires indélébiles.

En sortant de la douche, je m'installe à la table de la cuisine et, durant tout l'après-midi, je lis l'un après l'autre chacun des cahiers. Ce que j'y découvre est un ramassis de textes au style bigarré : des portraits d'hommes et de femmes que je ne connaissais pas; des descriptions d'événements de mon quotidien; des questions sans réponse que chaque jour m'apportait. Ces cahiers avaient d'abord été destinés à dépeindre ces étrangers qui rendaient visite à mon père dans son cabinet. Il y avait également des débuts de romans abandonnés après quelques phrases, des nouvelles menées à terme, quelques poèmes débridés, des expressions qui me faisaient sourire et des listes de nombres qui, entrées sur une calculatrice qu'il suffisait de retourner, se transformaient en mots. 713705 devenait soleil; 735, sel. Il y avait un peu de tout dans ces cahiers remplis et, à travers l'élaboration de ces différents tableaux, j'apprenais à découvrir celui que j'étais, guidé par les aléas de mes émotions et de mes humeurs. Bien qu'ancré

dans le présent, je m'évadais complètement de celui-ci pour me retrouver dans une autre réalité à laquelle je finissais par adhérer. Dans cet écart, j'étais à la fois présent et absent, si bien que je me laissais souvent prendre à oublier le temps. Si j'avais commencé à écrire, je crois que c'était d'abord et avant tout à défaut de comprendre. L'écriture m'avait permis de poser sur moi et sur mon entourage un regard étranger tout en m'y confrontant.

En parcourant ces cahiers, j'éprouve un étrange sentiment. Entre l'image du jeune garçon que je revois à travers son écriture et celui que je suis devenu, un décalage a eu lieu. Même si je le reconnais partiellement et peux imaginer la souffrance qu'il a dû éprouver telle journée ou la joie ou l'incompréhension ou la peur ou l'incertitude associée à telle autre, j'ai l'impression de me situer devant lui en tant qu'imposteur. Je retrouve les gens qu'il a décrits, les lieux, les odeurs, l'inconfort, mais, lui, je ne le retrouve pas exactement comme il était. Je le revois au milieu de sa chambre, assis sur le tapis recouvrant les planches de bois franc, griffonnant dans ses cahiers tout ce qui lui passe par la tête. J'entends la mine de plomb ou la bille du stylo glisser sur le papier avec comme seule retenue le fait de savoir qu'un jour, quelqu'un d'autre pourrait lire ces notes. Ces cahiers renferment de nombreuses fabulations : des situations alambiquées, des visages déformés par la perception, des lieux qui n'ont jamais existé que par lui. Fouiller ces souvenirs du passé ne m'apporte rien, sinon cette désagréable impression de violer des secrets appartenant à un autre que moi. Je suis cet autre que je craignais tant lorsque j'écrivais.

Je jette les cahiers dans l'évier et craque une allumette. Le papier ne met que quelques secondes avant de s'enflammer. Les flammes se répercutent sur l'acier inoxydable et me renvoient des points lumineux qui s'incrument sur ma rétine. Lorsque je ferme les yeux, je suis encore ébloui par tant de clarté. Une fois cette partie de moi réduite en cendre, j'ouvre les fenêtres pour aérer l'espace.

Je n'entends pas Jeanne entrer.

« Tu n'es pas au travail, me demande-t-elle?

— J'y allais, mais j'ai dû revenir. Dans le métro, j'ai été saisi d'étourdissements.

— Qu'est-ce que tu as fait?

— Rien.

— Ça sent le brûlé, tu ne trouves pas.

— Pendant que je dormais, j'ai cru entendre les sirènes d'un camion de pompier ».

J'essaie de détourner la conversation, sans succès.

« Tes mains... elles sont toutes noires, me lance Jeanne.

— Je sais, l'encre d'un stylo a coulé. J'ai nettoyé comme je pouvais, mais je ne suis pas parvenu à tout effacer. J'imagine que l'encre pénétrera dans mes pores et que, d'ici quelques jours, il n'en restera plus rien.

— As-tu essayé du fixatif?

— ...

— Ma mère en utilisait sur mes vêtements quand je les tachais. Je ne sais pas pour la peau. »



## CHAPITRE 6

La dernière fois que Christian et moi avons joués au tennis, il m'a donc avoué être malheureux. Même si je ne lui ai pas répondu sur le coup, je n'ai pas cessé d'y penser depuis. Il a pourtant tout pour être comblé, je ne comprends pas. Tôt ou tard, je sais qu'il me faudra aborder le sujet avec lui.

Quand j'arrive au club, il a déjà complété ses tours de terrains et son échauffement est pratiquement terminé. Dès que mon partenaire m'aperçoit, son visage se fend d'un sourire. Il m'envoie la main, comme si de rien n'était. Tandis que je revêts mon chandail et enfile mes espadrilles, je me demande comment l'amener à se confier. Sans me l'avouer, il souhaite m'en parler. Je le connais assez pour ressentir ses préoccupations. Il attend que je le relance.

La partie se joue dans le dernier set, alors que le pointage est à six partout. Le bris d'égalité doit déterminer le vainqueur. Christian sert une première balle près de la ligne de côté; j'aurais pu parier sur ce choix. Je la lui renvoie sans trop de difficulté et son revers en parallèle aboutit dans le filet. Nous changeons de côté à cinq à un. Pour mon deuxième service, Christian doit s'attendre à un coup en plein centre, puisque je me contente habituellement de déposer la balle de l'autre côté du filet. Cette fois-ci, j'opte pour une balle à effet sortant. Dès qu'elle frappe le sol, elle s'éloigne de lui, si bien qu'il fend l'air de sa raquette. Christian ne s'en laisse pas imposer et inscrit les deux points suivants. Je sers pour la partie. En prenant mon temps, je cherche à le déstabiliser et m'élançe. Mon plus puissant service frappe la clôture derrière Christian, après avoir atterri directement sur la ligne. La partie se termine sur un as remarquable.

J'attends que nous soyons sous la douche, exactement comme la dernière fois. Peut-être choisira-t-il ce contexte pour évoquer ce qui le tourmente. Il n'en fait rien, me racontant plutôt qu'il prévoit un weekend de chasse entre copains.

« Voudrais-tu te joindre à nous?

— Bah, tu sais, la chasse, je ne connais pas trop.

— Ce n'est pas grave, il faut commencer quelque part. »

L'eau cesse de ruisseler et il n'a toujours rien dit. Posté devant l'immense miroir, Christian entreprend de se raser la barbe.

« Ne serais-tu pas mieux de la laisser pousser?

— En principe, tu as raison : les chasseurs ne se rasent pas les quelques jours avant, à cause de l'odeur qu'ils pourraient dégager. Mais moi, le matin même du départ, je me dégarnis le visage, c'est ce que mon père faisait. Je me fous que le gibier hume mon baume après-rasage, qu'il sente ma présence. Se laisser pousser la barbe représente plus un geste symbolique marquant une cassure. D'un côté, il y a l'homme docile qui travaille du matin au soir et, de l'autre, celui qui abandonne tout pour retrouver ses racines, l'instinct qu'il camoufle derrière son veston et sa cravate, tu comprends. Mais je me rase parce que mon fils a des rougeurs qui lui sont apparues aux joues et je pense que ma barbe a causé ces irritations. »

Je me plante à côté de lui et, en trouvant son regard dans le miroir, lui demande de but en blanc :

« Pourquoi tu m'as dit ne pas être heureux la dernière fois?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Ne fais pas semblant, Christian. Tu es toujours d'humeur égale : enjoué, souriant... Ce n'est peut-être pas le meilleur endroit pour en discuter, mais si je peux faire quoi que ce soit... Je suis là.

— Honnêtement, Thomas, je ne vois vraiment pas de quoi tu parles. Et pourquoi t'aurais-je dit cela? Mon fils vient de naître il y a à peine un mois. En ce moment, tout me comble, je te le jure. Je joue au tennis avec toi une fois par semaine, je m'en vais à la chasse, ma femme m'aime, je l'aime, Émile est en santé. Tu dois te tromper de personne, je ne t'ai jamais rien dit de la sorte. »

Je demeure sans mot, ébranlé. J'observe mon reflet dans le miroir. Christian a terminé de se raser. Il n'a pas une seule entaille au visage. Je me rase toujours la veille, avant d'aller au lit, et applique des morceaux de mouchoirs sur les quelques coupures que je me suis infligées. Le lendemain matin, les cicatrices ne paraissent plus; ne reste que des bouts de tissus imbibés de sang que je jette dans la toilette, avant de tirer la chasse.

## CHAPITRE 7

À la fin de la journée, Benoît vient me reconduire à la maison. Dans la voiture, nous ne parlons pas. Je regarde défiler les poteaux en bordure de la route et suis la trajectoire des fils électriques partant en tout sens. Quand j'étais plus jeune, je m'imaginai marcher en équilibre sur ces câbles comme un funambule. C'est ainsi que je passais le temps, assis sur la banquette arrière.

Ma mère a dû me relancer à plusieurs reprises avant que je récupère finalement les boîtes chez elle.

« Ça fait au moins une semaine que je te demande de venir les chercher, Thomas.

— Je sais, je n'y pensais plus, c'est tout. Je passerai plus tard dans la journée. »

Quand elle a désigné la lampe que j'oubliais, je lui ai répondu que, même si elle ne l'avait pas vue, Jeanne ne souhaitait pas encombrer notre appartement d'un objet de plus. Je n'ai jamais mentionné quoi que ce soit à ma femme au sujet de cette lampe, pas plus que je ne lui ai dit la vérité au sujet de mes cahiers. Je n'en suis pas à un mensonge près dans ma vie.

Je range les boîtes sous l'escalier menant au troisième étage de notre immeuble sans prendre la peine de les ouvrir. La garde-robe est étroite et le plafond en pente très bas. C'est à peine si je peux m'y tenir debout sans me cogner la tête. La pièce renferme des sacs de vêtements que nous projetons d'aller porter à des œuvres caritatives qui en feront la distribution aux gens dans le besoin, des pots de peinture entamés, des tablettes sur lesquelles des morceaux de bois traînent sans que nous sachions quoi en faire et des livres. Je réorganise l'espace du mieux que je peux et empile les boîtes tout au fond en les recouvrant d'une couverture. Quand j'ai terminé, on ne dirait pas qu'elles s'y trouvent.

Tandis que je me lave les mains pour me débarrasser de la poussière, je pense aux cahiers que j'ai brûlés. La vue des flammes cramoisies et l'odeur de combustion de l'encre ne m'ont pas quitté depuis. J'ai tout essayé pour m'en défaire; ma peau sent encore le papier carbonisé, même si je demeure plus longtemps qu'à l'habitude sous la douche et, quand je ferme les yeux, je revois l'incandescence de cette lumière crue sur fond d'acier inoxydable. Non seulement ai-je décimé par dizaine la vie fictive des personnages ayant peuplé l'imaginaire de ce jeune garçon, mais ce geste a ravivé le souvenir de mon père. Il m'avait fallu un long temps pour l'oublier et, en une fraction de seconde à peine, il m'est revenu brusquement. Bien qu'aucun des textes ne portait directement sur lui, tous gravitaient autour de son absence.

*DEUXIÈME PARTIE*

## CHAPITRE 8

Tous les matins, je me rends au bureau en transport en commun. Je croise dans le métro et dans l'autobus les mêmes visages à l'air abattu par le temps. Personne n'ose se regarder, chacun ayant le regard fixé devant. Évidemment, il est assez paradoxal de travailler depuis toutes ces années à l'endroit où j'ai grandi, d'occuper l'espace au-dessus du garage que mon père a transformé en cabinet de comptable, de fouler le même sol que lui, de m'asseoir sur sa chaise, d'utiliser ses stylos et sa calculatrice, de regarder dehors par la fenêtre en sachant qu'il a, lui aussi, jeté un œil par ces carreaux, de répéter quotidiennement les gestes dont il a fait sa routine durant toutes ses années de pratique, sans que son souvenir ne vienne jamais me troubler. Pourtant, j'y arrive. Quant à savoir comment je fais, je ne me suis jamais posé la question. Sans doute ai-je érigé autour de moi une sorte de carapace contre l'inertie du quotidien, sans même m'en rendre compte.

Le fait est que je suis heureux. Jeanne et moi sommes mariés depuis bientôt six ans. Dernièrement, pour surprendre ma femme, j'ai décidé de ne pas me raser pendant un certain temps. Chaque jour, je me regarde dans le miroir et m'habitue peu à peu à ces poils recouvrant une partie de mon visage d'ordinaire glabre. Ce reflet dans le miroir s'est modelé au fil des jours et j'envisage difficilement un retour en arrière tellement le choc serait brutal et soudain. Porter la barbe me plaît, mais c'est surtout en raison du regard que porte Jeanne sur moi. Quelque chose dans ses yeux s'est transformé sans que je puisse m'expliquer ce que c'est.

Même après toutes ces années de vie commune, nous faisons régulièrement l'amour à toute heure du jour ou de la nuit, sans que nos ébats soient régis par un horaire régulier. Il n'est pas rare que, durant mon sommeil, sa main remonte le long de ma jambe, ses doigts effleurant la surface de ma peau, et se faufile

jusqu'à mon sexe. Je ne me plains pas de ses initiatives inattendues et je m'abandonne alors complètement à elle, le sourire aux lèvres. Il m'arrive à l'occasion d'être en retard, parce qu'elle refuse de me laisser aller. À l'heure où je quitte la maison, si je ne réussis pas à attraper le métro dans les quatre minutes suivant mon arrivée sur le quai de la station, je sais d'avance qu'il me sera impossible d'être à temps à l'arrêt d'autobus. Mon collègue ne me le reproche pas, puisque lui-même vit depuis peu une idylle semblable avec Anne-Marie, propriétaire d'une parfumerie qu'il a rencontrée par le biais du travail. Celle-ci nous a approchés pour que nous tenions à jour les livres de son entreprise et, rapidement, les deux se sont découvert des affinités allant au-delà de ce qu'ils auraient pu imaginer lors de leur première rencontre.

Anne-Marie nous amène de nouveaux clients. Ses relations dans le milieu des affaires sont excellentes et, au cours des cinq à sept hebdomadaires auxquels elle prend part, elle a de bons mots à notre égard. Benoît et moi acceptons avec enthousiasme ce renouvellement de notre clientèle, puisque nous avons des projets d'expansion concernant l'entreprise. Avec cette recrudescence, nous avons trouvé un rythme de travail qui convient à chacun sans avoir à faire des heures supplémentaires. Bien entendu, les journées sont plus chargées, mais nous avons développé une cadence nous permettant de boucler chacune d'elles sans trop être essoufflés.

Au tennis, mon jeu s'améliore. Je songe à m'inscrire à un cours privé, afin de parfaire mon service qui souffre toujours autant. Mes déplacements sont plus fluides et je parviens à positionner mes balles de retour à l'endroit où je le désire.

Je ne pense presque plus à mon père. Après avoir brûlé les cahiers, il n'a pas été facile de le chasser de mon esprit. Progressivement, je me suis débarrassé de cette présence indésirable et la vie a repris son cours normal. À vrai dire, il



m'arrive plus fréquemment de penser à ce que contenaient ces écrits qu'à celui qui en était absent. De temps à autre, lorsqu'un souvenir épisodique menace de surgir, je m'efforce de l'oublier. Je garde le contrôle sur ce que j'accepte de me rappeler et ce qui ne serait que nuisance. Il s'agit d'évaluer ce que chaque pensée implique en procédant à un tri. En somme, si je suis en mesure de déterminer que tel ou tel souvenir constitue un événement potentiellement dommageable pour moi, je ne le laisse pas se manifester, tandis que s'il ne constitue qu'une anecdote banale, j'accepte de me le rappeler. Quand j'ai relu les cahiers, ceux-ci ont ouvert une brèche que j'ai aussitôt refermée. J'ai manqué de prudence, ne me méfiant pas. Cette incartade n'aura été que de courte durée. Je me porte bien depuis.

Au courant de la nuit, j'aurai trente-cinq ans. Trente-cinq balais comme le répétait mon père à l'approche de mon anniversaire. Je n'ai jamais compris l'origine de cette expression, c'est pourquoi je l'avais notée dans un des cahiers. À ce rythme-là, j'estime qu'il me reste à peu près autant d'années à vivre, sinon un peu moins, que j'en ai de complétées.

Pour l'occasion, Jeanne organise un souper en invitant Benoît et Anne-Marie. Christian a dû se désister à la dernière minute, puisque son fils Émile a contracté un étrange virus appelé le mains-pieds-bouche. Ma mère doit également être présente.

Peu après le réveil, ma femme me demande de quitter l'appartement, afin de préparer le repas.

« Fais ce dont tu as envie, c'est une journée spéciale. Profite de ce temps. »

À vrai dire, sortir fait mon affaire, puisque je n'aurai pas à écouter Joe Dassin se plaindre en boucle sur des refrains de guitares enjoués, pendant que Jeanne cuisinera en se déhanchant et en enterrant les mélodies de sa voix dissonante.

Je déambule au hasard des rues du quartier. Je ne sais pas quoi faire ni où aller. Au cinéma, les films présentés ne m'intéressent pas. Je ne peux pas manger au restaurant, sinon je n'aurai plus faim pour le souper. Il ne fait pas très beau. Le ciel est couvert de nuages. Je pourrais aller au parc, mais je cours le risque de me faire attraper par une averse. Tandis que j'arpente les rues à proximité de la maison en cherchant comment je pourrais occuper mon après-midi, je m'arrête devant la vitrine d'un café qui vient d'ouvrir ses portes à peine quelques semaines plus tôt. Je décide d'entrer.

L'endroit est sombre. Trois hommes au comptoir rigolent à voix basse. Je suis le seul client dans l'établissement. Je ne m'attarde pas au décor et m'installe près de la fenêtre. Mon regard se perd à l'extérieur sans qu'il ne s'accroche à quoi que ce soit en particulier. Au bout d'un certain temps, je me lève et me dirige vers le serveur.

« Je prendrais un café filtre. Dans un bol, pas trop rempli.

— Vous voulez dire un *latte*.

— Non. »

À cette curieuse demande, que je lui répète, il me lance un regard d'incompréhension en haussant les épaules. Je lui réponds que c'est une vieille habitude que j'ai.

« Je ne sais pas pourquoi je continue à le commander ainsi, une superstition, faut croire, que j'ajoute pour écourter les explications. Avez-vous le journal? »

Aussitôt que je regagne ma place, au moment précis où je m'assois, la musique démarre faiblement, avant qu'un des trois hommes derrière le comptoir augmente considérablement le volume. Les premières notes me font sourciller. Joe Dassin. J'imagine Jeanne, dans sa robe fleurie, une cuiller de bois en guise de microphone, exécuter quelques pas de danse maladroits. À cette image, je souris. Tout le mal qu'elle doit se donner pour moi. Elle n'aurait pas dû, je ne mérite pas tant d'attention.

Je trouve la page des mots croisés, mais celle-ci est déchirée, de sorte qu'il m'est impossible d'en faire quoi que ce soit. Je me rabats donc sur celle des mots cachés. Elle est à moitié complétée. Des cercles, à peine fermés sur eux-mêmes, entourent les lettres disséminées sur la grille. Quelqu'un avant moi a biffé des mots au hasard de ses découvertes. Je commence toujours par le premier en haut de la liste et, méthodiquement, les enchaîne en suivant l'ordre alphabétique. Je poursuis là où la personne a abandonné. Je retrouve facilement les mots *morte* et *années*. Dans la marge, je note une phrase qui me revient alors en tête.

*Je fermerai ma porte, au nez des années mortes.*

En quelques minutes, je termine de trouver dans la grille chacun des mots. Toutes les lettres sont utilisées, sauf six ou sept qu'il me suffirait de remettre dans l'ordre pour découvrir la réponse. Je ne le fais pas. Le prochain client aura au moins ce plaisir.

Le serveur a décidément une tolérance envers ce chanteur français né à New York que je ne partage pas. J'ai d'abord cru à une plaisanterie. Peut-être ont-ils expressément choisi ce chanteur pour éviter que je traîne ou pour me rappeler que je suis vieux et que je n'ai pas ma place ici. Après quelques chansons, je remarque que l'un d'eux tape du pied.

Il y a bien une demi-heure que je suis là. Je me surprends à écouter les paroles de la chanson. Elle ne doit pas figurer sur la compilation de Jeanne, puisque je ne la reconnais pas.

*Je sais bien que tout change*

*Et que les photos vieillissent*

*Que ma mère sera blanche*

*Que ma maison sera grise*

*Et que le temps de mes dix ans*

*Est déjà loin, loin, loin*

*J'ai envie de le revoir*

*Et je reviens.*

Mon café, auquel je n'ai pas encore touché, est à présent à la bonne température. J'en prends une grande gorgée. J'adore le goût du café froid. Il me rappelle que le temps passe.

Quand je me décide à sortir, un des hommes me devance. Il s'arrête à quelques mètres devant moi et s'allume une cigarette. Je suis le premier étonné, lorsque je m'entends lui en demander une.

« En voilà deux, j'essaie d'arrêter. Besoin de feu?

Non, ça va, j'ai un briquet. J'ai oublié mon paquet à la maison. »

Je glisse une cigarette sur mon oreille et l'autre dans ma poche. Je traverse la rue en sifflotant. Dès que je m'en rends compte, j'arrête immédiatement. Vieillir ne me va décidément pas. J'entre et ressors d'un dépanneur, après avoir demandé au commis un carton d'allumettes. La dernière fois que j'ai fumé, je devais avoir huit ans, peut-être. Je n'aspirais alors pas la nicotine; tout ce que je voulais était de cracher de la fumée.

Je dois utiliser la moitié du paquet d'allumettes et m'étouffer quatre fois avant d'allumer convenablement cette cigarette. En remontant la ruelle vers le nord, je tire de courtes touches que je crache du bout des lèvres. Je me sens étourdi et j'avance à petits pas. Les volutes s'étirent au-dessus de ma tête sur ce ciel chargé de nuages. On dirait qu'ils n'ont pas bougé depuis que je suis sorti.

Le souper se déroule sans histoire. En fait, je ne participe à peu près pas aux conversations, me contentant d'écouter plutôt que d'intervenir. Je me fais oublier, laissant à ma femme le soin de nous servir les différents plats, m'en tenant à remplir les coupes à peine terminées. Ma mère remâche de vieilles anecdotes, épluchant le répertoire de mes anniversaires passés. Je trouve étrange d'entendre parler de moi de cette façon. Je ne partage pas son point de

vue sur la plupart de ces moments, mais ne la contredis pas pour autant. À un moment, je crains qu'elle évoque la figure de mon père. Si je suis en mesure de filtrer mes propres souvenirs, je ne suis pas à l'abri de ceux de ma mère. Jeanne l'écoute avec attention, tandis que Benoît et Anne-Marie se soucient peu de notre présence. Assis l'un à côté de l'autre, ils se câlinent, se soufflent de doux mots à l'oreille, esquissant de larges sourires et s'effleurant du bout de doigts.

Avant le dessert, un crachin commence à tomber. Dès que les gouttelettes atteignent le sol, elles se transforment en un tapis de verglas. On annonce un mélange de pluie et de neige pour les prochains jours, après quoi le soleil doit reparaître. En attendant, il est difficile d'imaginer que nous sommes à mi-chemin dans l'hiver, me dis-je en regardant par la fenêtre du salon. Benoît et Anne-Marie sont déjà partis. Ils allaient voir un spectacle de danse contemporaine. Mon collègue n'a jamais aimé ce type de divertissement, ne comprenant rien à cette forme d'expression corporelle. Sans trop devoir insister, Anne-Marie a réussi à l'entraîner. Avant qu'ils ne sortent bras dessus bras dessous, je balance à Benoît un sourire complice. Ce qu'on ne ferait pas par amour, que je pense, une fois la porte refermée.

La voiture de ma mère est stationnée à quelques rues. J'insiste pour l'accompagner. Les trottoirs doivent être glissants. L'escalier l'est, en tout cas. Louise s'agrippe à mon bras pour éviter une chute. Elle paraît épanouie et je le lui fais remarquer.

« J'aime beaucoup ta femme, Thomas. Nous ne nous fréquentons pas assez. Pourquoi ne viendrez pas à la maison bientôt. Je ne me souviens pas de la dernière fois que je vous y ai reçus tous les deux. »

C'est la première fois que j'entends ma mère approuver une de mes relations. Je promets d'en parler à Jeanne, après quoi la conversation dérive naturellement sur les prévisions météorologiques.

La voiture de ma mère s'éloigne dans la nuit. J'attends de la voir disparaître au bout de la rue et allume l'autre cigarette que je fume en revenant tranquillement. Je ne suis pas pressé de rentrer. Jeanne doit déjà s'être endormie.

Je remarque qu'elle a nettoyé la vaisselle. Rien ne paraît plus de ce souper, sinon trente-cinq bougies alignées près de l'évier. Tandis que je remplis un verre d'eau, j'observe mes mains. Les marques de stylos, même si je continue à les voir, ont complètement disparues. Ma femme apparaît derrière moi.

« Tu en as mis du temps?

— Ma mère, tu le sais, est incapable d'arrêter de parler.

— Vous avez discuté de quoi?

— De tout et de rien. Elle avait l'air bien, tu ne trouves pas?

— Thomas, c'est quoi cette histoire à propos d'une lampe? Elle m'en a glissé un mot tout à l'heure.

— Ah, elle voulait s'en débarrasser, mais je ne trouvais pas qu'elle cadrait avec notre décoration.

— C'est étrange, on dirait que ça sent encore le brûlé.

— Ça doit être à cause du gâteau. »

Je ne m'endors pas immédiatement. Des refrains de Joe Dassin tournent en boucle dans ma tête. Au milieu de la nuit, la voix de Jeanne me parvient faiblement.

« Thomas, dors-tu?

— Pas vraiment.

— Je t'aime. Bon anniversaire. »

Je ne réponds rien et nous faisons l'amour en silence. Jeanne finit par s'assoupir, la tête sur mon torse. Je ne ferme pas les yeux tout de suite, profitant

des derniers instants avant de me laisser aller au sommeil. Cette soirée n'est déjà plus qu'un vague souvenir.

## CHAPITRE 9

La mère de Jeanne nous a invités pour le weekend. À peine deux cent soixante-six kilomètres nous séparent et il n'y a pas un soir où elle ne nous appelle pas. Une fois sur deux, nous laissons sonner. Nouvellement retraitée, elle s'ennuie terriblement de sa fille. J'ai préféré demeurer à la maison, prétextant une surcharge de travail. Il y a longtemps que je ne me suis pas retrouvé seul. Je m'ennuierai sans doute de ma femme.

Je me réveille en milieu de matinée, rattrapant les heures de sommeil perdues au profit du travail. Jeanne, avant de partir, a replacé les couvertures sur son côté. Benoît a manqué deux jours durant la semaine que j'ai dû assurer; Anne-Marie et lui se sont exilés dans un chalet. Jeanne et moi les imiterons dès son retour, à condition d'en dénicher un qui ne soit pas trop loin.

Reposé, je demeure dans le lit et poursuis la lecture de ce roman que j'oublie systématiquement à la maison quand je me rends au travail et au bureau quand je reviens le soir. Au bout de quelques pages, je le mets de côté et commande du poulet, que je mange directement dans le lit, sans prendre la peine d'utiliser des ustensiles. J'avale goulument des morceaux trop gros pour ma bouche, que je mastique à peu près, et m'empresse de les avaler en m'enfilant des rasades de bière, comme si je n'avais jamais mangé ou que j'apprenais. Si ma femme me voyait manger de la sorte, elle ne me reconnaîtrait certainement pas.

La page des mots croisés du journal étalée sur les draps me sert de napperon et, tandis que je dépèce la carcasse du volatile, j'essaie tant bien que mal de compléter la grille. Je n'ai jamais réussi, sans finir par inscrire n'importe quelle lettre dans les cases vides, à en terminer une. La seule vision d'une page remplie me satisfaisait plus que l'incapacité que j'ai à me retrouver face à mon échec. J'ai souvent recours au dictionnaire au cours de cette activité pour vérifier certaines intuitions. Il m'arrive à l'occasion d'éplucher une section entière du dictionnaire



afin de trouver un mot, car, même si je sais très bien que c'est de la tricherie, j'enrichis mon vocabulaire de ces noms ou adjectifs ou adverbes ou prépositions que je n'utilise jamais, si bien que je les oublie.

La grille ressemble à présent à une moustiquaire où les lettres éparpillées seraient des mouches. Le dictionnaire n'est pas à portée de main; je ne peux donc pas vérifier l'exactitude du terme que je m'appête à inscrire en six vertical sans pour autant reconnaître sa validité. Au moment où le stylo se pose sur les cases vides, et que je suis sur le point d'écrire *saudade*, je me ravise en reconnaissant que je suis en train de reproduire cette habitude enfantine d'écrire n'importe quoi. Je laisse la grille incomplète et me sers du journal pour emballer la carcasse évidée, que je jette dans la poubelle, ensuite de quoi je sors le sac pour que Jeanne ne me reproche pas l'odeur de poulet dans l'appartement.

Je me fais couler un bain. Du bout du pied, je m'assure de la température de l'eau et me contorsionne quelque peu pour entrer dans la baignoire. La porcelaine est froide, le choc thermique immédiat. Un peu comme ces amateurs de peintures qui ne se sont jamais risqués à tenir un pinceau, j'ai toujours préféré regarder l'eau que d'y plonger. Je sens mon corps glisser et essaie de prendre appui afin d'éviter de m'enliser. Ma main ne trouve rien à quoi se retenir et je m'enfonce en me heurtant la tête sur l'émail. Tout se déroule rapidement : en une fraction de seconde, je me retrouve la tête sous la surface, les yeux fermés. Je suis immobile. Sans m'être assommé ou blessé, je retiens ma respiration en me concentrant uniquement sur le silence. Ma cage thoracique se gonfle, mon pouls s'accélère. J'éprouve cette sensation anxiogène familière. Quand j'ouvre enfin les yeux, j'aperçois le plafond ondoyer au-dessus de moi. Une question étrange me vient en tête : ai-je perdu pied ou, au contraire, ai-je provoqué cette chute? Je ne saurais le dire et ne distingue bientôt plus l'envers

de l'endroit; je n'ai comme seul repère que le plafonnier, duquel me provient une lumière voilée.

J'ai déjà failli me noyer lors d'un voyage en famille à Atlantic City. Devant l'immensité de l'océan, où la ligne d'horizon délimitant le ciel et la mer n'existe pas, j'étais impressionné. Tout se confondait en bleu. Tandis que j'avancerais péniblement, en trouvant appui sur le sable fin, les vagues déferlaient sur mon corps. Le choc était brutal, il était bon. Je fixais ce point imaginaire au loin et, au terme d'efforts soutenus, je progressais. Sans que je m'en rende compte, le ressac m'emportait, à un point que je me suis retrouvé beaucoup plus loin que je ne l'aurais cru. J'avais perdu le point de repère que je m'étais juré de ne pas lâcher des yeux. Immédiatement, j'ai été pris de panique. Mes pieds et mes bras battaient en tout sens, mais je demeurais sur place. Plus je me débattais, plus je m'épuisais et plus je m'épuisais, plus je m'enfonçais. Ma voix était avalée par le vent. Mon corps par la mer.

Je ne sais plus comment je suis revenu sur la plage, le souvenir demeure flou, mais je me rappelle qu'après avoir ouvert les yeux, j'ai vu le visage de mon père. Il me parlait. Ses lèvres remuaient frénétiquement, sans qu'aucun son ne parvienne jusqu'à mes oreilles. Je n'ai jamais su ce qu'il m'a dit, alors que j'avais failli mourir. Au bout de longues minutes, j'ai recouvré mes sens et, une fois la peur passée, j'ai ressenti un état de bien-être. Même si l'impression de cette noyade à laquelle j'ai échappé demeure forte, les détails n'en sont pas pour autant précis. La tête sous l'eau, dans le bain, je retrouve un peu de cette intensité, de cette indicible expérience, et j'essaie de reconquérir ce corps à la dérive sur les eaux affolées de l'Atlantique.

## CHAPITRE 10

Je ne sais pas si j'ai volontairement oublié les boîtes que j'ai récupérées dans la chambre à débarras de la maison familiale, mais, en sortant du bain, je me suis dirigé vers la garde-robe pour voir si elles ne contenaient pas des traces de ce souvenir qui a refait surface. Lorsque ma mère m'a remis ces boîtes, elle m'a dit qu'elles contenaient des images d'anniversaire, de sorties en famille, des portraits qui recensaient les premières années de ma vie, des photographies prises par mon père. Après avoir dissimulé les boîtes sous la couverture, je n'ai pas une seule fois ressenti le besoin de les ouvrir, comme si j'attendais à la fois un moment propice et une sorte de volonté que je ne me connaissais pas.

Il a fallu que je vide l'espace pour avoir accès aux albums rangés au fond de la garde-robe, sous une couverture et une foule d'objets. Une fois l'espace dégagé, j'ai laissé un passage pour les y remiser une fois que j'aurais terminé.

En apercevant les trois boîtes sur la table de la cuisine, il m'est impossible d'anticiper qu'elle sera ma réaction. Pour l'instant, je me demande comment j'ai pu laisser ce souvenir se frayer un chemin jusqu'à moi. Je conclus que ma tête, en heurtant la baignoire, a subi un impact assez important pour que la méfiance dont je fais habituellement montre se dissipe. De vagues images persistent sans que je conserve le contrôle sur mes pensées. Avec précaution, je défais les rabats de la première boîte. À l'intérieur, quatre albums identiques. Une fois l'étonnement passé, car je m'attendais à trouver les photographies pêle-mêle et reliées entre elles par un élastique, j'hésite entre les feuilleter ou m'attarder aux deux autres boîtes. Celles-ci renferment également des albums photos. Au total, il s'en trouve douze sur la table.

J'en prends un au hasard et, machinalement, le parcours sans trop d'intérêt. L'album se présente comme le roman d'une époque révolue, les images s'alignant les unes à la suite des autres, s'oubliant dès que le regard se porte sur

la suivante. La plupart de ces images me laissent indifférent, comme si j'assistais à la vie d'un autre et à ses souvenirs désincarnés. C'est ce que je crois, jusqu'à ce que je sois confronté à cette image où mon ami Maxime et moi avons été photographiés dans notre repaire. La résurgence, provoquée par la vue de la photo, est immédiate et prend forme dans mon esprit. Les yeux fermés, l'impression de me revoir dans la remise et de faire face à mon père; d'entendre sa voix grave, de retrouver son visage, dissimulé derrière l'appareil photo, me gagne peu à peu.

En y installant une causeuse, une télévision qui ne fonctionnait plus et une lampe, recréant ainsi une véritable maison, Maxime et moi passions la majorité de notre temps à discuter de tout et de rien. Après l'école, nous nous rendions dans notre repaire, jusqu'à ce que nos parents viennent nous chercher. Parfois, ils nous accordaient le droit d'y passer la nuit, à condition que ce soit congé le lendemain. Ils se doutaient que nous ne nous coucherions pas de sitôt. Mon père venait me chercher après son travail et, un jour, en gravissant l'échelle, il est apparu dans l'embrasure de la porte avec son appareil photo autour du cou. Avant d'entrer, il nous a dit :

« Les garçons, je pense que vous aimerez conserver un souvenir de cet endroit ».

Par la suite, il nous a demandé de l'ignorer, afin qu'on n'aille pas croire à une mise en scène et il a appuyé sur le déclencheur. *Chlak*.

J'ouvre les yeux et me retourne brusquement. Une brise m'a chatouillé le bas de la nuque, j'ai senti derrière moi une présence. Le mur est d'une couleur mordorée, au centre duquel un cadre est accroché. À l'intérieur, une image de Jeanne et moi.

Mon regard se reporte sur l'album ouvert sur la table. La photographie représente ce moment précis où Maxime et moi avons fait semblant devant l'appareil. Mon père avait raison, je dois l'admettre : je suis content de conserver

un souvenir de cet endroit, alors qu'il n'est plus là pour me le rappeler. Je ressens toutefois une espèce de vide par rapport à cette photo. Ce n'est pas l'image en tant que telle qui provoque ce sentiment, mais mon rapport à celle-ci. Comment est-il possible que, jusqu'à ce que j'y sois confronté, j'aie oublié cet épisode de ma vie? D'innombrables moments associés à cet endroit — auxquels je n'ai plus pensé jusqu'à ce jour — résident peut-être quelque part, perdus dans ma mémoire, sans que je le sache. Et combien, combien de ces souvenirs ai-je enfoui volontairement ou non en m'efforçant d'accepter la présence de certains d'entre eux et de confiner certains autres à l'oubli?

J'émerge étourdi de mes pensées et réalise qu'un important laps de temps s'est écoulé. L'horloge m'indique qu'il ne me reste que très peu de temps avant la fermeture du dépanneur. Je m'y rends au pas de course et achète une caisse de bière. Au comptoir, j'hésite un instant et, voyant l'empressement du commis à compter sa caisse avant de mettre la clé dans la porte, je comprends qu'il ne souhaite pas assister à mes questionnements intérieurs. Je m'empresse d'ajouter :

« Avec un paquet de cigarettes.

— Quelle marque? me demande-t-il sur un ton bourru.

— Je ne sais pas.

— C'est pas pour vous?

— Un paquet bleu, quelque chose qui ressemble à la couleur de l'océan. »

En reprenant place devant mes albums, je continue d'en explorer le contenu. Les photos sont si savamment ordonnées qu'il est facile de situer chacune d'elles et d'y voir une évolution continue. Je finis par tomber de sommeil au milieu de la nuit, je crois, passablement ennuyé.

Le lendemain matin, un peu amoché, je me réveille avec une amertume en bouche. Sur la pellicule plastique recouvrant mes photos, un filet de salive séchée témoigne de ce sommeil profond et sans rêve. En apercevant les bouteilles vides alignées sur la table, je m'explique mieux ce mal de tête qui m'interdit tout mouvement brusque. J'ai bu plus de bière que je l'aurais cru. Je devrai en acheter d'autres. Le cendrier déborde de mégots. Il faudrait que j'ouvre les fenêtres et allume le ventilateur au-dessus du poêle. Confus, je ne me souviens pas immédiatement du déroulement de la soirée. Mon regard s'accroche à cette photo qui, si la veille elle m'a laissé une forte impression, ne provoque pour ainsi dire à peu près plus rien, du moins rien de comparable. Elle ne me laisse pas insensible pour autant, mais je crois avoir vécu certains événements avec une telle attention et une telle intensité qu'il me paraît improbable, ce matin, de retrouver cet abandon et de les revivre dans le même état d'esprit. Et si l'on ne pouvait revivre un souvenir qu'une seule fois, les autres fois étant de pâles copies perdant de leur authenticité? Je range les albums dans leur boîte et ramasse les bouteilles vides avant de sauter dans la douche.

Sans doute à cause de l'humidité et du confort que me procure le jet apaisant, je m'abandonne à une sorte d'engourdissement. L'eau ruisselle sur mon corps, je vois les gouttelettes s'amonceler sur ma peau, mais je ne ressens rien. Je fais abstraction de mon environnement et de moi-même et, absent, j'erre dans les méandres de mes pensées désordonnées, sans m'accrocher à aucune d'elles. J'essaie de retrouver les mêmes dispositions qui m'ont permis de revivre cet épisode représenté par la photographie à laquelle je me suis attardé une partie de la soirée. Je n'y parviens pas. En sortant de la douche, je trace sur le miroir embué des lettres, des mots, des bouts de phrases qui me viennent à l'esprit. J'essuie du revers de la main la surface et recommence l'exercice à quelques reprises.

En parcourant de nouveau mes photos, je remarque qu'elles sont toutes ordonnées selon la chronologie des événements de ma vie. Bien entendu, il est logique de procéder de cette manière; la plupart des albums de famille sont structurés de la sorte. Ainsi, l'image sur laquelle je suis étendu sur le plancher de ma chambre, entouré de blocs de bois et de jouets de plastique, regardant directement mon père derrière son appareil, se trouve avant la photographie où l'on me voit souffler sur les six bougies de mon gâteau d'anniversaire. Cette dernière a été captée à mon insu. Je n'ai pas eu le droit de me servir de la tondeuse à gazon avant d'avoir réussi à la faire démarrer, ce qui est illustré sur la même page, pas plus que ma bicyclette n'a perdu ses roues de soutien avant que j'aie atteint un certain équilibre.

En regardant attentivement chacun de ces moments, je comprends que plusieurs indices comme la couleur des murs, la longueur des cheveux, les traits des visages deviennent des indications temporelles me permettant de mieux situer chacun des souvenirs, mais comment alors expliquer que certaines de ces photographies ne provoquent de prime abord aucune réminiscence et qu'il m'est possible, rien qu'en fonction de leur position dans le temps, de me rappeler certains de ces événements oubliés? Cette photo, sur laquelle je suis assis sur les genoux de mon grand-père, n'évoque absolument rien, jusqu'à ce que je constate qu'elle se trouve après l'anniversaire de mes six ans et avant celle où l'on voit un plâtre entourant mon bras droit. Je parviens alors à me souvenir de cette fête organisée en l'honneur de mon grand-père. Ce dernier venait de prendre sa retraite de l'hôpital où il travaillait et la famille s'était réunie pour souligner ce départ, après trente-cinq ans de service. En revisitant cet événement, je ne peux toutefois pas affirmer avec certitude m'en souvenir clairement.

Les souvenirs représentent bien plus que des anecdotes à raconter; leur accumulation définit une personne, forme son caractère, son unicité. Ils constituent des strates complexes de l'identité; de la matière autour du vide qui

nous habite dès la naissance. Pour un nouveau-né, tout est à apprendre : ramper, marcher, parler, prendre connaissance de son environnement et de soi. Nous naissons sans mémoire et chacun des gestes que nous posons a dû être mémorisé. L'apprentissage de la vie se fait à coup de souvenirs que nous emmagasinons.

L'amnésie n'est pas simplement la perte de la mémoire, mais la perte progressive de son identité, la déchéance de soi. Et si, me suis-je demandé, à partir d'une simple position dans un album photos, j'avais prêté à ces images du passé de faux récits et que j'en étais venu à tenir une version des faits pour palier à ce vide qui m'habite, une version erronée du souvenir à laquelle j'aurais fini par adhérer, en me convainquant qu'elle soit réelle. Et si mes souvenirs ne se destinaient pas à un oubli? Après tout, l'épisode du repaire a non seulement provoqué la résurgence de cet après-midi où mon père nous avait photographiés, mais de là a découlé un pan de ma vie dont j'avais jusque-là perdu la trace.

À partir de ce que j'ai dissimulé aux autres, parce qu'en premier lieu je me le suis dissimulé à moi-même, j'ai peut-être développé un personnage si réel, si ancré en moi qu'il m'a suffi de le laisser prendre la parole en m'effaçant derrière lui. J'ai fini par devenir celui que j'ai inventé de toutes pièces, tandis que la personne que je suis a en quelque sorte été reléguée à un rôle de figuration. Ma mémoire a fini par défaillir, me laissant seul avec ce personnage que j'ai appris à connaître. La fascination pour ce dernier a pris le dessus et je me suis alors enfoncé trop profondément dans la peau de ce calque de moi-même. Ce processus ne s'est probablement pas manifesté du jour au lendemain, mais graduellement. À présent, figé à mi-chemin entre celui que je suis et celui que j'ai enfoui dans le no man's land de mon existence, je réalise que je ne sais rien de mon présent, car celui-ci ne s'est érigé que sur des fabulations.



Pris d'un vertige, je chasse de mon esprit ce délire passager. Je n'ai encore rien avalé de la journée et dois souffrir d'hypoglycémie. Le sandwich que je me prépare me permet de reprendre le cours normal de cette journée de congé que je sentais dérapier. Plus jamais, me suis-je dit, je n'abuserai de l'alcool comme je l'ai fait. Je range les boîtes et replace la garde-robe dans l'état dans lequel je l'ai trouvée. Écrasé devant le téléviseur, j'attends impatiemment le retour de Jeanne. Durant une pause publicitaire, je referme les fenêtres. Le vent qui souffle est frais et ma femme n'est pas là. Et ces pensées que je n'arrive pas à oublier me donnent froid dans le dos.

## CHAPITRE 11

J'entends la porte se refermer. J'attends cinq minutes, puis, une fois certain que ma femme ne reviendra pas, je prends un album dans une des boîtes et le glisse dans mon sac, avant de me rendre au travail. C'est ainsi que s'amorce dorénavant chacune de mes journées.

Si j'ai gardé secret les termes de ce tête-à-tête que j'ai eu avec moi-même durant son absence, je n'ai pas plus révélé à Jeanne l'existence des albums photos et du chavirement qu'ils ont provoqué. Elle n'a pas à savoir pour l'instant; par amour, je la maintiens à l'écart de mes élucubrations qui occupent de plus en plus mes pensées. Je n'ai pas le courage de lui avouer quoi que ce soit.

On ne change pas complètement du jour au lendemain. J'ai mis tant d'années à devenir celui que Jeanne connaît qu'effectuer le chemin inverse et désapprendre celui que je suis en retrouvant l'origine de mes souvenirs est un travail ardu que je dois effectuer seul. Je souhaite découvrir qui est réellement le Thomas sur les photographies, celui que je ne reconnais qu'à moitié, celui qui a prêté à ces images de faux récits et qui a fini par y croire, avant de le lui présenter; en somme, placer ma femme devant le fait accompli. Si je lui révèle la vérité de but en blanc, en regrettant de lui avoir à ce point menti durant toutes ces années, elle sera plus encline à me le pardonner que si je lui avoue d'emblée être un menteur. D'ailleurs, je ne sais même pas s'il s'agit de mensonges ou tout simplement le fait que je ne lui aie jamais avoué le fond de mes pensées. Je me vois mal lui dire : « Tu sais, Jeanne, je ne suis pas celui que tu crois. Je ne le sais pas moi-même. C'est ce que j'ai découvert dans mes albums photos. Mes souvenirs sont organisés de manière à ce que, même si je ne me rappelle pas de l'un d'entre eux, il me suffit de le replacer dans le cours de ma vie pour faire apparaître l'événement. Tu as marié un homme qui souffre d'amnésie. Quand il te raconte des anecdotes de jeunesse, eh bien, il ne sait plus discerner le vrai du

faux. D'ailleurs, il ne sait même pas s'il existe une vérité ou un mensonge. Ces souvenirs sont issus de son imagination, c'est là qu'ils se sont développés, parce que figure-toi qu'il invente des détails, trafique les scénarios et finit par y croire. C'est ce qu'il a toujours fait. Ces photos sont tout ce qu'il me reste de mon père. Elles nous unissent par leur fragilité. Son absence est inscrite en filigrane de ma présence et, plus je regarde chacune des images, plus l'incertitude s'installe. Je ne sais pas qui je suis, pas plus que je ne sais qui il est. »

La commotion qu'un tel aveu produirait nous isolerait l'un de l'autre et notre couple finirait inmanquablement par ne plus exister, comme ces souvenirs perdus qu'il me faut reconquérir. Nous deviendrions un homme et une femme ayant partagé un bout de chemin et qui continueraient dorénavant chacun de leur côté. Certains couples ont recours à des thérapies, à des séances où chacun doit s'éloigner de l'autre pour se retrouver et faire le point. C'est ce que je m'appête à faire, sans que les gens de mon entourage ne soupçonnent cet isolement. C'est la seule avenue possible. Et ce que je sais faire de mieux.

Les semaines suivant le retour de Jeanne se déroulent dans cette espèce de brouillard intérieur où le temps se confond et je ne discerne bientôt plus le présent du passé, les semaines des jours, les heures des minutes, les souvenirs de l'oubli. J'évolue sur le pilote automatique, répétant des gestes assimilés auxquels je n'ai pas à réfléchir, répondant à des questions par des réponses que mes différents interlocuteurs veulent entendre. Il n'est pas facile de ne rien laisser paraître de ce qui se trame derrière ces yeux bleus impassibles.

Un jour, Benoît me fait remarquer un changement dans mon attitude.

« Tu as l'air plus épanoui, est-ce que je me trompe? Tu quittes souvent plus tard, tu écoutes tes pauses, parfois tu n'en prends pas, tu apportes des dossiers à la maison.

— Tu sais, Benoît, dernièrement, j'ai réalisé mon manque d'investissement. Avant, je faisais mon travail, je le faisais bien, mais je n'y trouvais aucune satisfaction.

— Crise de la trentaine avancée?

— Ça doit, oui, que je lui réponde, pour couper court. »

La réponse paraît le satisfaire et nous n'abordons plus le sujet. Les dossiers dont je m'occupe se règlent rapidement, sans erreurs, et je me débrouille pour dénicher de nouveaux clients. Chaque fois que j'en ai l'occasion, je glisse un mot à propos de notre entreprise et demande à mes contacts d'en faire autant. Je laisse sur les gens une telle impression que je n'ai pas à le leur demander, qu'ils en parlent à leur tour. Si Benoît quitte le bureau plus tôt, j'en profite pour tout mettre de côté et m'abandonner à mes albums. Ce n'est pas facile, bien entendu, et la gestion de mon temps devient une préoccupation capitale. Mentir n'est pas compliqué, mais demande de l'organisation. Heureusement, je suis comptable et je n'ai jamais rien laissé au hasard.

## CHAPITRE 12

À la maison, il n'est pas plus difficile de mentir à Jeanne. Quand elle lit avant de se coucher, j'en profite pour sortir faire mon jogging. C'est ce que je lui dis, invoquant un surplus de poids naissant. Chaque soir, j'enfile mes vêtements de sport, dans lesquels je glisse quelques photos et me rends dans ce parc où, assis sur un banc, j'essaie de retrouver, à la lueur du réverbère, le souvenir associé à chacune d'elles. Je reviens en courant, couvert de sueur, pour qu'elle ne se doute de rien. Je saute sous la douche et rejoins ensuite ma femme qui dort à poings fermés. Je ne m'endors jamais immédiatement.

Un jour, je me rends à l'université où j'ai terminé mes études en finances. Un professeur, avec qui je suis en bon terme, y enseigne toujours. Je le rencontre en prétextant vouloir redonner à cette université qui a assuré ma formation en offrant un stage à l'étudiant présentant le plus de potentiel. Quelques jours plus tard, un jeune homme se présente au bureau, alors que je suis seul. Une fois par semaine, je lui remets des dossiers à compléter et à vérifier. Bien entendu, mon collègue n'est au courant de rien et, afin d'acheter le silence de cet étudiant, je lui verse un salaire. Je continue ainsi à déléguer et, au bout d'un certain temps à mener une double vie de la sorte, je craque. Littéralement.

Les photos occupent de plus en plus mon esprit et, malgré une gestion de mon temps bien réglée, je n'en peux plus. J'ai non seulement développé un intérêt pour mon passé, mais celui-ci s'est transformé en véritable obsession. J'ai pourtant tout mis en œuvre pour ne rien laisser paraître et je crois que je réussis bien, mais, lorsque je réalise que je suis en train de me perdre, de m'éparpiller, que mon masque s'effrite, je me dis que tôt ou tard, on finira par me découvrir. Je sens que le contrôle m'échappe.

Benoît est surpris, un matin, de me retrouver au bureau si tôt. J'ai profité de la matinée pour travailler sans relâche et mettre de l'ordre dans les nombreux dossiers. Je n'ai pas une seule fois ouvert mes albums photos. Mon collègue paraît endormi, encore dans les vapeurs d'une nuit trop courte avec Anne-Marie. Son parfum emplit la pièce.

« Je sors cinq minutes me dégourdir les jambes. »

Il ne répond pas et continue de se préparer un café. Moins de cinq minutes plus tard, je trouve une cabine téléphonique.

« Benoît, c'est moi. Je ne reviendrai pas au bureau.

— Hein, euh, c'est correct. Je pense que tu en fais assez ces temps-ci pour te permettre une journée de congé. On se verra demain.

— Non, non, tu ne comprends pas. Je ne reviendrai pas. Je ne veux plus rien savoir du métier de comptable. Je te vends mes parts de l'entreprise.

— Quoi? Thomas? »

Je raccroche.

Sur mon bureau, les différents dossiers en cours sont savamment ordonnés. J'ai laissé pour chacun d'eux des directives précises. Il n'y a pas de note explicative quant aux raisons de mon brusque départ, seulement trois sous noirs collés sur un bout de papier sur lequel j'ai écrit au feutre : « Jusqu'à la mort. Pour m'éviter de longues procédures judiciaires, tu imiteras ma signature pour les papiers officiels. Je te fais confiance. Amitiés. » Sous ce court texte, ma signature.

Quand nous avons fêté le cinquième anniversaire du bureau, Benoît m'a offert un assortiment de couteaux haut de gamme. Comme le veut la tradition, il a inclus trois sous noirs, pour conjurer le sort, et a écrit : « Jusqu'à la mort. »

Au moment d'écrire ces lignes, je me suis imaginé Benoît, complètement paniqué, débarquant à la maison et demandant à Jeanne ce qui se passe avec moi. N'y comprenant rien, elle le questionnerait et j'aurais des comptes à leur rendre. Je ne suis pas encore prêt. Ainsi, sous ma signature, j'ai donné rendez-

vous à Benoît une semaine plus tard dans un parc en lui enjoignant de ne pas chercher à me retrouver ou à communiquer avec ma femme. En *post-scriptum*, j'ai insisté sur le fait que je me porte bien, de ne pas s'inquiéter, et que je lui expliquerai. Quant à savoir si je m'y présenterais, il est encore trop tôt pour le savoir.

## CHAPITRE 13

Comme je ne travaille plus, les chances que Jeanne soupçonne cette tromperie sont immenses. Ainsi, chaque matin, je sors un peu avant elle et me dirige vers le métro, toujours à la même heure. Une station plus tard, je débarque et reviens tranquillement chez moi. Pour éviter de croiser ma femme sur le chemin, je fais attention de ne pas emprunter le même trajet qu'elle. Une fois rentré, je reprends inlassablement mes albums photos. J'ai cette impression de ne pas aller au bout de ce que j'ai entrepris; quelque chose est manquant.

Pour ce qui est de ma mère, je sais qu'elle n'appellera pas immédiatement à la maison. Lorsqu'elle remarquera mon absence du bureau, elle croira que je suis malade et, le lendemain, si je n'y suis toujours pas, elle commencera à s'inquiéter. Me reste plus qu'à espérer que Benoît et ma mère ne se rencontrent pas.

Ce matin, en revenant du métro, je crois voir la silhouette de Jeanne au bout de la rue. Pourtant, ce n'est pas là son itinéraire habituel, me dis-je en essayant tant bien que mal de disparaître en m'adossant contre l'immeuble. La distance nous séparant est si grande que je ne peux avec certitude confirmer qu'il s'agit bien de ma femme. Elle tourne au carrefour et se dirige dans ma direction. Je rebrousse chemin et entre dans le premier commerce à ma portée. Heureusement, la pharmacie est ouverte à cette heure. En traversant les allées nonchalamment, afin de tuer le temps, j'échoue au rayon des fournitures scolaires. Devant moi, sur l'étal des articles en solde, des dizaines de cahiers noirs identiques sont empilés. Je me revois tirer le bras de mon père : « J'en veux un, j'en veux un, s'il te plaît ». Et lui : « Pour en faire quoi »? « Pour ne pas oublier ». C'est lui qui m'a acheté ce premier cahier. Ce geste a été important pour moi; ce cahier m'a permis de franchir l'enfance sans trop de douleur en acceptant la solitude. Je n'ai jamais pris le temps de remercier mon père.



Quand je sors de la pharmacie, je vérifie que ma femme ne se trouve pas dans les environs et je rentre par les ruelles.

En revivant les événements de ma vie comme je le fais, il ne me reste que de vagues impressions qui s'estompent graduellement. Comme si le souvenir, aussi précis et aussi émotivement chargé qu'il est au moment de me le rappeler, perdait de sa vérité avec le temps. Si j'ai pu oublier la plupart de ces images au cours des années, qu'est-ce qui me garantit que je ne les oublierai plus? Et si je perds ces albums, imaginant que, pendant mon absence, un incendie se déclare et emporte tous mes souvenirs?

Le choc du présent et du passé rend ce dernier trop éphémère pour que je puisse espérer le comprendre sans trouver un moyen d'ancrer mes souvenirs dans le réel. En somme, il me faut intégrer mon passé dans ma vie, sans quoi il se destine à l'oubli. Si jusqu'à ce que ma mère me lègue ces albums photos je n'avais pas ressenti le besoin de confronter ce passé, j'ai quand même toujours su qu'un jour ou l'autre il me faudrait le faire. Je comprends alors pourquoi j'ai impulsivement acheté ces cahiers. Ils me serviront à assimiler celui que je suis sans craindre de l'oublier de nouveau. L'écriture en tant qu'empreinte indélébile de ma présence qui s'est trop longtemps effacée.

*Par où commencer?* J'inscris cette question dans le bas de la première page. Je n'ai rien écrit depuis ce qui me semble une éternité. Bien sûr, il y a eu cette fois dans la salle de bains, sur mes mains, et cette autre, sur le miroir, mais c'est la première fois que j'ose fixer des lettres sur du papier.

Mon plan est simple. Je l'ai retourné dans ma tête jusqu'à le croire sans faille. En apprenant qui je suis et comment j'en suis venu à incarner ce personnage, celui que j'ai été jusque-là cèdera progressivement sa place pour disparaître complètement. Il me suffit de ne pas changer drastiquement et, tant et aussi

longtemps que nous nous côtoyons dans le quotidien, Jeanne ne se rendra compte de rien, aveuglée par la routine. Les transformations seront si mineures que, à son insu, ce personnage qu'elle a sous les yeux se retirera lentement et je reprendrai la place qui me revient; celle que j'ai perdue, que j'ai volontairement laissée aller.

## CHAPITRE 14

Le repas est presque terminé lorsque Jeanne arrive du travail. Des bougies scintillent sur la table. J'accueille ma femme en lui offrant un verre de vin, avant qu'elle ait le temps de retirer son manteau.

« En quel honneur?

— Ça fait longtemps, il me semble, qu'on a soupé en prenant le temps. J'ai préparé un saumon en croûte. »

Je l'invite à passer au salon pour l'apéritif.

« Tu ne sais pas qui j'ai vu, aujourd'hui, commence-t-elle.

— Non. Est-ce que j'ai des chances de deviner?

— Josiane, mon amie d'enfance. »

Ce prénom ne m'est pas étranger, Jeanne a sûrement déjà dû me parler d'elle. Sans doute que je ne l'écoutais pas à ce moment-là, car je ne vois vraiment pas de qui il peut s'agir. Je la laisse poursuivre. Peut-être me fournira-t-elle des indices qui me permettront de me joindre à la conversation. La situation aurait été plus simple si elle m'avait parlé d'un meuble ou d'un rideau.

« Sur l'heure du dîner, on est allé prendre un café. Je suis même arrivée en retard, parce qu'on parlait et je n'ai pas remarqué l'heure.

— Et elle va bien? Rappelle-moi ce qu'elle fait, déjà.

— Électricienne. Mais elle est en congé de maternité. Elle était à l'hôpital pour une échographie. Un garçon. Ils vont l'appeler Thomas. Je ne trouve pas ça très beau, toi? me lance-t-elle à la blague. »

Avant d'enclencher le processus au cours duquel je me dévoilerai progressivement à ma femme, je dois toutefois en vérifier la validité auprès d'elle. Je ne sais pas par où commencer. Tandis que je réfléchis à une entrée en matière, Jeanne continue de parler en me balançant de ces sourires auxquels je ne peux résister.

« À un moment, la conversation a dérivé vers son anniversaire de quatorze ans, je ne sais plus pourquoi, peu importe. Je l'écoutais parler, mais je ne savais pas de quoi elle parlait. Pourtant, j'étais là, moi aussi. Elle me racontait que... »

Je perds un bout de la conversation. *Par où commencer?* Cette question en boucle dans ma tête.

« ... c'est juste que je me suis rendu compte que nous avons chacune une version différente. Je ne lui ai pas dit, mais je ne sais pas comment elle a pu penser cela. En même temps, peut-être qu'elle se disait la même chose. Deux versions d'un même événement, mais j'imagine que c'est à cause de la perception que...

— Le temps, la mémoire.

— Hein?

— Il ne t'est jamais arrivé de regarder une photographie de toi étant plus jeune et d'avoir l'impression qu'elle pouvait, selon les circonstances, évoquer différents souvenirs? »

Ma pensée ne doit pas être claire, puisqu'elle me lance un regard empli d'incompréhension. Je me suis aventuré un peu trop loin. Soudain, j'ai peur qu'elle se doute de quelque chose. Je reformule pour ne rien montrer, en abordant l'hypothèse autrement. Entre-temps, Jeanne remplit nos verres.

« Je veux dire, en théorie, à partir de cette image, il ne devrait exister qu'une seule version du souvenir, ou du moins, une seule qui ne soit pas altérée par une foule de facteurs, non?

— J'imagine, oui. Comme avec Josiane. Nos versions ne correspondaient pas à cause du temps et de la mémoire. Elles se sont transformées.

— Exact. Et je parie que, si tu la revois dans deux semaines ou un mois, toutes deux vous aurez adapté votre discours sans vous en rendre compte.

— Et pourquoi, au juste, tu me parles de cela, je veux dire, je comprends, mais je ne suis pas certaine de savoir où tu veux en venir? »

Elle sait quelque chose et veut me l'entendre dire. J'en suis persuadé. Je ne peux pas lui révéler l'existence de ces albums photos, pas maintenant, pas avant d'avoir découvert qui je suis réellement. Elle n'accepterait pas... Les pensées se multiplient, se bousculent et, tandis que je la vois attendre une réponse à la question qu'elle a formulée, question dont je ne me souviens déjà plus, je lui lance, pour détourner le sujet :

« Jeanne, il faut que je te dise... mon père n'est pas mort. »

Je ne m'attendais pas à une telle réaction de sa part. Elle accueille cette confidence avec un sourire, que j'interroge.

« Penses-tu vraiment que tu as réussi à me le cacher durant toutes ces années? Chaque fois que j'abordais le sujet, tu t'organisais pour parler d'autre chose. Je n'ai pas insisté et j'attendais que tu m'en parles. Il fallait que ça vienne de toi et non pas de moi. Je me suis dit que tu finirais par me l'avouer et, même si j'estime que tu aurais dû le faire plus tôt, je suis contente que tu l'aies enfin fait. C'est un premier pas qui ne doit pas être évident, Thomas. Je ne t'en parlerai plus; j'attendrai. Je t'attendrai. »

## CHAPITRE 15

J'appelle Christian, la veille de notre partie, pour l'informer que je ne pourrai pas m'y présenter. Une entorse à la cheville. Il me demande de le rappeler dès que je serai rétabli.

Je rejoins Jeanne dans le lit. Elle tient sa promesse, n'évoquant pas la discussion que nous avons eue à propos de mon père. Les pièces du casse-tête se mettent en place dans ma tête. Je lui ai révélé cette vérité, sans pour autant avoir à dévoiler mes intentions par rapport à mes albums photos. Je ne sais pas comment je parviendrai à les lui dissimuler, tout en les consultant.

Je me glisse sous les couvertures.

« C'était qui?

— Christian. Je lui ai dit que je n'irais pas au tennis, demain.

— Pourquoi?

— Pas envie. Je veux passer la journée avec toi. »

Elle est enchantée. Nous faisons l'amour en silence, tandis que nos corps se heurtent avec violence.

Avant le déjeuner, Jeanne me demande ce qui est arrivé entre mon père et moi pour que je refuse de lui en parler.

« Je ne veux pas insister, sens-toi à l'aise de répondre.

— Je ne sais pas. Mes parents se sont séparés quand j'avais douze ans. Après, c'est comme si... Voudrais-tu des œufs?

— Tu vois, Thomas, tu changes encore de sujet.

Que... veux-tu que je te dise, Jeanne? Qu'après le départ de mon père, j'ai attendu. Un coup de fil, une visite, j'ai attendu des explications qui ne sont jamais venues. Je voudrais bien m'ouvrir à toi, mais je ne sais pas par quel bout commencer.

— Brouillés. Avec du bacon, s'il y en a, me répond-elle, en soupirant. »

Jeanne lit le journal. Assis en face d'elle, je la regarde lire et je pense à mon père. Elle a vu juste. Je traîne des blessures du passé et je les entretiens. Ces blessures me rendent vivant, parce qu'elles sont réelles et que je ne peux les nier, et c'est sans doute pour cette raison que je n'entreprends rien pour retrouver mon père. Il serait si simple de demander à ma mère ou à des oncles ou à des tantes ou à des cousins ou cousines, de lui envoyer une lettre écrite au pire, de parcourir les rues, de poser des affiches sur des poteaux de téléphone, de faire n'importe quoi, mais je ne fais rien. J'attends.

« Tu n'es pas curieux de savoir ce que ton père est devenu? »

— Jeanne... s'il te plait.

— Je comprends que tu aies de la peine, c'est normal, mais il me semble que... ok, j'arrête. J'arrête tout. »

Nous terminons de déjeuner et lavons la vaisselle. J'essuie les assiettes et les range dans l'armoire. Quand Jeanne est sous la douche, j'en profite pour regarder quelques photographies. Je me demande alors pourquoi je ne les ai pas brûlées comme les cahiers. Depuis leur arrivée, elles me hantent, sans pour autant que je sache quoi en faire. J'attends. Si je suis celui que je suis, c'est en partie à cause de ces souvenirs, à cause de ce passé trouble. Mais il n'est pas fixé, il se transforme constamment. N'y aurait-il pas moyen de remonter à l'origine, là où tout a commencé? Comprendre à travers ces photos ce qui a bien pu pousser un père et son fils à s'éloigner inexplicablement l'un de l'autre. Comprendre comment j'ai pu m'éloigner de moi-même. N'y aurait-il pas une version unique des événements que ma mémoire ne pourrait plus modifier une fois pour toutes? Et m'en tenir à cette version. J'ai beau me rejouer la scène du départ, celle-ci n'est pas claire. Il y a trop de blancs à combler, trop de non-dits. Trop pour un seul homme.

Jeanne arrive dans le salon, une serviette nouée autour de son corps, une autre autour de sa tête. Elle demeure dans le corridor. Sa peau est encore humide. Un rayon de soleil sur sa joue droite fait miroiter son teint rosé. Ses yeux bleus comme l'océan me fixent.

« Thomas, je suis au courant pour ton emploi. »

*Black-out.*



*TROISIÈME PARTIE*

## CHAPITRE 16

Une photographie comporte deux réalités distinctes et inhérentes. D'une part, il y a la réalité du sujet figurant sur l'image et, d'autre part, celle du photographe. Un équilibre précaire entre une présence et une absence qui crée la relation. Toutefois, malgré les apparences, le photographe, en appuyant sur le déclencheur à un moment bien précis, marque sa présence. Une présence qui se manifeste par son absence.

Jeanne est partie. Il ne lui a pas fallu beaucoup de temps, quelques secondes, minutes, quelques heures, et l'essentiel de ses affaires a été ramassé. Un taxi est venu la chercher. J'ai assisté au départ de ma femme sans la regarder s'éloigner; j'en étais incapable. Rien que le son de sa valise roulant sur le plancher m'a suffi pour comprendre qu'elle ne reviendrait pas, malgré ce que j'aurais pu dire. Car bien que je demeure silencieux, il y a tant à dire. Trop, peut-être, pour que je sois en mesure de savoir par où commencer.

Assis à la table, je n'ai pas la force de bouger. Jeanne est partie. C'est tout juste si j'ai cligné des yeux quand elle a claqué la porte derrière elle. En parcourant la pièce, je constate que son départ me laisse cette même impression que lorsque je parcours mes albums photos. Ma femme absente, sa présence est inscrite dans les meubles, dans la couleur des murs, dans tout ce qui m'entoure; l'empreinte de ses fesses sur le divan, celui de son sourire et de ses pleurs, dans mes souvenirs. Tout me rappelle Jeanne. Tout me confronte à son absence. À ce vide qui embaume de son parfum. Il me semble qu'hier encore elle était là. Les semaines ressemblent à hier. Jeanne me manque déjà.

J'aurais dû te dire la vérité, mais je ne savais pas comment l'évoquer. Mentir a été plus simple. En voulant tirer un trait sur mon passé, celui-ci m'a poussé à me réfugier et à m'enfermer dans une fiction. La fiction du présent où le passé n'existe pas. Et maintenant que tu n'es plus là, que tes yeux ne se porteront plus

sur moi, je me sens seul. Ton regard, qui me renvoyait cette image de moi, a disparu. Et il me rappelle celui de mon père. Si nous avons été ensemble durant tout ce temps, Jeanne, sans doute as-tu trouvé celui que j'étais. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit? Je ne souhaitais que ça, sans te le demander. Je ne t'en veux pas, au fond. Je n'aurais pas dû agir comme je l'ai fait. Je regrette. Le temps passe, me dirais-tu, et il est le meilleur remède aux maux. Mais le temps, je te répondrais, est le pire ennemi.

Avant d'appeler le taxi, j'ai demandé à Jeanne comment on s'organiserait pour la séparation des biens, seule chose qui m'est alors venue à l'esprit en la voyant mettre dans un sac ses vêtements.

« Je ne veux pas les meubles ni quoi que ce soit d'autre. Ils ne feraient que me rappeler celui que tu étais. Il est trop tard, maintenant, il faut aller de l'avant.

— Tu n'es pas triste?

— Mon deuil est fait depuis longtemps, Thomas. Je n'agis pas sous le coup d'une impulsion, tu sais. Je t'ai tendu la main et tu as refusé de la prendre. Je suis fatigué. Tant que tu n'auras pas réglé tes problèmes, je ne vois pas comment nous pourrions continuer à nous... »

Elle n'a pas terminé sa phrase, laissant en suspens ce nous, prononcé du bout des lèvres.

Assis à la table, j'entends encore l'écho du claquement de la porte, celui du taxi qui démarre, celui du silence et de l'absence. Jeanne me laisse également l'appartement. Elle fera en sorte de récupérer le reste de ses affaires quand je ne serai pas là. Je sais tout le tort que je lui ai causé et, même si j'ai souhaité m'excuser, elle n'a rien voulu entendre. Je la comprends parfaitement. Une partie de moi n'a pu s'empêcher de ne pas agir, de ne pas retenir Jeanne. Je l'ai laissée filer comme on ferme les yeux. C'est tout ce que je sais faire. Le mieux faire.

## CHAPITRE 17

Jeanne est passée pendant mon absence. Quelques heures ont suffi pour qu'elle reprenne ce qui lui appartient. En entrant, je me dirige instinctivement vers le réfrigérateur, en espérant y trouver une note. Rien. Tout paraît en place dans l'appartement. Avant de partir, elle a fait le lit. L'odeur de ma femme est incrustée dans l'air. Je m'allonge sur le matelas soudain inconfortable et trop grand et m'assoupis, la tête enfouie dans les draps.

Une heure plus tard, je m'attarde sous la douche, afin de me débarrasser des relents de son absence. En sortant, j'ouvre la porte de la garde-robe pour y récupérer mes albums photos. Si Jeanne m'a quitté, c'est qu'elle n'a pu tolérer d'être maintenue à l'écart de la vérité. Je ne peux pas lui en vouloir, puisque je me suis moi-même tenu à distance de celle-ci au cours des dernières années. Maintenant qu'elle n'est plus là, je dois apprendre à me connaître. Apprendre seul et régler certaines blessures du passé qui occupent le vide en moi. Le monde tel que je le connais s'est écroulé. Peut-être l'ai-je volontairement laissé se disloquer. À moi de le reconstruire. Mais pas n'importe comment.

Je m'accorde plus ou moins deux ans, sois tout juste le temps de passer en revue chacune des photos des douze albums. Sept cent trente jours, au terme desquels j'espère enfin connaître celui dont je vois le reflet dans le miroir. Ensuite, je reprendrai contact avec la réalité, retrouvant le cours d'une existence normale.

La première étape de ma rémission consiste à changer d'environnement. J'estime ne plus pouvoir vivre dans cet appartement qui me rappelle trop celui que je cherche à effacer. J'évalue mes économies et comprends qu'elles me permettront tout juste de survivre durant ces deux années. Il est donc impensable d'envisager un déménagement, puisque les frais encourus ne feraient qu'écourter le temps que je me suis alloué.

Je me rends chez un antiquaire que Jeanne avait l'habitude de fréquenter et lui propose de reprendre tout ce qu'elle lui a acheté. Après une brève visite, afin d'évaluer la possibilité de revente de ces articles, l'homme m'offre quatre mille dollars pour l'ensemble. Bien qu'estimant qu'il en vaut beaucoup plus, je lui en demande trois mille, mais à condition qu'il vienne récupérer les meubles dès le lendemain et qu'il ajoute six gallons de peinture blanche.

Je repeins chacune des pièces. En appliquant deux couches qui, bientôt, ne laissent plus rien paraître des anciennes couleurs. Je jette dans des boîtes tous les objets se trouvant dans les garde-robes, sur les étagères, dans les bibliothèques; je fais un immense vide autour de moi, dans lequel je m'apprête à plonger. Une fois que l'antiquaire a versé la seconde partie du montant dans mon compte bancaire, j'envoie chez les parents de Jeanne les trois quarts de l'argent dans une enveloppe à son intention. Je sais que Jeanne ne prendra pas le temps de lire une interminable lettre d'excuses. Les mots ne seraient qu'un baume sur les maux que je lui ai causés. Ils le seraient pour moi aussi. Je me contente de la remercier de m'avoir quitté. Le meilleur choix pour chacun de nous deux, ai-je écrit, avant de conclure que je lui en suis reconnaissant, même si sa décision m'est difficile à accepter.

J'appelle ensuite Benoît. Ne m'étant pas présenté au rendez-vous comme convenu, je lui dois au moins certaines explications. J'aurais dû le faire plus tôt, je regrette. Je lui annonce mon intention de ne pas changer d'idée quant à ma volonté de lui donner ma part de l'entreprise et demeure évasif sur les raisons motivant ce changement brusque. Benoît ne saisit pas tout au charabia que je lui débite d'un trait.

« Si jamais tu veux revenir, Thomas, je te garde une place, mais je ne peux pas attendre deux ans, c'est trop long.

— Je comprends.

— Voici ce que te propose : je rachète tes parts et te verse l'argent mensuellement. De cette manière, tu pourras continuer à recevoir un salaire et survivre durant ces deux années. Si, en cours de route, tu changes d'idée, je t'embauche, tu reprends ton poste à titre d'actionnaire minoritaire et tu récupères la partie de l'entreprise qu'il me reste à te payer.

— C'est gentil, Benoît. Je te promets d'y réfléchir. »

Je raccroche. Et débranche le téléphone. Je ne veux pas être dérangé.

Une fois l'environnement adapté à mon état d'esprit, du moins à celui que je recherche, j'étale sur le plancher mes albums photos. Douze albums identiques, à couverture blanche, retraçant les douze premières années de ma vie; des photos prises par mon père. Des instants qu'il a fait siens, derrière son appareil, en demeurant à distance. Des instants qui sont les nôtres. Je n'ai rien d'autre pour me rappeler sa présence, pour me rappeler notre relation, comme si ma vie, si exhaustivement documentée jusqu'à cet âge entre l'enfance et l'adolescence, s'était arrêtée en même temps que son abandon de la photographie.

En proie à une furie que je ne me connais pas, je retire chacune des images de sous la pellicule plastique les recouvrant, les dispose en une pile et les replace dans un désordre total. Je ne veux plus avoir à remonter la chronologie des événements pour me rappeler chacun des moments illustrés. Il me faut les revivre indépendamment les uns des autres, prendre conscience de leur importance individuelle qui s'inscrit dans un ensemble. Comprendre en quoi chacun est responsable de celui que je suis devenu. Je compte en quelque sorte me construire une identité perdue à partir de ces images.

Si la plupart des photos ont été identifiées par ma mère au verso, qui a jugé important d'y noter l'endroit et la date, comme si l'image en tant que telle ne

suffisait pas, je déchire du même coup et recouvre de bouts de ruban à masquer les inscriptions pour éviter de m'y référer, avant de recomposer mon passé.

Après la réorganisation, qui m'a pris plusieurs jours, je me mets à douter. Et si, en reclassant mes images sur un mode aléatoire, j'ai mémorisé l'ordre d'origine et qu'en voulant me rappeler tel ou tel souvenir, je demeure conscient de sa position dans le temps. Malgré mes efforts pour brouiller les indices temporels, mon cerveau a peut-être enregistré des informations sans que j'en sois conscient. Comment être alors certain que, lorsque je choisirai une image plutôt qu'une autre, ce choix sera attribuable au simple fait du hasard et non pas imputé à ma mémoire?

Chaque jour m'apporte son lot de nouvelles réflexions à propos de mon passé, tandis que je développe un rituel qui me permettra de passer à travers. Ce que j'ignore, toutefois, c'est que ce rituel, comme un jeu d'enfant, n'est pas improvisé. Il est déjà réfléchi et je le mets à exécution. Je procède méthodiquement, comme on emboîte des blocs.

J'obéis à mes pulsions en conservant un certain contrôle sur moi-même et sur la nouvelle réalité dans laquelle je m'enfonce, mais je dois me méfier, car, en m'isolant de la sorte, frôlant deux réalités, l'une intérieure et l'autre extérieure, je risque un éparpillement identitaire, flirtant avec la folie. En somme, à cheval entre ces deux réalités, je ne dois pas perdre de vue ni l'une ni l'autre. Si je m'enferme chez moi, la normale n'en sera que plus difficile à réintégrer. Ce retour devra être progressif et atteindre à un juste équilibre. L'écriture me permettra de conserver assez de lucidité pour ne pas me perdre dans les méandres de mon passé et la marche, de me sortir de ce labyrinthe.

À l'aide d'un ruban, je mesure la longueur et la largeur de la pièce dans laquelle j'ai rangé les trois boîtes contenant mes albums photos, à côté desquelles une plus petite est vide. Après avoir repéré le point central, j'entreprends de marquer celui-ci à l'aide de la pointe d'un couteau. J'ai fait

fabriquer deux immenses miroirs que je fixe solidement aux murs à l'aide d'ancrages, de manière à ce qu'ils soient parfaitement alignés l'un face à l'autre. En regardant dans l'un des miroirs, j'en vois la réflexion dans l'autre; et dans l'autre, la réflexion dans l'un. La vision qui s'en dégage est à la fois trouble et intimidante, mais elle me conforte dans le fait que toutes les mesures prises ne sont pas vaines. Elle provoque en moi un bouleversement, puisqu'elle me renvoie non seulement à la pluralité de celui que je suis devenu, mais également aux possibilités de celui que je m'apprête à découvrir.

Immobile au centre de la pièce, les deux pieds sur le repère gravé, je me concentre uniquement sur ma respiration. Au bout de quelques minutes, durant lesquelles je fais abstraction de moi-même et de mon environnement, je parviens à un abandon total en projetant mon regard plus loin en avant. Ainsi, j'ai l'impression de me retrouver, non plus dans mon appartement, mais dans un espace singulier : un non-espace, un non-lieu, là où tout est permis. Les barrières s'abattent alors et je me découvre à nu, dans toute ma fragilité. Une telle mise en scène est quelque peu insolite, j'en conviens et, pour me convaincre qu'elle n'est pas simplement signe de la folie qui plane sur moi, je me réfère à une lecture que j'ai faite à propos de thérapies comportementales et cognitives. L'une d'elles visait à combattre la dépendance aux jeux de hasard en proposant aux participants une approche menant à la compréhension de ce qu'est le hasard. Qu'est-ce que le hasard? *Par où commencer?* Il ne m'a fallu que quelques pages de plus pour réaliser que, dans le cadre d'une thérapie, ce n'est pas le moyen d'arriver à une prise de conscience qui importe, mais le résultat.

Mon regard, lorsque je me trouve entre les deux miroirs, ne s'attarde pas à un point fixe en particulier, mais s'accroche plutôt au-delà de ce qui est visible : à ce qui ne s'aperçoit pas, mais qui demeure percevable. J'essaie de ne pas cligner des yeux une seule fois, ce qui briserait momentanément mon degré d'attention. Chercher un équilibre entre la présence et l'absence, afin d'être au diapason de



mes photos, me demande un effort considérable que moi seul peux ressentir. À l'instant où je sais avoir franchi ce seuil inexplicable, j'approche les trois boîtes et les ouvre aussitôt d'un geste assuré. Du bout des doigts, j'effleure la couverture d'un des albums et mon visage se transforme alors, affichant une expression complexe entre nostalgie, inquiétude, tristesse et émerveillement.

Je commence par étaler le contenu de la première boîte sur le plancher, puis fais de même avec les deux autres. Je positionne les douze albums autour de moi, en déposant le premier à quelques centimètres de mes orteils et, en continuant dans le sens horaire, je me retrouve bientôt littéralement encerclé. Mes yeux oscillent de gauche à droite, sans que je bouge pour autant, tandis que je contemple les pages couvertures identiques pour chacun des albums. Elles ne sont ni identifiées ni numérotées et aucun indice ne peut me laisser deviner ce que renferment précisément les albums et ce qu'ils dévoileront. J'ai l'impression de me retrouver au milieu d'un champ enseveli de neige ou tout est tellement blanc qu'il est impossible de me situer par rapport à l'espace, de discerner l'envers de l'endroit.

Dans le sens antihoraire, je tourne sur moi-même les yeux fermés. Sur la pointe des pieds, je me propulse à l'aide de ma jambe gauche, faisant de la droite le point de pivot. Après un tour complet, je m'arrête et inspire profondément, avant de recommencer quatre autres fois, ce qui me permet d'être tout juste assez étourdi, bien que sans perdre l'équilibre. En ouvrant les yeux, légèrement désorienté, je pointe l'index dans n'importe quelle direction et me déplace jusqu'à l'endroit où mon index s'est arrêté. Je range ensuite les autres albums dans leurs boîtes, sans ordre précis, jusqu'à la prochaine fois, et regagne ma position de départ.

Toutes les pages, au nombre de trente-deux, comportent des photos de formats différents, protégées par une pellicule plastique, et leur nombre varie. Je n'ai jamais pris le temps de les compter, mais j'évalue leur nombre à près de

deux milles. En ouvrant l'album au hasard, je survole rapidement la page. Celle-ci est composée de différents moments de ma vie ayant marqué ou non mon existence. Ce qui m'importe alors est non seulement de me remémorer chacun des souvenirs illustrés, mais de les revivre et de retrouver le même état d'esprit qu'à l'époque dépeinte. Si je juge ne pas avoir vécu mon passé comme j'aurais dû le faire, ne sachant pas apprécier convenablement ces moments, il m'est impératif, en les revivant, d'abolir toute distance entre celui que je suis devenu et celui représenté sur les photos. Tant que je n'ai pas l'impression que les détails deviennent réels au point où je peux littéralement les ressentir, tant que je demeure à distance de ce souvenir, je persiste dans mon besoin d'éprouver un niveau d'émotions tel que je puisse avoir l'impression d'épuiser le souvenir.

Je soulève délicatement la pellicule plastique recouvrant la page pour éviter d'abîmer les photos. Le choix de celle à partir de laquelle je travaille n'est pas accidentel ou inconscient. Je m'arrête sur celle dont le souvenir y étant associé me semble le plus flou et le plus imprécis.

J'ouvre mon cahier et décris l'image en quelques mots. L'important est que je sois en mesure de me représenter la photo dont il est question rien qu'en lisant cette description. Ensuite, je ferme les yeux jusqu'à me rejouer la scène représentée. Il ne s'agit pas simplement de m'en souvenir, mais littéralement de la revivre. Si, au départ, il m'est pénible d'entrer en contact avec ces émotions, peu à peu, des traces de récits commencent à prendre forme dans mon esprit, avant de se bousculer à un rythme incontrôlable. Non seulement la mémoire est stimulée, mais les cinq sens le sont tout autant. Il me faut alors un effort considérable pour ne pas céder à la tentation de m'éparpiller dans les détours de ma mémoire et me concentrer uniquement sur cette seule image à la fois. Le risque de lui prêter de faux récits et de faux souvenirs, en confondant réalité et fiction, est immense, si bien que la concentration demandée m'épuise.

Dès que j'ouvre les yeux, mon premier réflexe est d'ouvrir mon cahier et de laisser libre cours à l'écriture. Je ne m'interpose pas et transcris ce qui s'est encre dans ma chair, à la manière d'un tatouage invisible, jusqu'à ce que le mouvement de ma main s'arrête de lui-même.

## CHAPITRE 18

Au bout d'une année complète, à répéter pour chacune des images ce processus, comme un gymnaste sa routine, je m'arrête pour faire un bilan et constater le trajet jusque-là parcouru. En apercevant la boîte dans laquelle je dispose les photographies, une fois le souvenir incorporé, je suis étonné de constater qu'elle en contient plus que ce qu'il en reste dans mes albums. Du nombre, j'ai entre autres revu trois anniversaires où, à peu près toujours de face, je souffle les bougies sur un gâteau; une série d'images où je suis assis sur un vélo, alors que, quelques instants après le déclic de l'appareil, je me fracturais le bras; une autre sur laquelle, à l'Halloween, j'ai enfilé les vêtements de mon père; des images parfaitement identiques, représentant le même jeune garçon se transformant au fil du temps. Ce regard que je cherche à retrouver, de magnifiques grands yeux bleus au milieu d'un visage dont les traits s'affinent selon l'âge, demeure malgré tout l'obstacle le plus difficile à franchir. Même si je suis parvenu à revivre chacun de ces moments avec plus ou moins de facilité, il n'en demeure pas moins que ma vision a changé. J'ai perdu cette innocence et cette naïveté propres à l'enfance.

Il est encore trop tôt pour savoir si une partie de celui que j'ai découvert s'est naturellement infiltrée en moi ou si j'ai appris à connaître l'absent de chacune de ces images. Sur quelques-unes d'entre elles, dans la réflexion d'une fenêtre ou d'un miroir, la silhouette du photographe se dessine en arrière-plan et ne se dévoile que partiellement. Il faut me rendre à l'évidence, si j'ai entrepris de revisiter mes souvenirs, ce n'était non pas pour découvrir celui que j'étais ou celui que je suis, mais pour apprendre à connaître celui qui, derrière l'appareil, m'a vu tel que je ne pourrai peut-être jamais me voir. Néanmoins, je ne compte pas abandonner avant d'avoir mené à terme ce projet. J'ai le sentiment qu'une fois que j'aurai terminé de revivre mon passé, il s'en dégagera un portrait un peu

mieux défini que celui qu'il a été et que celui que j'ai été. Un portrait de ce que nous avons été. Ensemble.

Au cours de cette année, je n'ai pratiquement rien fait d'autre que de m'attarder à ces albums. Entre deux séances, pour me délier les muscles, j'errais au hasard des rues, mais c'est surtout pour ne pas perdre de vue la réalité dont je m'étais volontairement exclu. J'achetais des cigarettes, que je fumais en regardant le soleil décliner au-dessus des immeubles, buvais de la bière avant d'aller dormir, mangeais lorsque je me sentais faiblir, me douchais au bout de plusieurs jours, me brossais les dents, des gestes du quotidien que je ne répétais plus par habitude, mais par nécessité. Comme je ne fréquentais personne, mon apparence physique ne m'importait pas. Je l'entretenais au minimum.

Ma mère est venue à quelques reprises à l'appartement, surtout au début, car, croyant que mon téléphone était défectueux, elle voulait avoir de mes nouvelles. Quand elle s'est présentée, j'ai entrouvert la porte pour lui demander de ne pas chercher à me contacter.

« Je ne peux pas vraiment t'expliquer pourquoi, mais j'ai besoin de temps. Il faut que je me retrouve. »

Après s'être assurée que je me portais bien, elle n'a rien ajouté. De temps à autre, elle envoyait Pierre me porter de la nourriture, qu'il laissait sur le tapis à l'extérieur devant la porte d'entrée. Il repartait aussitôt. Sur les repas, que ma mère avait divisés en portions individuelles, elle avait écrit certaines directives pour les cuissons, suivies de sa signature et de *je pense à toi*. Il est arrivé que Benoît, venu me porter l'argent dans la boîte aux lettres, rencontre Pierre dans l'escalier. Ils échangeaient alors brièvement, ce que j'ai pu voir par la fenêtre en de rares occasions.

Ce jour-là, donc, je décide de prendre congé. Il me reste encore une année complète, alors je peux bien ralentir la cadence. Surtout, je crois que, sans me

l'avouer, je ne souhaite pas que s'achève cette aventure de si tôt. Je pourrais appeler Christian, à qui j'ai dit ne plus avoir le temps de jouer au tennis, mais je ne souhaite pas le revoir immédiatement. Notre relation a toujours été ainsi; nous pouvions être des mois sans nous voir, sans avoir à fournir d'explications, que nous nous retrouvions exactement là où nous avions laissé. Par respect pour l'entente que j'ai signée avec moi-même, je me suis promis de ne pas fréquenter quiconque a été en contact avec moi au cours des dernières années. Il serait déloyal de côtoyer des gens me rappelant celui que je cherche à invalider.

Je traverse une partie de la ville, après avoir traîné au lit durant la matinée, et je m'arrête, fatigué, sur un banc de parc. La journée est magnifique, le soleil me réchauffe le visage, des enfants courent en tout sens en riant, leurs parents à leurs trousses. Mon regard se perd sur ces scènes du quotidien qu'il ne m'a pas été donné de voir depuis un an. Une voix, à ma droite, me tire de mes rêveries.

« Excusez-moi, pourriez-vous me la lancer? »

À mes pieds, une balle de tennis s'est arrêtée contre mon espadrille. Je la prends dans ma main. Le mélange de solvant et de caoutchouc, qui rappelle celle d'une banquette en cuir dans les voitures neuves, comme sur cette image où, derrière le volant de la Oldsmobile, je m'imaginai sillonner les routes de l'Amérique, me fait hésiter une fraction de seconde. Je la leur envoie par-dessus la clôture et poursuis mon chemin. J'entre au club où je ne suis jamais venu. Je sais que je ne devrais pas, mais, sachant que Christian n'a aucune chance de s'y trouver, j'estime que je peux me permettre cette incartade.

Habituellement, il faut réserver un terrain au moins quarante-huit heures à l'avance. Je me présente donc au guichet dans l'espoir de louer une raquette et de frapper un panier de balles, afin de corriger mon service. Un homme semble argumenter avec le préposé derrière le comptoir. Je ne saisis que des extraits de leur conversation animée, mais je comprends que son partenaire a eu un

accrochage et qu'il a dû faire remorquer sa voiture. On lui réclame les frais du terrain. C'est à ce moment que je m'interpose :

« Heu... je peux remplacer votre partenaire, si cela peut régler le problème? Mais je n'ai pas de raquette. »

L'homme me fait face et me balance un sourire que j'interprète comme une invitation.

« Je m'appelle Richard, me dit-il, en me tendant la main. Je peux vous en prêter une. J'espère seulement que vous n'êtes pas trop bon.

— Ne vous inquiétez pas, il y a longtemps que je n'ai pas touché à une balle. »

Je ne sais pas ce qui me pousse à le vouvoyer, sans doute son âge. Il doit avoir pratiquement le double du mien, pourtant, j'ai l'impression qu'il est beaucoup plus en forme que je ne le suis.

Richard, à une autre époque, alors que je devais avoir environ cinq ans, a été instructeur de tennis. Toute sa vie, il a continué de jouer, en délaissant la compétition le jour où il en a eu assez de vouloir à tout prix écraser les autres.

« Bien entendu, me dit-il, le tennis est un sport individuel, profondément solitaire, et l'adversaire le plus difficile à battre est soi-même. Mais la pression des entraîneurs, de mes parents, tout ça, c'en était trop. J'ai préféré tout laisser tomber. La manière dont je pratiquais le sport ne me ressemblait plus, j'avais changé. Et tu peux me tutoyer. Si l'on est pour échanger des balles, aussi bien abolir tout de suite toute forme de respect, ajoute-t-il en riant. »

En arrivant sur le terrain, je comprends que j'ai devant moi un adversaire expérimenté, rien qu'à la façon dont il retourne chacun de mes coups avec décontraction et aisance. Richard sert avec assurance, lançant la balle toujours avec cette trajectoire parfaite et la frappant à l'instant précis où elle semble s'arrêter dans les airs avant de redescendre. Je retourne ses services du mieux que je le peux, mais la majorité de mes frappes se retrouvent soit hors ligne ou

carrément dans le filet. Au bout d'une trentaine de minutes d'échauffements à échanger, il me convoque au filet.

« Je ne veux pas te dire quoi faire, mais est-ce que je peux me permettre quelques conseils, me demande-t-il?

— Bien entendu, je suis là pour apprendre. Je t'ai averti que je...

— Mais tu possèdes un bon potentiel, m'interrompt-il, seulement, tu tiens ta raquette trop fermement. Il te faut serrer le manche sans y enfoncer tes doigts, une prise solide et légère. Laisse aller. »

Il me montre comment faire, au-dessus du filet, et j'imité sa poigne. La sensation que j'échapperai la raquette qu'il m'a prêtée m'inquiète, mais je dois me faire confiance. Peut-être, en effet, ira-t-elle aboutir sur le sol à quelques reprises, mais je prendrai de l'assurance et mon jeu en bénéficiera, ajoute-t-il.

Un autre conseil important que Richard me prodigue a trait à mon jeu de pieds.

« Le plus important, malgré ce que l'on peut penser, ce n'est pas le bras qui tient la raquette, ce sont les pieds. Ils maintiennent ton équilibre. Il te faut anticiper où la balle atterrira et t'y rendre le plus rapidement possible. Une fois à la bonne place, tu t'assures de trouver un appui solide et, sans perdre la balle de vue, tu tournes le haut de ton corps, en gardant les pieds parallèles au filet, et tu frappes la balle non pas avec ton bras, mais en effectuant une rotation du haut du corps. »

J'intègre lentement son enseignement, les mettant à profit au cours des derniers échanges avant le début de la partie. Celui qui m'a le plus étonné, parmi les nombreux défauts qu'il a remarqués dans mon jeu, est la gestion de mes frappes.

« Trop souvent, tu t'essaies en parallèle. Il n'y a pas de coup plus difficile. Tu devrais te concentrer sur les croisés et, de temps à autre, tu varies, mais



l'essentiel doit se produire avec des coups en croisés. Le mouvement est plus naturel. »

Enfin, nous n'avons pas le temps de commencer une partie. Bien que Richard m'assure que ce n'est pas grave, il n'a pas perdu son temps.

« Au moins, j'ai bougé. Et je t'ai enseigné quelques trucs. »

Nous nous donnons rendez-vous la semaine suivante, à la même heure.

En revenant à la maison, je réalise qu'en m'isolant de la sorte depuis un an, j'ai évolué en parallèle. Le tennis m'a fait le plus grand bien qui soit et mes promenades quotidiennes me permettent de garder contact avec la réalité. Il me reste un peu moins de la moitié des photos à éplucher et il me faut préparer mon retour, que je sais imminent.

## CHAPITRE 19

Il doit être aux alentours de quatre heures quarante-cinq. La montre que je porte au poignet s'est dérégulée au courant de la dernière année et je ne la porte que par habitude. Les aiguilles stationnées à la même position me rappellent que le temps existe, mais qu'il n'a pas véritablement d'importance. J'allume une cigarette et en tire de longues touches. Au moment de l'écraser, j'entends quelqu'un s'approcher derrière moi.

« Thomas, veux-tu bien me dire ce que tu fais là? »

Je me retourne brusquement en reconnaissant la voix. Le visage de Richard apparaît lorsqu'il retire son capuchon.

« Heu... je réfléchis. À cette heure, tout est tellement calme, presque désertique, contrairement au reste de la journée.

— Et toi, il est un peu tôt, non?

— Je suis même un peu en retard.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je distribue le journal aux passants en face du métro.

— Si tu es debout à cette heure, c'est que tu t'en vas te coucher, j'imagine? »

Je pourrais trouver une explication, lui raconter d'où je viens et ce que j'ai entrepris, lui dire que je n'ai pas dormi de la nuit et que, plutôt que de me replonger dans mes albums photos, j'ai préféré sortir de chez moi, mais j'estime que Richard n'a pas à savoir. Nous nous connaissons à peine, même si nous avons joué quelques parties ensemble. Il a devant lui un homme au passé trouble, un passé que je ne veux pas partager avec qui que ce soit d'autre que moi.

La première réponse qui me vient en tête est que je travaille à un roman.

« Et ça parle de quoi? »

— Un homme qui, chaque matin, se lève avant l'aube, attend le réveil de la ville et, en s'installant à un endroit précis, regarde défiler les étrangers en plongeant son regard dans le leur, parce que, sans eux, il n'existe pas.

Je poursuis ainsi pendant quelques minutes et Richard me prête une oreille attentive. Croyant que je suis en train de trop lui en dire, j'improvise la suite du scénario.

« C'est pour ça que je suis ici, ce personnage doit être le plus réaliste possible, tu comprends. J'ai essayé de puiser dans mon imagination et de l'inventer, mais je me suis dit que j'observerais le comportement des gens dans différents endroits publics pour m'inspirer.

— Ce n'est certainement pas en restant planté de l'autre côté de la rue que tu apprendras quelque chose sur moi, me dit-il. Si tu veux me connaître, il faut que tu vives la même chose que moi, une expérience de l'intérieur, sinon tu resteras en surface et c'est alors que l'on ne croira pas à ton personnage. Ou que l'on y croira tellement qu'on le saura inventé de toutes pièces. »

## CHAPITRE 20

Trop longtemps, je me suis accroché à des versions erronées de mes souvenirs, trafiquant la réalité au profit d'une autre à laquelle j'ai fini par adhérer. En première page de chacun de mes cahiers, j'ai écrit le mot *mythophagie*. Ce mot n'en est pas véritablement un, mais une invention de toutes pièces. Chaque fois que je le lis, avant de consigner une partie de moi par écrit, il me rappelle que j'ai été le personnage fictif de mon existence.

La deuxième année de mon isolement se déroule exactement comme la première. Du matin jusqu'au soir, j'étale mes albums photos sur le plancher, me livre à cette chorégraphie pour ensuite replonger dans ce passé trouble.

Mes cahiers se remplissent de fragments d'histoires, de pensées, de réflexions à la manière d'un journal personnel, d'une écriture automatique guidée par les mouvements intérieurs de ma tourmente. Je ne me relis pas et progresse chaque jour un peu.

De temps à autre, je vois Pierre déposer sur le pas de ma porte les repas que prépare ma mère. Une fois par semaine, Benoît glisse dans la boîte aux lettres une enveloppe contenant suffisamment d'argent pour me permettre de payer les comptes et le loyer. Le surplus me sert à me nourrir et à jouer au tennis. Je fume beaucoup.

Je n'ai jamais dit à mes proches, au cours de cette période, à quoi je m'adonnais. Ils m'ont tous respecté dans ce choix de m'isoler et, sans cet apport, je ne crois pas que j'y serais parvenu. Les journées se succèdent, sans égard au temps qui passe. Je m'endors à toute heure de la nuit, lorsque je suis épuisé, me réveille souvent très tôt, sieste, arpente la pièce, m'assois, me lève; je suis à l'écoute de mon corps et de mon esprit et ne vais pas à l'encontre de leurs exigences. Même si chacune des journées s'édifie de la même manière, il n'y a

pas de redondance. Les images m'entraînent sur des chemins rêches, des avenues en friches.

Le temps presse et j'arrive bientôt au terme de mon engagement. Je ne sors pratiquement plus de chez moi, sauf pour ce rendez-vous hebdomadaire avec Richard. Le matin, avant l'aube, je le rejoins en face du métro, ensuite de quoi nous jouons au tennis.

C'est ainsi qu'au fil de nos rencontres j'apprends que, dès l'âge de quatorze ans, Richard a su qu'un jour il parcourerait le monde. Couché sur son lit, il se réfugiait dans des atlas et traçait d'imaginaires itinéraires. Il rêvait de partir avec son sac à dos et quelques billets au fond des poches. Il souhaitait prouver qu'il pourrait se débrouiller seul et, surtout, défier l'autorité de ses parents qui lui voulaient une carrière de médecin. Mais le courage lui a toujours manqué et il a constamment repoussé ce départ. Il n'est jamais devenu le médecin que sa mère souhaitait, mais il ne le regrette pas pour autant.

Ironiquement, l'emploi qu'il occupe depuis presque dix ans s'effectue debout, sans bouger ou presque. Son corps est là, les deux pieds ancrés dans le sol, mais sa tête est ailleurs, perdue dans les aléas de l'aventure. Richard et sa femme ont installé sur le mur du salon une immense mappemonde. Ils essaient de trouver un itinéraire qui leur permettrait de visiter toutes les destinations retenues. Il y en a trop, ils le savent très bien. Tous ces points, reliés entre eux comme des constellations, commencent à ressembler à un dessin d'enfant, m'a-t-il dit un jour.

Chacun de son côté, nous voyageons. Richard s'évade dans des paysages, tandis que, sans le lui avouer, je revis quotidiennement les horizons de mon passé. La dernière semaine avant de mettre un terme à ce long échange métaphysique que j'ai entrepris est astreignante, mais je suis tellement occupé que je ne la vois pas s'écouler. Je dois d'abord rechercher un nouvel

appartement, en épluchant les annonces dans le journal ou en ratissant les rues, en visiter quelques-uns; je dois ensuite rassembler les rares boîtes contenant mes effets personnels le long du corridor; nettoyer l'appartement en le débarrassant de cette poussière accumulée, effacer ma présence; organiser les modalités du déménagement, qui comporte entre autres choses la location d'une camionnette; et revivre les derniers souvenirs contenus dans mes albums photos.

Celui que j'ai été durant toutes ces années s'est progressivement effacé pour laisser place à une personne que j'ai dû apprivoiser. Au fur et à mesure que les transformations se sont opérées en moi durant cette période, il a été impossible de les relever toutes et de mesurer l'ampleur de cette métamorphose. Pour y parvenir, il aurait fallu que, tandis que celui que je devenais prenait la place de celui qui disparaissait, je me souviens de ces deux hommes et me les représente comme des entités distinctes, alors qu'elles sont indissociables.

*ÉPILOGUE*

---

La boîte déborde d'images me représentant à tout âge; des centaines de formats différents, certaines floues, d'autres jaunies par les années.

Je force les rabats et la referme.

La lumière crue du jour est aveuglante. Je sors fumer une cigarette sur le balcon. Au loin, la circulation des voitures. Un bruit régulier, comme celui des battements de mon cœur. Je fixe un nuage, perdu dans mes pensées.

« Thomas... Thomas... »

En entendant mon nom, j'émerge. Richard referme la portière du véhicule et monte me rejoindre.

Le mégot continue de fumer dans le cendrier, tandis que je retourne à l'intérieur inspecter rapidement chacune des pièces pour être certain de ne rien oublier. Je glisse le dernier cahier dans mon sac à dos.

Il ne nous faut pas plus de deux heures pour remplir la camionnette et la remorque. À mesure que je monte et descends l'escalier abrupt, je laisse une partie de moi derrière et n'éprouve aucune véritable émotion à voir un si grand espace vide. Ne reste plus qu'un sac à ordures et la boîte de photos. Richard se penche pour la récupérer.

« Laisse, je m'en occupe. Tu peux prendre le sac et le laisser en bas, je ne l'emporte pas. »

La boîte est plus lourde que ce que je croyais. En la tenant fermement contre ma poitrine, je m'assure de prendre appui sur chacune des marches. Je la dépose sur le trottoir en prenant soin de ne pas la laisser tomber. La dernière chose que je souhaite est de voir son contenu étalé sur le sol. Richard m'offre une cigarette.

Un camion à ordures s'arrête devant nous. Je lève les yeux. Un éboueur saute en bas de la plate-forme, saisit d'un geste brusque le sac contenant les carcasses d'albums et le balance dans l'immense gueule aux mâchoires acérées qui broient aussitôt le carton. Nous assistons à ce spectacle effrayant et regardons le camion remonter l'artère en s'arrêtant tous les dix mètres.



« J'ai déjà vu un reportage, commence Richard, sur une famille du Bangladesh à la télévision. Chaque jour, le père, la mère et les trois enfants se rendaient au dépotoir local. Le reporter les avait baptisés les anthropologues de la ruine, parce que, vivant en marge de leur société, ils avaient un accès privilégié aux habitudes de leurs semblables. En éventrant les sacs, ils découvraient... »

Le mastodonte disparaît au coin de la rue. J'écrase mon mégot, en faisant glisser mon pied pour m'assurer qu'il est bien éteint. Un chemin de cendre s'imprègne sur le ciment en une traînée pâissante. Nous grimpons dans la camionnette et remontons vers le nord, en empruntant le même chemin que le camion à ordures. Celui-ci a laissé sur son passage un filet d'huile au centre de la rue. Richard continue son histoire à propos de cette famille bangladeshie, mais je ne l'écoute que d'une oreille. Je regarde s'éloigner dans le rétroviseur la boîte laissée sur le trottoir.

Ma mère est vêtue d'un pyjama fleuri qui lui couvre les mollets. Ses cheveux sont ramassés en un chignon qu'elle a noué avec un élastique bleu. Je la vois essuyer son visage avec sa manche. Mon père, au volant de la voiture, une Honda Civic à hayon rouge, allume la radio. Une chanson de Joe Dassin, qu'il fredonne.

Nous roulons sur une route déserte, puis la voiture s'arrête au bout d'un moment. J'interroge mon père. Il ne dit rien. Le ciel est couvert. Le vent souffle sur le champ à notre gauche. Les épis de maïs fléchissent. Il éteint le moteur et active les feux de détresse.

« Prends le volant, Thomas.

— Hein... quoi?

— Assieds-toi à ma place. Ce soir, je t'apprends à conduire. Je ne voudrais pas que ce soit un autre qui le fasse. »

Je me souviens de son regard. Un regard qui n'a pas de mots pour être décrit. C'est la première et la dernière fois que j'ai vu mon père verser une larme. Ce

soir-là, alors que je m'assois derrière le volant et que je démarrais le moteur de la voiture, je lui ai demandé de prendre une photo avant le départ. Mon père s'est contenté de me regarder, avant d'ajouter :

« Pas cette fois, Thomas. Je préfère conserver le souvenir. »

*L'ÉCRITURE ET SES ALLÉES À*

## Avant-propos

L'incipit d'une réflexion sur l'écriture est crucial, puisqu'il s'inscrit en rupture avec soi. Il vient momentanément interrompre une certaine continuité déjà amorcée avant la parole, avant les mots. Il marque le passage entre le silence et la voix, entre le sensible et l'intelligible; de l'incipit, ce premier « risque », découle une suite de mots, de phrases qui s'entrechoquent et se répondent, pour former un tout. Écrire, c'est risquer l'affirmation de soi, se questionner en acceptant de ne pas trouver de réponses.

J'ai toujours cru qu'il était inconcevable d'écrire sur l'écriture, de questionner sa pratique et de marquer, de manière indélébile, ses impressions, ses certitudes, ses doutes, ses convictions quant à sa pratique. De dévoiler une partie de soi si importante, si intime et si changeante. Car voilà, dès que l'écriture s'enclenche, il me faut accepter que je ne suis déjà plus celui qui a écrit ces mots. Je suis tout autre.

Se révéler pour se figer par l'écriture est une aventure périlleuse au terme de laquelle on ne peut que sortir transformé. C'est que j'ai toujours estimé que l'écriture était incapable de rendre compte de ce qui a cours en soi et qui relève de l'ordre de sensations. Va-et-vient entre silence et parole, entre sensible et intelligible. Fugacité. Mouvance. Risques de transformations de l'un à l'autre.

L'écriture requiert une ascèse, une attention qui stoppe ce qui est en cours. Ce qui a toujours été en cours, devrais-je plutôt écrire. Elle ouvre une parenthèse qui, peut-être, était déjà ouverte, pour ne pas la refermer. Suzanne Jacob, dans son essai *Comment Pourquoi*, dans lequel elle interroge son processus créateur, décrit très bien ce que peuvent représenter ces sensations :

Les seuls mots *comment pourquoi* avaient suffi à faire surgir un tourbillon de pensées, si on peut appeler des pensées ces points tours à tour noirs et lumineux qui fondent sur vous de nulle part et s'engouffrent dans des bouts de mot ou de phrases<sup>1</sup>.

Écrire, c'est travailler à partir d'ombre et de lumière, et du spectre infini entre les deux, à partir de l'invisible, de ce qui se dérobe dès qu'on l'approche, même le plus silencieusement du monde. Ce que je m'apprête à faire, c'est précisément tout ce que je viens d'énumérer. Les pages qui suivent représentent cette *mise en risque* évoquée. Me reste à trouver le moyen de ne pas faire de l'écriture un arrêt du mouvement de la pensée, mais de témoigner de ses aléas.

---

<sup>1</sup> Suzanne Jacob, *Comment pourquoi*. Notre-Dame-des-Neiges : Trois-Pistoles, coll. « Écrire », 2002, p. 11.

## Premier mouvement

*Nous fabriquons des histoires, après tout, à partir des matériaux sensoriels fugaces qui nous bombardent à chaque instant, suite fragmentée d'images, de conversations, d'odeurs, et le contact des objets et des gens. Nous en effaçons la plus grande partie afin de vivre dans un semblant d'ordre, et ce remaniement de la mémoire se poursuit jusqu'à notre mort.*

Siri Hustvedt. *Tout ce que j'aimais.*

Je ne sais rien et, franchement, c'est peut-être mieux ainsi. Le savoir implique la connaissance et, par le fait même, un arrêt de l'apprentissage et du mouvement amorcé qui me permet de continuer. Une fois que je connais quelque chose, il ne peut, par la suite, qu'y avoir la mort. Avant de photographier telle ou telle scène, ou d'écrire à partir de celle-ci, je dois d'abord l'observer quelques secondes, me la figurer, me la représenter intérieurement, avant d'installer mon appareil sur un trépied, avant de poser le crayon sur la feuille, en trouvant l'angle d'approche qui convient le mieux; avant de procéder aux différents réglages, après avoir été attentif à la qualité de la lumière; avant d'appuyer sur le déclencheur au moment opportun, il me faut une sorte d'ascèse que l'écriture exige également. Conscient de ce rituel, je répéterai ces gestes mécaniquement, et il ne me servira alors plus à rien de photographier ou d'écrire.

Reconnaître, en revanche, me paraît plus approprié à une réflexion sur la photographie et sur l'écriture, puisqu'en reconnaissant, la certitude que je peux avoir est qu'il y a là quelque chose d'impossible à identifier. Je reconnais qu'en moi, quelque chose a été touché. Savoir ce qui a été touché et pouvoir l'identifier serait comme d'avoir écrit un texte avant même qu'il soit écrit, d'avoir photographié une scène avant même de m'être installé. Interroger une pratique artistique ne vise pas à une connaissance, mais plutôt à un apprentissage. En ce sens, le terme « reconnaître » me semble porteur de ce mouvement qui ne cesse d'exister. Sans apprentissages, il n'y a pas de vie, encore moins de raisons d'écrire ou de photographier; il ne me reste plus qu'à attendre la mort, seule certitude que je connaîtrai le jour où je sentirai la vie s'échapper de moi. À ce moment, je saurai ce qu'est la mort. En attendant, il ne me reste plus qu'à apprendre à vivre, parce qu'après, il sera trop tard. Pierre Bertrand, dans son essai *L'intime et le prochain*, décrit très bien le savoir en l'opposant à la perception, laquelle est au cœur du processus d'apprentissage qui a cours dans tout acte de création :

Le savoir offre une explication déjà trouvée ou constituée et empêche partiellement d'apprendre ou de voir de nouveau. Percevoir est plus puissant ou plus vivant que savoir. Alors que le savoir est le résultat de l'expérience passée, la perception ouvre à ce qui est en train d'avoir lieu<sup>2</sup>.

La présence de la photographie sous différentes déclinaisons est considérable dans le récit *La chambre à débarras*, comme les liens unissant le médium photographique et l'écriture sont indissociables dans le cadre de ma pratique personnelle. Si je pouvais, en une seule expression, résumer le processus par lequel je « passe » en photographiant et en écrivant, je devrais reprendre le titre

---

<sup>2</sup> Pierre Bertrand, *L'intime et le prochain : Essai sur le rapport à l'autre*. Montréal : Liber, 2007, p. 119.

de l'album de la chanteuse québécoise Jorane paru en 2007, qui s'intitule : « Vers à soi ». Plusieurs raisons motivent ce choix, mais la notion de mouvement implicite exprime bien ce que je peux ressentir.

En 1998, alors au cégep, j'ai suivi trois cours de photographie qui m'ont permis non seulement d'apprendre les étapes du développement d'une pellicule noir et blanc jusqu'à son impression sur papier, mais d'aiguiser mon regard et de réfléchir au processus créateur. Bien des années plus tard, l'écriture m'a fait retrouver les premières ébauches de cette réflexion à peine amorcée. Elle n'était pas complète et ne le sera jamais, bien entendu, puisque je serai toujours en apprentissage, en instance d'écriture et de photographie. Je serai toujours en train de... dans l'instant, et jamais on ne m'entendra dire que j'ai écrit ou que j'ai photographié. Ces deux pratiques se situent dans le présent. Au moment de ma mort, qui me paraît être dans des siècles, je reconnaîtrai que je ne connaissais rien. En attendant, j'apprends à ne rien connaître.

La photographie, même si à une certaine époque mon matériel s'empoussiérait sur une tablette, devenu véritable objet de culte – ce que je redoutais – n'a jamais été complètement évacuée de ma vie. En fait, il me serait aujourd'hui impensable de ne pas lui laisser une place et d'abandonner l'une ou l'autre de ces formes d'expressions tellement elles se complètent. Même si je ne photographie pas souvent ou même si mes stylos demeurent capuchonnés durant des semaines, voire des mois, l'écriture et la photographie me définissent. Elles me font.

La réflexion qui suit ne vise pas à analyser le récit *La chambre à débarras* à proprement parler, mais plutôt à interroger le long processus m'ayant



accompagné tout au long de la rédaction. Il m'apparaît dès lors tout naturel que cette réflexion oscille entre photographie et écriture, abordant l'une ou l'autre de ces pratiques en les mettant en parallèle, en superposition, en opposition, à travers différentes thématiques et aspects. De plus, la forme fragmentaire me semble toute désignée pour répondre au mouvement intérieur qui a cours dans l'acte de photographier et d'écrire, puisque, comme l'écrit Paul Bélanger, dans *Objets pour un dialogue du temps et de l'espace dans l'écriture* :

Çe n'est donc pas un souci conceptuel qui enclenche l'écriture, mais le désir d'une agitation intérieure, intellectuelle et spirituelle qui passe par l'écriture, où l'expérience intérieure devient concrète, voire physique... l'écriture travaille librement, suivant le contour de ses propres mouvements<sup>3</sup>.

En somme, l'exigence de la forme de cet appareil réflexif répond directement aux aléas de mon processus créateur.

Le point d'ancrage est l'expérience du monde en tant que simple fait d'être, en tant que posture. Cette expérience, en filigrane de tout texte ou de toute photographie, s'établit dans un rapport de silence caractérisé par une qualité d'attention dans l'espace de la solitude aménagée à l'intérieur du corps, laquelle est partiellement retrouvée et conditionnelle à ma pratique artistique. En écrivant, je vais à la recherche de cette solitude ou, pour reprendre à nouveau les mots de Jorane, je pars « vers à soi ». La notion de mouvement caractérisée par un trajet constitué d'allers et de retours est une des conditions fondamentales à mon écriture, à ma survie. En posant le stylo sur la feuille ou en tenant devant moi un appareil photo, je vais à ma rencontre, celle de mon « en-

---

<sup>3</sup> Paul Bélanger, « Objets pour un dialogue du temps et de l'espace dans l'écriture ». In *Dans l'écriture*, sous la dir. de André Carpentier, Paul Chamberland, Louise Dupré, René Lapierre. Montréal : XYZ, coll. « Travaux de l'atelier », 1994, p. 15.

soi », vers ce qui a été touché, bouleversé, vers une condition originaire où l'écriture ou la photographie, ne visant pas à répondre directement à cette ouverture, tentent de s'en approcher. À cet apprentissage de mouvement, je trouve un écho chez Maurice Merleau Ponty dans son essai *L'œil et l'esprit* : « l'œil est ce qui a été ému par un certain impact du monde et le restitue au visible par les traces de la main »<sup>4</sup>. L'écriture et la photographie deviennent dès lors des empreintes de ce qui a été vu, de ce qui a été ressenti. En somme, elles deviennent des empreintes de ce qui n'a pas les mots pour se dire, de ce qui s'établit en absence; interroger cette dernière, dans l'espace de sa solitude, c'est s'épancher sur son rapport aux autres, en allant au plus profond de soi. En se mettant en apprentissage.

La pièce est exigüe. C'est tout juste si elle peut accueillir mon corps; encore faut-il que je me contorsionne un peu pour y entrer. Une fois à l'intérieur, malgré le manque d'espace, le plus déconcertant est certainement la noirceur qui y règne. Sous la porte, il n'y a aucun interstice. Tout est scellé pour empêcher l'invasion de lumière, ce qui serait alors catastrophique. La première idée qui me vient en tête, lorsque je referme la porte derrière moi, c'est cette impression de me retrouver vivant dans un cercueil. Et incroyablement seul tout à coup, même si je sais que, de l'autre côté, des étudiants attendent leur tour pour entrer dans la chambre noire. La solitude ne diffère pas tellement de la mort : toutes deux fascinent et effraient ceux qui ne les fuient pas. Le photographe et l'écrivain les recherchent. Le processus créateur les interroge.

Pour écrire, il me faut retrouver cette noirceur, la convoquer, y prêter attention. Car elle est là, en moi, mais dès que l'ampoule s'allume et que j'y vois

---

<sup>4</sup> Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard, coll. « folio essai », 2007, p. 26.

quelque chose, les mots s'enfuient. Ils sortent de mon corps où ils étaient latents, inchangés, et rejoignent immédiatement la lumière trop crue pour qu'ils me soient de nouveau accessibles. Je n'ai jamais été capable d'écrire dehors, sous un soleil de plomb. Il me faut l'obscurité. Sans doute que le choc entre mon espace intérieur de solitude et mon environnement ne doit pas être trop intense. Une sorte d'accord qui doit s'établir. Par manque de noirceur en écrivant, c'est un peu comme si, avec mon appareil photo, je devenais soudainement conscient que je suis en train de photographier une scène. Je m'efforce alors de la saisir telle qu'elle est et non plus telle que je la vois. Étrange que, pour écrire, il me faille l'obscurité, alors que la photographie est l'art de la lumière. Mon approche du processus de création est du côté expressionniste, alors que le résultat, souvent, se situe beaucoup plus dans le réalisme. Je n'en suis pas à un paradoxe près.

Il n'y a rien de plus désolant qu'aller au musée et se retrouver devant une immense image, techniquement parfaite, mais de laquelle rien n'émane. Une reproduction plate de ce qu'elle montre précisément. J'ai déjà assisté à une exposition où j'ai vu une telle image. Le lendemain, je suis allé à l'angle des rues où elle avait été prise. À ma grande stupéfaction, la scène n'était pas telle que le photographe l'avait rendue. Je venais de tomber dans l'un des pièges de la photographie, celui de croire à son mimétisme. Pourtant, j'avais l'impression que la vision de ce photographe n'apportait rien qui vaille la peine de s'intéresser à sa photographie, sans pour autant pouvoir exprimer cette idée de manière intelligible. Durant mes allers et retours entre l'exposition et l'endroit où le photographe s'était installé, j'ai attendu la même lumière, les mêmes conditions et, au moment où j'étais le plus découragé devant l'incompréhension de ce que je ressentais, j'ai trouvé une piste de réponse. La scène montrée par la photographie était absente de celui qui l'avait captée. Non pas qu'il aurait fallu voir celui qui avait appuyé sur le déclencheur, mais je constatais qu'il n'y avait

pas eu d'investissement de la part du photographe, sans doute trop préoccupé qu'il avait été à s'acharner à étudier la lumière afin de créer un effet de réel.

J'y étais, face à ce réel, et j'ai eu l'intuition qu'avec l'art, ce n'est pas le réel qu'il faut montrer, mais un réel autre. Celui qui aurait pénétré le corps, qui aurait logé dans l'espace de la solitude quelques instants pour en ressortir transformé. La photographie deviendrait alors le témoin de cette percée dans le corps, de ce « vers à soi », comme une expiation remplie de subjectivité. Louise Warren, dans son essai *Bleu de Delft*, illustre cette idée ainsi : « La majeure partie du temps de création se vit dans le silence, l'invisible, l'immatériel. Une grande partie de cette errance a lieu dans les profondeurs d'une vie intérieure à se laisser perpétuellement toucher d'impressions »<sup>5</sup>. Il manquait à ce photographe une posture et, à sa photographie, l'empreinte du mouvement qui aurait animé son corps. Ce silence. En d'autres termes, même si, techniquement, la photographie était parfaite, elle ne témoignait de rien, sinon de ce qu'elle montrait. Elle témoignait d'elle-même. Et plus je le regardais, plus j'avais le sentiment que rien ne se produisait en moi. Souvent, j'ai eu cette impression devant telle ou telle scène. Je sentais que quelque chose en moi était ému, touché, mais l'incapacité que j'avais à le reconnaître me rendait tout acte de création impossible. En somme, le mouvement nécessaire à cette plongée en moi était impossible. Quelques jours plus tard, je ne pensais plus à cette scène qui, pourtant, m'avait laissé une forte impression. La scène disparaissait tranquillement, elle se mourait en silence, à l'intérieur de mon corps, sans que je lui aie prêté l'attention qu'elle méritait. Louise Warren, dans un autre essai, nomme cette plongée en soi, à l'écart du visible : *interroger l'intensité*, expression dont elle a fait le titre de son essai et qui lui est fondamentale dans l'acte d'écriture. Dans ce texte, elle note

---

<sup>5</sup> Louise Warren, *Bleu de Delft : archives de solitude*. Montréal : Trait d'union, coll. « Spirale », 2001, p. 17.

que « parler de l'écriture, de son mouvement, de son pas, de sa marche implique nécessairement un trajet, un voyage, une route, un territoire pour l'écrivain »<sup>6</sup>. Entre une certaine forme d'immobilisme et de mouvement, entre une posture et l'absence de posture, la distinction est à la fois immense et ne tient souvent qu'à très peu de choses. En fait, elle est aussi mince qu'un rai de lumière sous la porte. Pourtant, dans ce spectre se trouve peut-être ce que l'écrivain et le photographe recherchent et dont ils essaient d'approcher. Cette photographie, lors de l'exposition, c'était la mienne. Et j'étais en apprentissage.

Avant d'entrer dans la chambre noire, j'aperçois les instruments, posés sur la tablette à l'intérieur, qu'il me faudra utiliser afin d'extraire la pellicule de sa capsule : un décapsuleur, une paire de ciseaux, un cylindre en plastique. Aussitôt que je m'enferme dans le cubicle, mes mains cherchent le contact avec ces objets. Je n'ai plus que la mémoire sensorielle pour me retrouver, pour m'orienter. La noirceur n'est pas la même que lorsque je ferme les yeux : elle est plus opaque et moins terrifiante, comme si j'étais conscient de me situer dans un espace qui n'est pas limité à celui de mon propre corps. Je ne sais pas si c'est la présence de cette obscurité ou l'absence de lumière qui m'angoisse le plus. De la lumière, rien ne peut se révéler : tout est déjà là. De l'ombre, en revanche, tout est à paraître. À faire apparaître. La lumière fait jaillir de la noirceur ce qui est déjà présent, mais caché, enseveli. Le fait de me retrouver seul dans cette pièce me fait prendre conscience de la fragilité de mon existence. À tâtons, je recherche les objets qui n'ont plus du tout le même aspect. En écrivant, lorsque je me plonge dans ma solitude, je recherche un peu de cette étrangeté. Je convoque des émotions, des ressentiments que je connais, mais qu'il me faut interroger à la lumière de la noirceur en moi.

---

<sup>6</sup> Louise Warren, *Interroger l'intensité*. Laval : Trois, coll. « Trois Guinées », 1999, p. 55.

Même si je ne vois absolument rien, pas même le bout de mes doigts, je devine la paire de ciseaux, le décapsuleur et le cylindre. Je les explore et m'étonne de leur apparence. L'écriture cherche à faire ressentir tant au lecteur qu'à celui qui écrit ces différences, à stimuler la mémoire sensorielle, que l'on ait ou non été confronté à la réalité qui nous est présentée. Trouver en soi un écho, comme le note Michel Pleau dans un entretien avec Jean-Noël Pontbriand : « Écrire consiste à rendre conscient quelque chose qui existait déjà sous un mode inconscient et inconnu. L'écriture rend possible la manifestation d'une sorte de révélation avec un petit *r* : la révélation de celui qui écrit, à lui-même »<sup>7</sup>.

Écrire ou photographier ne montrent rien, pas même le trajet menant à cette révélation : elles suggèrent, proposent.

C'est mon premier rouleau de film que je m'apprête à développer. Nous sommes en 1998. Je ne pourrai jamais oublier cette sensation, celle de m'engouffrer dans cette pièce où le temps et l'espace n'existaient plus. J'y suis souvent retourné par la suite et, chaque fois, croyant que ce serait plus facile, j'ai finalement réalisé qu'il n'en était rien. On ne s'habitue jamais à ce genre de situation. La noirceur n'est jamais de même intensité : elle comporte autant de nuances et de teintes que n'importe laquelle des couleurs. Seul dépend l'interprétation que l'on en fait et les dispositions à les remarquer. Pour ce faire, il faut être attentif à toutes ses subtilités, faute de quoi on la trouve chaque fois identique, invisiblement fade.

De l'autre côté de la porte, des étudiants attendent leur tour. Ils rient, discutent, j'entends faiblement le murmure de leurs voix. Je me trouve à l'écart et, pourtant, inexplicablement, je sens entre eux et moi un lien. Il n'y a que mon

---

<sup>7</sup> Jean-Noël Pontbriand, Michel Pleau (Propos recueillis par), *L'écriture comme expérience : entretiens avec Michel Pleau*. Québec : Le loup de Gouttière, 1999, p. 18.

corps emprisonné dans la noirceur et ce sentiment d'étouffement qui ne m'a jamais quitté depuis. L'écriture me permet de retrouver cet état : celui de l'écart et du lien. Je ne m'explique pas plus aujourd'hui ce paradoxe, mais, avec le temps, je suis parvenu à l'accepter, à faire avec, comme on dit. Depuis 1998, chaque fois que je m'installe pour écrire, des souvenirs de cette journée refont invariablement surface. Au moment où le crayon est sur le point de se poser sur la feuille, une partie d'elle se révèle en moi. Je ne vois pas d'images, il faisait beaucoup trop noir pour que j'y aperçoive quoi que ce soit, je n'entends aucun son, sinon celui de ma respiration. Des impressions, sous forme de frisson, me traversent le corps. La solitude que nécessite l'écriture, même si être seul me fait prendre conscience de cet écart d'avec le monde, est impérative dans le cadre de ma démarche. Je la convoque, je l'interroge. C'est dans cet écart que je me retrouve, malgré la noirceur, uni aux autres et à moi-même. Christian Bobin, dans *La grâce de solitude*, dans un entretien avec Marie de Solemne, y exprime cette même idée :

Il y a une partie qui est – même en apparence passive, silencieuse, non agissante – tournée vers la coupure. Ce qui ne m'empêche pas de vous avoir dit que, dans la solitude, je ne m'éprouve pas du tout comme séparé; ce qui est vrai. Les deux choses sont vraies, et parfois simultanément vraies. Simplement, je suis relié autrement<sup>8</sup>.

Le professeur, avant que je pénètre dans la chambre noire, m'a expliqué ce que j'avais à faire. Décapsuler la bobine, couper la pellicule et l'insérer dans une espèce de spirale en plastique que je devrais ensuite faire tourner sur elle-même jusqu'à ce que le film soit complètement enroulé. Ensuite, je devrais insérer cette spirale dans la cuvette cylindrique sur laquelle je visserais le couvercle en forme d'entonnoir. Ces étapes me paraissaient simples, mais c'était sans compter qu'elles devaient être accomplies dans la noirceur. Sept minutes m'ont été

---

<sup>8</sup> Marie de Solemne, *La grâce de solitude*. Paris : Dervy, coll. « À vive voix », 1998, p. 29.

nécessaires pour exécuter ce qui, à la lumière du jour, ne m'aurait sans doute pris que quelques secondes. L'obscurité m'a fait prendre conscience de chacun des mouvements nécessaires, ce qui m'aurait échappé à la lumière, à cause de l'éblouissement. Étrangement, au moment de m'exécuter dans la chambre noire, je me souviens avoir fermé les yeux. Pourtant, je ne voyais rien. Sans doute que j'avais fermé les yeux pour marquer la volonté de plonger en moi et de parcourir ce trajet intérieur en faisant abstraction de l'environnement. En écrivant, l'environnement n'a plus d'importance. Il est là, en moi quelque part, attendant que l'éblouissement des premiers mots se dissipe. Car il en est ainsi, les premiers mots sont souvent source d'étonnement et d'émerveillement.

Une fois sorti de la pièce, je respire un bon coup. Le contraste entre l'intérieur et l'extérieur de la pièce est frappant. La lumière des néons m'aveugle. Je retrouve peu à peu mes sens. J'émerge. Les étudiants qui attendaient ont disparu. C'est le silence. Une goutte de sueur perle sur mon front. Je l'essuie et me dirige vers l'évier où les produits chimiques sont alignés. Je suis seul et, pourtant, je croirais entendre un chuchotement. Comme l'écho de ces rires et de ces discussions auxquelles je n'ai pas pris part, qui résonne encore en moi. Écrire, c'est se concentrer sur cette voix intérieure. Je ne discerne pas les mots convenablement et, même si cette voix s'exprime dans une langue que je ne comprends pas toujours, il me faut au moins lui prêter attention.

Les halogénures d'argent exposés à la lumière sont convertis en sels métalliques noirs quand la pellicule est plongée dans le révélateur. Même si je suis conscient que le négatif sera par la suite transformé en positif à l'impression, je trouve étonnant que ce qui a été exposé à la lumière soit noir, alors que ce qui ne l'a pas été devient transparent.



De la lumière à la noirceur, je retiens surtout le déplacement, le mouvement. Sur le négatif, avant l'action du produit chimique, il n'y a rien. Une absence d'image. Il y a l'avant, il y a l'après. Le pendant se déroule dans l'obscurité, à l'intérieur d'une cuvette protégée. À cette étape, la lumière voilerait la pellicule et les effets seraient irréversibles. L'écriture s'installe en passages de la lumière à l'obscurité, de l'absence à la présence. D'une trace en soi qu'il faudrait interroger. Un texte ne s'écrit pas, il se compose, il se développe. Il y a l'avant, il y a l'après. Le pendant se déroule dans l'obscurité, à l'intérieur de soi, en silence. À partir de traces et d'impressions. À partir de l'invisible, de ce qui a été touché par la lumière et qui s'est instauré dans le corps en noirceur. Pour ce faire, il faut se situer à l'écart, se retrouver en soi dans l'espace de sa solitude, comme si seuls cette condition et cet état importaient. L'expérience de cette solitude s'établit sur un paradoxe qui est celui de se retrouver à l'écart; et de cet écart se forme un lien avec les autres. Elle devient alors un engagement envers soi et les autres, et définit notre rapport au monde. En d'autres termes, cet éloignement permet une ouverture qui caractérise le processus créateur, du moins le mien. Raymond Michel, dans *La trace : Entre présence et absence*, cite Paul Ricoeur à propos de la trace. Ce dernier écrit :

Le mot *trace* est le palindrome du mot *écart*, comme pour indiquer la nature essentiellement paradoxale de la trace. En effet, elle est présence matérialisée d'une absence. Elle est « vestige », elle « indique le passé du passage, l'antériorité de la rayure, de l'entaille, *sans montrer*, sans faire apparaître, ce qui est passé par là<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Raymond Michel, « Journal d'Antigone » de Henry Bauchau ou « L'atelier et le glissement des jours ». In *La trace : Entre présence et absence : actes du colloque international de Metz* sous la dir. de Pierre-Marie Beaudé, Jacques Fantino et Marie-Anne Vannier. Paris : Les Éditions du Cerf, 2004, p. 140.

L'écriture travaille à partir de ce qu'elle ne parvient pas tout à fait à cerner, mais qui est là. Elle est une mise en mouvement de l'expérience sensible visant à retracer, à questionner et à rétablir un rapport de distanciation avec ce qui a été observé, entendu, goûté, senti ou touché, afin de faire corps avec l'objet d'attention. J'écris pour me souvenir, pour que ces impressions dans mon corps ne disparaissent pas complètement, pour retrouver un peu de ce qui a été ému en premier lieu et qui demeure innommable. Écrire n'est pas le fait de mettre en mot, mais le témoin du trajet parcouru.

Quand on prend le même chemin, tous les jours, on en vient à ne plus porter attention à ce qui nous entoure, on en vient à marcher en aveugle, à ne plus voir. Agir ainsi nous renvoie une image du monde tel qu'on le connaît : ordonné et réconfortant. Un monde que l'on ne questionne plus parce que devenu familier, déjà vu, un monde déjà trop vu, mis en forme. Toutefois, quand on s'attarde un peu plus, ce semblant d'ordre nous révèle le chaos des choses, sa fragilité. La disponibilité et l'attention nous permettent alors de prendre conscience de notre propre fragilité, à condition de laisser ces choses faire trace en soi.

Trois jours avant de développer ma première pellicule, j'ai monté l'appareil photo offert par mon père sur un trépied. En regardant à travers le viseur, je me suis d'abord exercé sur ce qui ne bougeait pas. C'est ce que m'avait conseillé mon professeur, avant d'ajouter de me concentrer sur l'immobilité des choses. Le mouvement, malgré les apparences, y était. Il m'avait parlé d'une autre sorte d'ébranlement : celui des émotions, celui de se laisser émouvoir en étant tout simplement attentif. Rien de plus. *Attentif sans l'être* avait été la formulation exacte. En cadrant la porte de la remise laissée à l'abandon et qui serait rasée dans les prochains jours, j'attendais ce mouvement, cette mise en marche dont m'avait parlé mon professeur. Après avoir ajusté la vitesse de l'obturateur, réglé

l'ouverture du diaphragme contrôlant la profondeur de champ, fait la mise au point et, retenant mon souffle, j'ai appuyé sur le déclencheur. *Chlak*. Au même moment, j'ai cligné des yeux. J'ai recommencé l'exercice trente-cinq autres fois en changeant l'angle, attendant que le soleil réapparaisse de derrière un nuage. Plus tard, je me suis dit que ce n'était pas un hasard si mon premier rouleau de film avait été utilisé uniquement sur cette porte. La remise a été démolie, depuis, et il ne reste plus rien d'elle, sinon les trente-six images, dont la plupart sont mal cadrées, bien que je me sois appliqué, ou carrément floues. L'éphémère état des choses ne se laisse pas facilement saisir. Un jour, j'écrirai peut-être un texte sur les planches de bois demeurées pendant des semaines en lieu et place de la remise. Il portera sur la ruine. Ou peut-être que je ne l'écrirai jamais, ce texte, car j'ai l'impression que l'écriture ne pourrait jamais approcher la force du souvenir que je garde de cette journée. Elle ne pourrait qu'en effleurer les grandes lignes, en souvenir.

La réponse à ce non-texte, que je ne me sens pas la force d'écrire, m'est venue à la lecture d'un passage de Louise Warren. Après avoir lu ce passage, j'ai compris qu'il serait vain d'essayer de décrire cet ébranlement que j'avais ressenti devant la remise. Probablement qu'un jour, au moment où je m'y attendrai le moins, ces émotions dont le langage avait été exclu me reviendront, et, alors, je pourrai poser le crayon sur la feuille. Esquisser l'instant qui s'est logé en moi et qui a survécu.

La sensation ne passe pas par les canaux de la narration, de la description. Elle se lie directement au vivant en nous, vive elle court-circuite, étonne, surprend, dessaisit. La sensation est à l'origine du souffle bien avant la voix et la parole, elle monte et descend dans le sang, elle ne passe pas par l'intellect mais par l'instinct. Dans ce noyau se forme une accumulation de chair sensible, de vibrations. Ces vibrations engendrent le tremblement, la chute qu'est l'écriture. Mais avant l'écriture, avant les mots, ce sont les sensations et l'intensité qui écrivent. Il ne s'agit pas pour moi de

traduire des sensations, mais de les faire surgir avec la force même qui les fait à la fois entrer et sortir de nous. Les donner comme on les a reçues<sup>10</sup>.

Quand j'ai sorti le négatif, après l'avoir développé, et que je l'ai regardé, un mélange de fascination et de déception m'a aussitôt envahi. L'image n'était pas ce à quoi je m'étais attendu, bien au contraire. Le fait de faire apparaître avec la photographie ou l'écriture ne peut que mener à ce sentiment d'échec. Le souvenir que je gardais des entailles dans le bois de la porte, de la moisissure sur le loquet, de l'odeur de l'herbe fraîchement coupée, du contact des rayons de soleil sur ma peau, du goût de cette cigarette que j'avais gardée pour la fin, tout ça était absent de l'image. Et j'ai compris qu'il me fallait accepter l'écart de la trace. Les zones d'ombres marquées sur le négatif ne laissaient pas assez d'espace aux zones de clarté. Là où j'avais cru que la lumière se réfléchirait sur les clous, elle s'y était perdue, comme absorbée. Je me suis alors demandé si, en fixant le négatif, étape consistant à dissoudre les halogénures d'argents non exposés en les transformant en sels solubles, mes attentes ne s'étaient pas dissoutes également. Les parties non développées, parce que mal exposées, recelaient peut-être cette part de lumière que j'avais vue, que mon corps avait retenue. Mais il était trop tard. Le développement d'une pellicule est un acte irréversible. Il m'était impossible de reprendre ces photos, puisque la remise avait été démolie. J'avais devant moi un premier contact avec la ruine. Celle à partir de laquelle il me fallait travailler. Geneviève Bollème, dans son essai *Parler d'écrire*, soutient l'idée de retrouver ce premier contact qui, dès l'écriture, n'existe déjà plus. L'écriture est alors envisagée comme un véritable investissement; un lieu de découverte, d'essai, d'erreur, un lieu d'apprentissages :

---

<sup>10</sup> Louise Warren, *Interroger l'intensité. op. cit.*, p. 26-27.

[...] ces trébuchements ne seront jamais que les vestiges échappés ou laissés de ce dont seul celui qui écrit veut approcher : rien dont on puisse s'emparer, et qui ne demande, n'exige, que de se reporter à cet instant par quoi tout a commencé, à quoi veut répondre celui qui écrit, et qui ne concerne que lui<sup>11</sup>.

Braquer un appareil photo sur un sujet et appuyer sur le déclencheur est inimitable. Bien entendu, il est possible de retourner à l'endroit même où la photo a été prise, adopter le même angle de vue, attendre la même qualité de lumière aux accents cuivrés; mais, malgré tous ces facteurs réunis, quelque chose est manquant, irrévocablement absent. Le regard que l'on porte sur le sujet ne peut être le même. Nous ne pouvons être le même. En soi, quelque chose s'est modifié. Anne-Marie Garat, dans son essai *Photos de famille : Un roman de l'album*, décrit très bien cette idée :

[La photo] prend à défaut la mémoire vive qui travaille à l'enquête autobiographique puisque le souvenir humain résulte de l'aléatoire, du fluctuant émoi que procurent les choses vues, vécues, senties, sensations fugaces d'un instant capté...<sup>12</sup>.

Une sensation ne peut être reproduite volontairement, malgré des conditions extérieures équivalentes. L'aléatoire du souvenir, de la sensation, s'est inscrit en premier lieu dans le corps et la photographie et l'écriture visent à interroger ces traces. En soi, il y a eu rupture entre le visible et l'invisible et c'est à partir de cet écart, de cette absence que ces deux pratiques travaillent. Tout créateur, en ce sens, me paraît être un éternel insatisfait, car, poursuivre une volonté créatrice, c'est refuser que s'arrête le mouvement amorcé. La voix intérieure ne se tait jamais complètement et, même si elle ne se fait pas entendre très fort, elle demeure un murmure constant incitant à continuer. S'installe alors un dialogue

---

<sup>11</sup> Geneviève Bollème, *Parler d'écrire*. Paris : Seuil, coll. « Couleurs des idées », 1993, p. 46.

<sup>12</sup> Anne-Marie Garat, *Photos de famille : Un roman de l'album*. Paris : Actes sud, 2011, p. 43.

à partir de traces enfouies en soi, un parcours « vers à soi ». Peut-être se tourne-t-on vers l'écriture ou la photographie pour entendre cette voix, ou plutôt pour l'écouter, comme le suggère Claude Louis-Combet :

[...] si nous en venons à l'écriture c'est parce que celle-ci crée l'espace et l'instrument de l'expérience et qu'elle est, également, la figuration symbolique de l'intériorité... Ce qui cherche alors à s'exprimer, ce n'est pas le contenu d'un discours sur l'absence, mais comme l'ouverture intime et la secrète intimité d'une pensée qui procède de l'absence. La nostalgie, autrement dit<sup>13</sup>.

Je me souviens très bien de la réaction de mes proches quand je leur ai annoncé mon intention de poursuivre des études en photographie. Si la plupart d'entre eux sont restés sans mots, ils ont néanmoins formulé ce qui, plus tard, deviendrait un pan de ma réflexion sur le processus de création. Une simple question dont je ne m'étais pas soucié à l'époque. Du moins consciemment. Cette question, marquée par une certaine crainte dans leurs regards, trouve ici un espace important à partir duquel il m'est possible de poursuivre.

*Qu'est-ce que tu comptes prendre en photo?*

Comme si le fait de photographier devait être synonyme d'une prise et que de « prendre » telle ou telle chose en photo devait la retirer du monde; comme si l'image était latente, en attente d'être prise par le photographe qui, au moment d'appuyer sur le déclencheur, s'emparait de celle-ci, la déplaçait, la dérobaît; comme s'il la faisait soudainement disparaître aux yeux de tous.

C'est que le verbe photographier, dans le langage courant, me semble avoir perdu de sa valeur; peu utilisé, on lui préfère souvent l'expression « prendre des photos ». Bien entendu, je ne peux baser une réflexion entière sur cette simple

---

<sup>13</sup> Claude Louis-Combet, *Du sens de l'absence*. Paris: Lettres Vives, coll. « Nouvelle Gnose », 1985, p. 51.

remarque qui s'avère être une intuition plutôt qu'une certitude vérifiée, mais il me paraît y avoir là quelque chose de révélateur que je souhaite aborder.

De la locution « prendre des photos », je retiens surtout l'idée d'une perte, marquée par l'action de prendre. Prendre, c'est déplacer un objet de sa position liminaire, c'est l'amener ailleurs. En somme, il s'agit d'un changement d'état caractérisé par un mouvement.

La plupart des gens croient à l'idée que la photographie se doit d'être le reflet de la réalité. Non pas qu'elle se doit de l'être, mais qu'elle l'est. Le reflet d'une vérité, puisque ce qui nous est donné à voir existe ou a déjà existé; l'image étant là pour le prouver. C'est le propre de la photographie : la représentation du possible. Avec elle, le mensonge ne peut avoir lieu; exit la fiction. Pourtant, il n'y a rien de plus faux que de croire que la photographie est la représentation d'une réalité qui existe. Cette réalité, nous dit Roland Barthes dans son essai *La chambre claire*, est à voir autrement :

L'immobilité de la photo est comme le résultat d'une confusion perverse entre deux concepts : le Réel et le Vivant : en attestant que l'objet a été réel, elle induit subrepticement à croire qu'il est vivant, à cause de ce leurre qui nous fait attribuer au Réel une valeur absolument supérieure, comme éternelle, mais en déportant ce réel vers le passé (« ça a été »), elle suggère qu'il est déjà mort<sup>14</sup>.

Devant une image, nous n'aurions pas à nous représenter la réalité, puisqu'elle nous serait livrée telle que nous l'avons déjà vue ou telle que nous pouvons facilement nous l'imaginer. La photographie est mimétique. Cette conception a longtemps été soutenue par plusieurs, mais il aura fallu quelques années avant qu'elle ne soit réfutée. Ces gens qui se font prendre au jeu du

---

<sup>14</sup> Roland Barthes. *La chambre claire : note sur la photographie*. Paris : Gallimard, coll. « cahiers du cinéma », 2009, p. 123-124.

mimétisme sont les mêmes qui, lorsqu'ils se regardent dans le miroir, refusent de croire que le reflet qu'ils aperçoivent est bien le leur. Ils se découvrent alors tous les défauts du monde pour se convaincre qu'ils valent mieux que leur image, que celle-ci ne coïncide pas avec la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes; ils s'inventent des pattes d'oies aux coins des yeux, une bouche trop grande, des yeux trop cernés... Incapables de se reconnaître – ou ne le voulant tout simplement pas –, ils entretiennent pourtant l'illusion que la photographie doit être la représentation exacte de la réalité.

Combien de gens avouent ne pas se reconnaître sur certaines photographies? Nous avons tous, à un moment ou un autre, été confronté à une image qui ne nous « rendait pas justice ». Serait-ce le propre de la photographie de rendre justice? Et de quelle justice parle-t-on? Celle de l'instant? Cet instant qui, de toute manière, n'existe déjà plus au moment de le nommer. On pourrait dire que la photographie, si elle rend justice à quoi que ce soit, c'est à la mort qu'elle le fait. À un instant immortalisé qui a déjà eu lieu, mais qui n'existe déjà plus. Revoir une photo de soi serait la rencontre d'un soi de plus en plus près de la mort, et peut-être est-ce pour cela que nous refusons systématiquement de nous identifier à notre image en nous contentant de répondre bêtement : « ce n'est pas moi, ça, j'ai tellement changé ». La mort est la plus grande menace à notre existence; elle attend en bout de parcours et peut, à tout moment, mettre fin à celui-ci. Nous le reconnaissons tous, mais ne pouvons nous résoudre à cette idée, parce qu'elle est trop inquiétante. Écrire, photographier, ou toute autre forme d'art, puisqu'elles impliquent une grande sensibilité, nous en fait prendre conscience un peu plus. Créer, c'est se mettre à nu, s'investir totalement sur le compte de ce qui est en train de se faire, c'est se mettre en danger et cheminer sans destination précise, c'est vivre intensément en sachant que la mort n'est pas très loin. Plume Latraverse, dans *Contes gouttes ou Le pays d'un reflet*, propose une définition de l'écriture qui illustre bien à quel point la vie et la mort sont



indissociables de tout geste de création : « L'écriture : cet éternel dilemme entre la vie et la mort, cette ambiguïté qui rejoint les gens dans leur instabilité la plus secrète »<sup>15</sup>.

Le mot « prendre » tient son origine du latin *prehendere* qui signifie, saisir. Saisir, quant à lui, est un emprunt de l'allemand *saxjan* : mettre en possession. Photographier, une fois que l'on a compris le fonctionnement de l'appareil, est un geste élémentaire : il suffit d'appuyer sur le déclencheur et de laisser l'image s'imprimer sur la pellicule. Saisir un visage, un paysage, saisir un instant et le faire sien. Parce que cet instant n'existe que pour soi. Pour soi et par soi. Devant telle ou telle scène, le photographe ne peut prétendre en saisir la totalité. Une posture doit être adoptée : le cadrage, l'angle, la perspective... des facteurs qui relèvent de choix, d'un investissement personnel, qu'il soit conscient ou non. En d'autres termes, ces choix marquent une subjectivité, laquelle s'inscrit dans le mouvement de son rapport au monde et de son rapport à soi, ensemble que l'on pourrait recouper sous l'expression de l'apprentissage de l'identité.

Pierre Bertrand, dans son essai *Le cœur silencieux des choses*, a recours à la notion d'affect pour décrire la relation entre le sujet et ce rapport au monde. Selon lui, « il s'agit d'écrire au plus près, d'écrire de l'intérieur, d'écrire à l'intérieur. D'écrire au sein de l'invisible. D'être tellement proche du réel, d'être tellement dans le réel, qu'on ne le reconnaisse pas, qu'on se demande de quoi ça parle... »<sup>16</sup>. Plus loin, il ajoute :

---

<sup>15</sup> Plume Latraverse, *Contes gouttes ou Le pays d'un reflet*. Montréal : VLB, 1987, p. 169.

<sup>16</sup> Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses : essai sur l'écriture comme exercice de survie*. Montréal : Liber, 1999, p. 107.

[l'affect] est le seul véritable sujet, le seul sens intrinsèque, la seule finalité. Habiter l'affect, non pas tel que nommé, mais tel que ressenti. Les innombrables petites souffrances et petites joies, les émotions microscopiques, celles qui durent des fractions de seconde, mieux encore qui, en elles-mêmes, se trouvent en dehors du temps. Habiter le passage incessant d'un affect à l'autre, l'équilibre instable que ce passage constitue<sup>17</sup>.

Ainsi, même si cette image peut paraître paradoxale, voire impensable, quand je « prends des photos », je photographie de l'invisible, à *partir* de ce que je ne vois pas. De ce que je ressens, mais que je ne peux nommer. Nommer l'affect en premier lieu serait le reconnaître, affirmant qu'il me serait déjà connu. Je travaille plutôt en terrain inconnu, au risque de ma mort. Si je donnais cette réponse à quiconque me demande ce que je prends en photo, on me prendrait certainement pour un fou, alors je me contente simplement de répondre en haussant les épaules : « je ne sais pas, un peu de tout, j'imagine », en ajoutant du bout des lèvres et pour moi-même que ce que je prends en photo – c'est-à-dire le sujet de la photographie, car c'est bien là le sens de cette question – que le sujet c'est moi, c'est vous, c'est nous. C'est mon rapport au monde qui s'établit en silence quand je fais face à l'affect et que je me laisse toucher par celui-ci. En photographie, il n'y a pas de sujet; que des verbes, de l'action – ou de l'inaction. Seul compte ce mouvement indescriptible dont chaque photographie vise à rendre compte, ces incessants allers et retours entre l'affect et soi. Et pour ce que je prends en photo? Rien. Je ne prends rien. J'effleure seulement. J'aspire à tout prendre. Ou à prendre de tout.

Serge Tisseron, dans son essai *Les mystères de la chambre claire*, s'intéresse à l'action photographique, qu'il préfère à la photographie en tant que telle, c'est-à-dire son résultat. Il emploie la notion de trace qu'il préfère à celle de l'empreinte. La vision que propose Tisseron ne diffère pas tellement de celle de Bertrand, en

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 108.

ce sens que tous deux établissent qu'il y a une relation entre soi et ce qui est observé, entendu, touché, goûté, senti. Rappelons simplement que le mot photographie est issu du grec *photo* : lumière, et de *grapho-ie* : tracer. Prendre une photo serait donc l'action d'être en possession ou de saisir une trace de lumière. La lumière, bien que nous soyons en mesure de profiter de son action sur les objets la réfléchissant, est immatérielle. Invisible, elle nous rend visible ce sur quoi elle réfléchit. Tisseron, donc, dans son essai, s'engage dans une dynamique de la trace qu'il qualifie ainsi :

L'empreinte est la marque laissée en creux ou en relief par le contact d'un corps avec une surface. C'est par exemple l'empreinte d'un pas sur le sol. Au contraire, la trace est moins la marque d'un contact que celle d'une action. En tant que telle, elle témoigne bien des corps qui ont été mis en contact comme le fait de l'empreinte, mais aussi de l'intention du sujet qui l'a réalisée. La photographie est à la fois trace du monde – visible ou invisible – objectivée par la lumière et trace de la présence au monde d'un sujet<sup>18</sup>.

Le photographe, tout comme l'écrivain, sont des artistes travaillant à partir de l'absence. Pas étonnant que je ne sache jamais quoi répondre quand on me demande ce que je prends en photo.

Quelques années plus tard, lors d'une autre réunion de famille, j'ai annoncé que je délaissais temporairement la photographie pour me concentrer sur l'écriture. À mon grand étonnement, la crainte que j'avais pu voir dans le regard de mes oncles et tantes en ce qui a trait à la photographie avait disparue. On ne m'a pas demandé ce que je « prenais en écrivant ». La question que l'on me posait était de savoir ce sur quoi j'écrivais. À mon sens, on n'écrit pas sur quelque chose. On écrit avec – ou contre –, à partir de l'invisible et de

---

<sup>18</sup> Serge Tisseron, *Les mystères de la chambre claire : photographie et inconscient*. Paris : Flammarion, coll. « champs », 1996, p. 157.

l'innommable dont l'écriture cherche à rendre compte. J'écris sur le désordre naturel dans lequel je trouve l'invisible qui se répercute en moi. L'écriture vise à interroger ce désordre et à le mettre en forme en cherchant des manières d'agencements jusque-là inconnues et insoupçonnées à celui qui essaie. À mon sens, c'est là le propre de toute pratique artistique, qui va au-delà d'une volonté exclusivement esthétique. Il s'agit de formuler des questions et d'accepter de ne pas y trouver de réponses. En écrivant, je me demande comment je pourrais réorganiser ce désordre, me l'approprier et le rendre formel. Le rendre un tant soit peu visible. Et je ne réussis à peu près jamais. Et je ne trouve à peu près jamais comment. L'art ne remet pas en ordre quoi que ce soit, ne change pas l'ordre du monde pas plus qu'il ne le bouleverse. L'art, à proprement parler, ne fait rien; il est au service de celui qui fait (artiste), peu importe ce qu'il en fait, que celui-ci soit peintre, acrobate, photographe ou écrivain.

Le propre de ma pratique n'est pas de trouver, mais de chercher. Peut-être est-ce là la seule certitude que j'aie. La seule part de savoir que je puisse accepter en attendant la mort.

## Deuxième mouvement

*L'existence, aux yeux du souvenir, a parfois ce caractère anormalement continu, et les éléments les plus discordants deviennent ainsi agencés, par un effet de perspective, selon la linéarité la plus pure. En vérité, le cours de la vie est chaotique et imprévisible. Aucune fiction ne peut masquer cet « ordre » imprévisible de l'existence.*

Hubert Aquin. *Neige Noire.*

En écrivant ces lignes, un nom apparaît dans mon esprit. Je ne sais pas pourquoi il me revient en tête en ce moment, puisque je ne l'ai pas entendu depuis une éternité. Plus j'y pense et moins je trouve d'explications rationnelles à son émergence. Après de longues minutes à mordiller le bout de mon stylo, je sors fumer une cigarette, question de faire le vide. Peut-être que la réponse me tombera dessus quand je cesserai de chercher... En rentrant, par intuition, je laisse ce nom se frayer un chemin jusque sur la feuille en me disant que je finirai éventuellement par retrouver ce qui m'y a fait penser.

Tout me fait penser à tout et rien à rien. En écrivant un mot, celui-ci entraîne un second et ce second, un troisième, jusqu'à former une phrase. Une phrase se transforme rapidement en une succession de phrases. Et ainsi de suite. Est-ce véritablement essentiel, voire possible, de savoir d'où me vient ce nom qui m'obsède depuis bientôt une vingtaine de minutes? L'important ne serait-il pas,

au contraire, de savoir où il me mènera? Je fais fausse route, me suis engagé dans une problématique qui me conduit directement à un mal de tête. En voulant raturer tout ce que je viens d'écrire, je me rétracte et décide de laisser intactes ces tergiversations; elles font partie de mon apprentissage. Un essai est parsemé de questionnements qui ne mènent pas nécessairement où je voudrais. Ce nom, il pourrait m'emmener n'importe où. Ainsi, je m'efforce de tout oublier. Pourvu qu'il provoque quelque chose, c'est tout ce que je peux espérer pour le moment. L'écriture est profondément ancrée dans l'instant, et, pour l'instant, j'écris ce nom dans la marge : Helen Keller.

Je sais vaguement qui elle est, sans plus. C'est une jeune fille qui, en bas âge, a perdu l'usage de l'ouïe et de la vue. Malgré ces handicaps, elle a appris à communiquer avec l'aide d'une institutrice. Voilà à peu près tout ce que j'ai retenu de cette histoire, qui m'a un jour été racontée. Pour le reste de sa biographie : *black-out*. Je ne me souviens plus de quoi que ce soit. Du moins, c'est ce que je crois pour l'instant.

Je marque une pause et en profite pour me relire. Aussitôt que mes yeux entrent en contact avec le nom d'Helen Keller, j'oublie momentanément que je suis assis dans un café et que, dehors, le thermomètre affiche dix-sept degrés sous zéro. En déposant mon stylo, que je reprendrai plus tard, je me laisse aller au mouvement naturel et inespéré de la résurgence.

J'ai huit ans. Ma professeure de troisième année, Nathalie, nous fait la lecture. Un certain tremblement s'est emparé de sa voix. J'entends encore celle-ci s'érailler à mesure qu'elle nous raconte cette histoire invraisemblable. Nous nous regardons, étonnés, avec des questions grandes comme le monde dans nos yeux d'enfants. Certains dissimulent mal leur sourire tandis que, de mon côté, j'écoute attentivement celle dont je suis secrètement amoureux – comme la

plupart des autres élèves, ai-je appris plus tard –, en me laissant bercer jusqu'à ne plus discerner ses mots. Ceux-ci se transforment en un doux souffle et j'imagine Nathalie en train de me lire à voix haute une des lettres que je lui aurais écrites. Sans doute est-ce à partir de ce moment précis de ma vie que j'ai voulu écrire à mon tour. À cause d'Helen Keller.

Je sens derrière moi une présence. Puis une voix. Le propriétaire du café m'annonce qu'il doit fermer d'ici cinq minutes, le temps de ramasser mes affaires. En rangeant mes crayons, je réalise que je n'ai à peu rien écrit depuis que je suis ici. Pourtant, malgré la page demeurée blanche, j'ai le sentiment d'avoir progressé. Avant de sortir, je note en dessous du nom d'Helen Keller le mot *origine* sans pour autant savoir ce que j'en ferai. Dans ce café, cet après-midi-là, j'aurai au moins appris que, ne sachant pas où une pensée peut me mener, une grande partie du processus de création réside dans le fait de s'abandonner, de ne rien forcer, même si seulement quelques phrases en découlent. Ou un mot. Ou aucun.

En lisant, quelques jours plus tard, au sujet d'Helen Keller, ce que je découvre vient momentanément m'éclairer quant à ma pratique d'écriture. C'est du côté des méthodes d'enseignement utilisées par Anne Sullivan, l'institutrice embauchée par la famille, que je trouve un nouveau souffle à cette réflexion.

La première fois qu'Anne rencontre son élève, elle lui donne une poupée en traçant dans la paume de sa main les lettres d-o-l-l. Ce contact avec l'objet, elle le répètera, mais toujours avec le même insuccès. C'est qu'Helen ne peut concevoir que chacun des objets peut être désigné par un mot précis. Cette incompréhension, il m'arrive souvent de l'éprouver dans l'écriture. Ressentir une émotion si vive, si forte, si unique, que même un mot ne parvienne pas à traduire correctement ce qui, à l'intérieur de moi, a cours. Écrire est un art de l'abstraction. Sans entrer en profondeur dans une perspective sémiotique de la

langue, disons simplement que les mots, outre qu'ils désignent des choses et représentent des concepts, sont profondément abstraits. *A priori*, ils ne représentent rien, sinon ce que je veux bien qu'ils représentent, à un moment précis. Ils n'ont pas de sens, sinon celui que je leur donne par l'écriture et dans l'écriture. Mais est-ce bien moi qui leur attribue ce sens? Ne seraient-ils pas, au contraire, déjà porteurs de ce sens, de cette charge émotive? Question très complexe, qui pourrait faire l'objet d'une réflexion approfondie, à laquelle je ne prétends pas vouloir répondre ici. À partir de l'abstraction que sont les mots, je cherche à décrire cette émotion et à rendre compte de sensations tout aussi abstraites. Parfois, il me faut sortir de l'écriture pour y entrer.

Il est sept heures quatre minutes du matin. Le soleil n'est pas encore levé. Ce moment incertain entre la nuit et le jour est celui qui caractérise le mieux ce que représente l'écriture pour moi. Les objets sont plongés dans la pénombre; ils existent, mais ne sont pas encore tout à fait visibles. Des silhouettes se dessinent sur la neige, avec des ombres subtiles et remplies de ce que je recherche. Je devine les contours d'une chaise dans la cour arrière de mon appartement. Il me faut plonger mon regard sur celle-ci pour la détailler. Aller au plus profond de l'objet pour le voir. Au plus profond de moi pour le mettre au jour. Écrire est l'art de la pénombre. Entre la lumière et la noirceur, cette zone de l'entre-deux. Il me faut sortir du langage, ne pas identifier cet objet comme une simple neige recouverte de neige, pour la laisser vivre en moi. L'accueillir. Ce travail s'effectue à un niveau muet, où les mots n'ont pas leur place. Il me faut les évacuer, les oublier et tout simplement être. Ne rien faire. À ce sujet, je me réfère à Jean-Noël Pontbriand qui, dans son entretien avec Michel Pleau, écrit ceci :



Il faut donc, au moment de commencer à écrire, découvrir que nous sommes loin des mots et loin de nous-mêmes. Plus encore, que nous ne savons pas vraiment ce que sont les mots, comment ils vivent, ni comment la vie de notre conscience existentielle est articulée sur les mots et sur le langage<sup>19</sup>.

Il faut être au plus près des choses. Aiguiser son regard dans cette pénombre et aller au-delà de la simple représentation. Interroger l'objet en se laissant submerger par celui-ci. Ce travail requiert une qualité d'attention dont le langage ne ferait que nous détourner normalement. Il s'agit de ne pas céder au réflexe, à la tentation toute naturelle de nommer l'objet. De le laisser en soi se nommer lui-même. Pour Helen Keller, savoir qu'une poupée est une poupée représente une frustration. Une poupée pourrait tout aussi bien être nommée « chaise » que cela ne changerait rien pour elle. En revanche, elle fait d'importants progrès à partir du moment où son institutrice modifie son approche en cessant de nommer la chose. En effet, en voulant lui enseigner le mot « eau », plutôt que de dessiner les lettres comme elle avait l'habitude de le faire, Anne fait couler l'eau du robinet dans la paume d'une de ses mains tandis que, dans l'autre, elle imite le mouvement des vagues. La symbolique de l'eau, voilà ce qui marque un changement radical dans l'apprentissage de la jeune Helen. C'est donc par des sensations, à partir d'une expérience d'où les mots sont exclus, que la jeune fille a pu mieux entrer dans le langage.

Cette chaise n'est pas uniquement une chaise. Elle est une soirée d'hiver, un matin de canicule, elle est la solitude, la représentation des amours déçues, elle est tout ce que je veux qu'elle symbolise, qu'elle représente pour moi ce matin du vingt-sept janvier, à sept heures douze minutes. Cette chaise n'est pas uniquement une chaise; elle offre un potentiel de signification, à condition que je me refuse à l'identifier bêtement comme une chaise de plastique, en allant au-

---

<sup>19</sup> Jean-Noël Pontbriand. *op. cit.* p. 39.

delà du langage. En me concentrant, je peux sentir le contact du plastique froid sur la paume de ma main, toucher les entailles faites par une clé que l'on aurait enfoncée à sa surface, je peux goûter le gin-tonic qui serait sur la table. Un mouvement s'ensuivra entre l'objet de mon attention et moi-même. L'écriture vise à restituer une partie de ce mouvement, à s'en imprégner. À partir de ce moment, l'écriture devient possible.

Si je m'acharne tant à écrire sur cette chaise, à *partir* d'elle, c'est que celle-ci a provoqué quelque chose en moi. Une émotion, un sentiment, un souvenir. Que sais-je? Cette chaise a fait trace en moi. Pourtant, depuis le début de l'hiver, elle est là, ensevelie chaque jour un peu plus sous la neige. Je la vois quotidiennement, immobile, sans qu'elle ne provoque quoi que ce soit, me laissant totalement indifférent à sa présence. Ce matin, par contre, pour des raisons inexplicables et, franchement, que je ne veux pas ou ne peux pas connaître, elle me renvoie à moi-même. En moi-même. À ma fragilité. Geneviève Bollème, dans *Parler d'écrire*, désigne ce qui est innommable en tant qu'énigme et l'écriture deviendrait alors un moyen de la questionner, afin de mettre en mouvement une recherche de vérité :

La vérité en écriture va de pair avec cette solitude à laquelle on est tenu, voire référé en sa vie même, en vertu de ce qui est advenu, et qui exige de trouver une sorte de langage qui ne mente plus. Mais qu'est-il advenu? Seulement cette éphémère clarté dont la fulgurance invite à accueillir une énigme, à écrire pour l'élucider, et pour revenir vers elle, au moment où elle s'est offerte ou proposée<sup>20</sup>.

Je pense à Helen Keller et reviens en arrière. Je ressens un malaise en écoutant cette histoire que nous raconte Nathalie, sans toutefois pouvoir l'identifier. Les jours suivants, je les passerai à me souvenir de cette jeune fille,

---

<sup>20</sup> Geneviève Bollème, *op. cit.*, p. 39-40.

aveugle et sourde, en me demandant comment elle a réussi à apprendre à communiquer et, plus tard, à écrire de nombreux ouvrages, malgré sa condition. Et un vertige s'empare de moi. Au-delà des valeurs de courage et de persévérance qu'une telle histoire doit nous enseigner, ce qui m'étonne le plus, c'est la solitude qu'elle a dû vivre. La solitude comme un enfermement. La même que je ressentais à cette époque et que je convoque aujourd'hui dans l'écriture. La solitude comme un enfermement que je libère. Qui me libère.

Ce long détour pour revenir à la solitude. En fait, je devrais plutôt écrire pour en arriver à celle-ci, car bien que je n'ai qu'effleuré le sujet jusqu'à présent, en ne la nommant que sporadiquement, c'est que la solitude pose un problème, comme le remarque Marie de Solemne :

Il faut s'arracher à soi, à l'inertie première, pour être solitaire. Il faut s'arracher à tous les déterminismes qui nous lestent. Le problème avec la solitude, c'est qu'elle n'est pas un point d'aboutissement. On n'est jamais installé dans la solitude. La solitude est plutôt une disposition, une ouverture<sup>21</sup>.

Plutôt que d'utiliser l'expression d'un *retour à* la solitude, j'emploierai volontairement celle d'un *retour vers* elle. Les raisons motivant un tel choix sont multiples et, pour n'en nommer qu'une seule, je dirai simplement que ce qui m'intéresse dans ce retour n'est pas exclusivement de retrouver un état qui serait antérieur, originaire, mais de retracer le parcours afin d'y parvenir, puisque ce parcours est marqué par une recherche menant à de nombreux apprentissages. On m'a une fois demandé pourquoi j'écrivais. À cette époque, j'avais formulé une réponse dont j'étais à peu près fier : « j'écris à défaut de comprendre ». À mon grand étonnement, cette réponse tient toujours. J'écris à

---

<sup>21</sup> Marie de Solemne, *op. cit.*, p. 48.

défaut de comprendre à la fois le monde qui m'entoure, moi-même, ma place dans ce monde et la place de ce monde en moi-même.

Un *retour* à une chose signifie qu'il n'y a aucune transformation, aucune évolution; un immobilisme inévitable, parce que trop attaché à une finalité. En revanche, un *retour vers* cette chose instaure d'emblée une mise en mouvement, un élan, sans qu'il y ait pour autant de visée précise. Sans cette visée, ou en acceptant le fait qu'elle soit changeante et puisse ne pas correspondre du tout à celle imaginée, une liberté peut être envisagée; un écart, un cheminement. Pour mieux illustrer ce propos, j'emprunte les mots d'Andrée Chauvin qui, dans un article consacré à Georges Perec, décrit très bien comment l'écriture est indissociable de ce mouvement du *retour vers* :

Écrire c'est transformer. Certes il ne s'agit pas d'un processus qui mènerait d'une matière première préexistante (données existentielles, psychiques, représentations mentales toutes constituées, ou référent tout armé de réalité intrinsèquement ordonnée) à un produit fini. L'écriture est à la fois exercice, témoignage et objet de cette transformation : elle se dessine de ce mouvement ininterrompu<sup>22</sup>.

Si, jusqu'à présent, j'ai éprouvé de la difficulté à déterminer avec précision ce qu'est la solitude, c'est qu'elle ne se laisse pas facilement définir. Sitôt nommée, elle se dérobe, se dissipe; elle n'existe déjà plus. Pour mieux comprendre comment elle s'articule, il faut se tourner du côté de la comparaison. La foi est probablement le meilleur exemple auquel je peux penser. Il n'est pas facile d'expliquer ce qu'est la foi. Pourtant, elle est fortement ressentie, à un point tel qu'elle peut orienter la vie de certains. La mort des autres. Le sentiment amoureux opère de la même manière, c'est-à-dire que les mots ne parviennent

---

<sup>22</sup> Andrée Chauvin. *Le jeu des erreurs ou métamorphoses en minuscules*. In *Études littéraires*, vol. 23, n° 1-2, 1990, p. 88.

pas à le décrire avec la même force et avec la même intensité qu'il est ressenti. La foi et l'amour, thèmes constamment abordés en littérature, se fragilisent et perdent de leur dimension au contact des mots, comme si ceux-ci devenaient soudainement inefficients, insuffisants. Parler de la solitude, dans le même ordre d'idées, c'est s'y exclure. Plus que nécessaire, celle-ci est essentielle à la formation de ma subjectivité et de mon rapport au monde, éléments qui se retrouvent directement dans l'écriture; propre de mon identité. Si j'ai tant de difficultés à écrire à propos de la solitude, c'est qu'elle ne peut s'affirmer par le langage, mais bien dans le langage.

L'expérience du monde, le fait de respirer, de parler, de marcher, le fait d'être, tout cela s'établit d'abord et avant tout en silence et demeure le fait d'impressions, de sensations et d'attentions propres incommunicables. Je ressens, face à telle ou telle scène qu'une autre personne peut ne pas remarquer, des émotions vives, des bouleversements intérieurs que rien ne laisse paraître; j'éprouve à un niveau informel, c'est-à-dire chaotique et difficilement identifiable, une présence de tous les instants. S'il est vrai que nous naissons et mourons seuls, il faut reconnaître que, bien qu'entourés, nous sommes profondément et indéniablement liés à soi-même par la solitude. Même si cette dernière peut être considérée comme une césure, elle m'apparaît davantage comme un lien, sorte d'équilibre nécessaire. L'expérience de la solitude s'établit sur un paradoxe qui est celui de se retrouver à la fois à l'écart et en lien avec les autres, un lien qui se tisse dans l'écart même. En d'autres termes, cet éloignement permet une ouverture visant à accueillir une trace, à la laisser se frayer un chemin jusque dans « l'en soi ». Pour permettre à ce mouvement de s'enclencher, une qualité d'attention est nécessaire, comme le souligne Louise Warren :

Seule compte la disponibilité. Être réceptive, c'est accueillir l'instant. « Être là », suivant le mot de Rilke. Cette présence intense implique un état réceptif. Cézanne l'affirme : « L'artiste n'est qu'un réceptacle de sensations, un cerveau, un appareil enregistreur »<sup>23</sup>.

Le point de départ de tout acte de création, dans le cadre de ma pratique, est la relation à l'affect. Dans un rapport indicible, celui-ci marque le corps et l'esprit, s'inscrivant dans la chair en traces faites de sensations. Bien que le langage me permette le contact avec les autres, ce contact s'établit de prime abord dans mon « en soi » de manière sensible, loin des mots et de la parole. L'écriture, par la suite, vise à restituer ce silence originaire, à aller vers lui sans pour autant y parvenir. Le langage vise à actualiser ces traces, à les identifier et, de ce fait, la seule prise de conscience de leur existence me permet d'affirmer ma propre existence et de témoigner de ce rapport à la fois au monde et à mon « en soi ». Jean-Noël Pontbriand exprime cette idée ainsi :

Grâce au sens, nous pouvons éprouver les choses à un niveau muet, mais total et englobant. Grâce à notre intelligence, nous pouvons, jusqu'à un certain point, comprendre ce que nous sommes et ce que nous accomplissons. Il s'agit de deux réalités qui se complètent même si nous privilégions l'intellectuelle, dans son sens large, parce qu'elle est le lieu du langage. Celui-ci s'enracine dans le sentir, mais s'accomplit dans l'expression<sup>24</sup>.

L'écriture renvoie au passé, vers celui-ci. L'affect, à proprement parler, n'existe pas. Il appartient au passé. À mon passé immédiat que je convoque. La relation à l'affect, sitôt ressentie, n'existe pas plus. Des traces de cette relation subsistent à l'intérieur de l'espace aménagé dans le corps. Quand vient le temps d'écrire, tout est affaire de passé. Si j'écris, il me faut oublier que je vois. Que j'ai déjà vu. J'écris en aveugle, car j'ai tout à apprendre.

---

<sup>23</sup> Louise Warren, *Interroger l'intensité*, op. cit. p. 75.

<sup>24</sup> Jean-Noël Pontbriand. *op. cit.* p. 22-23.

Même si j'ai besoin de silence et de solitude pour écrire, me convainquant que de telles dispositions me feront plus facilement retrouver cette relation originaire à l'affect, force est d'admettre que je ne suis jamais seul quand j'écris. Quelque part rôdant dans la pièce, une présence. Celle du souvenir qui attend d'être convoqué. Non pas le souvenir en tant que tel, mais le souvenir du souvenir. Son impression. Avec ce qu'il propose de métamorphoses. Annie Gaudreau, dans son mémoire intitulé *Vingt-quatre poses : portraits de mémoire*, exprime très bien le paradoxe de la mémoire dans l'écriture :

L'écriture se risque à descendre dans les lézardes, dans le désordre de la mémoire. Pour cela, il faut arriver à être à la fois présent et à demi absent. Il faut être très seul. Très seul. Alors l'écriture fait son chemin, déloge au passage quelques faux souvenirs restés là en attente de procès. Des intrus. L'écriture rapièce la mémoire toujours sur le point de s'effondrer<sup>25</sup>.

Chaque fois que je m'installe devant une feuille blanche, ces présences évoquées plus tôt s'inscrivent dans la blancheur du papier, en absence, en traces immaculées. Me reste plus qu'à les voir et à les entendre. Après quoi il me faut les regarder et les écouter. Et le nom d'Helen Keller, à l'occasion, refait surface. Et je la vois me regarder. Et je l'entends me parler depuis son silence et sa solitude.

---

<sup>25</sup> Annie Gaudreau, *Vingt-quatre poses : portraits de mémoire*. Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 1999, p. 120.

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

AQUIN, Hubert. *Neige Noire* : Édition critique établie par Pierre-Yves Mocquais. Tome III, vol. 6. Montréal : Bibliothèque québécoise, 1997, 619 p.

AUSTER, Paul. *L'invention de la solitude*. Paris : Librairie Générale Française, coll. « Le livre de poche », 1988, 188 p.

BARTHES, Roland. *La chambre claire : note sur la photographie*. Paris : Gallimard, coll. « Cahiers du cinéma Gallimard », 2009, 192 p.

BÉLANGER, Paul. « Objets pour un dialogue du temps et de l'espace dans l'écriture ». In *Dans l'écriture*, sous la dir. de André Carpentier, Paul Chamberland, Louise Dupré, René Lapierre. Montréal : XYZ, coll. « Travaux de l'atelier », 1994, p. 15 - p. 49.

BERTRAND, Pierre. *La conversion du regard*. Montréal : Liber, 2005, 191 p.  
CALLE, Sophie. *Des histoires vraies + dix*. Arles : Actes Sud, 2002, 79 p.

\_\_\_\_\_. *Le cœur silencieux des choses : essai sur l'écriture comme exercice de survie*. Montréal : Liber, 1999, 168 p.

\_\_\_\_\_. *L'intime et le prochain*. Montréal : Liber, 2007, 133 p.

BOLLÈME, Geneviève. *Parler d'écrire*. Paris : Seuil, coll. « Couleurs des idées », 1993, 384 p.

CARPENTIER, André. *Dylan et moi*. Montréal : Boréal, 2012, 135 p.



CHAUVIN, Andrée. *Le jeu des erreurs ou métamorphoses en minuscules*. In *Études littéraires*, vol. 23, n° 1-2, 1990, p. 87 - p.110.<sup>26</sup>

COMBET, Claude-Louis. *Du sens de l'absence*. Paris : Lettres Vives, coll. « Nouvelle gnose », 1985, 63 p.

DILLARD, Annie. *Apprendre à parler à une pierre : expéditions et rencontres*. Paris : Christian Bourgois éditeur, coll. « Fictives », 1992, 213 p.

\_\_\_\_\_. *En vivant, en écrivant*. Paris : Christian Bourgois éditeur, coll. « 10/18 », 1996, 143 p.

DURAS, Marguerite. *Écrire*. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 1993, 124 p.

ERNAUX, Annie. *L'écriture comme un couteau : entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*. Paris : Stock, 2003, 156 p.

GARAT, Anne-Marie. *Photos de famille : Un roman de l'album*. Paris : Actes sud, 2011, 210 p.

GAUDREAU, Annie. *Vingt-quatre poses : portraits de mémoire*. Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 1999, 134 p.

HUSTVEDT, Siri. *Tout ce que j'aimais*. Paris : Actes sud, 2003, 447 p.

JACOB, Suzanne. *Comment pourquoi, Notre-Dame-des-Neiges : Trois-Pistoles*, coll. « Écrire », 2002, 85 p.

KELEN, Jacqueline. *L'esprit de solitude*. Paris : Albin Michel, 2005, 246 p.

---

<sup>26</sup> <http://id.erudit.org/iderudit/500929ar>, consultée le vendredi 12 mars 2010.

LATRAVERSE, Plume. *Contes gouttes ou Le pays d'un reflet*. Montréal : VLB, 1987, 258 p.

LÉVINAS, Emmanuel. *Le temps et l'autre*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1983, 89 p.

MERLEAU-PONTY, Maurice. *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard, coll. « Tel », 1964, 359 p.

\_\_\_\_\_. *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard, coll. « Folio essais », 1964, 93 p.

MICHEL, Raymond. « "Journal d'Antigone" de Henry Bauchau ou "L'atelier et le glissement des jours" ». In *La trace : Entre présence et absence : actes du colloque international de Metz* sous la dir. de Pierre-Marie Beaudé, Jacques Fantino et Marie-Anne Vannier. Paris : Les Éditions du Cerf, 2004, p. 137 - p. 162.

MUNIER, Roger. *Voir*. Paris : Deyrolle, 1993, 131p.

PIROTTE, Jean-Claude. *Plis perdus*. Paris : La Table Ronde, 1994, 187 p.

PONTBRIAND, Jean-Noël. *L'écriture comme expérience : entretiens avec Michel Pleau*. Québec : Loup de Gouttière, 1999, 139 p.

SAINT-MARTIN, Fernande. *La littérature et le non-verbal : essai sur le langage*. Montréal : Éditions d'Orphée, 1958, 184 p.

SOLEMNE, Marie de. *La grâce de solitude*. Paris : Dervy, coll. « À vive voix », 1998, 104 p.

TISSERON, Serge. *Les mystères de la chambre claire : photographie et inconscient*. Paris : Flammarion, coll. « champs », 1996, 187 p.

VERNET, Joël. *Le silence n'est jamais un désert*. Paris : Lettres Vives, coll. « Entre 4 yeux », 1995. 64 p.

WARREN, Louise. *Interroger l'intensité*. Montréal : Typo, coll. « essais », 2009, 165 p.

\_\_\_\_\_. *Bleu de Delft : archives de solitude*, Montréal : Trait d'union, coll. « Spirale », 2001, 110 p.